



Un amour  
bigouden

ou

On l'appelait  
Marlène

L'édition originale de cet ouvrage, le premier de la collection « La Bretagne de la Belle Époque », a été tirée à 2 000 ex. sur papier bouffant des Papeteries Arjomari-Prioux.

N<sup>o</sup> 1630

# Un amour bigouden

ou

## On l'appelait Marlène

par  
Auguste  
DUPOUY

L'histoire que l'on va lire se serait nommée *TERMAGIE* si MARCEL PRÉVOST n'avait trouvé que ce terme, évidemment ambigu, était expliqué trop tard, et qu'il fallait gagner les toutes dernières pages pour apprendre que le mot était une simplification enfantine de LanTERne MAGIque, cette lanterne magique qu'alors les Gitans promenaient de foire en foire. J'ose regretter ce titre, fort significatif : il nous disait que, dans l'esprit de notre auteur, son récit participait de ce monde à la fois inconsistant et enchanté devant lequel s'écarquillaient ses jeunes yeux. Le narrateur lui-même, pour vivre ou revivre les heures ici évoquées, n'avait-il pas ces regards émerveillés ? Ce sentiment d'images fugitives qui s'éteignaient avec la lanterne ? N'avait-il pas l'impression d'une aventure dont il avait été moins l'acteur que le spectateur... et qui laisserait moins de traces qu'une de ces plaques de verre qu'on faisait alors passer dans la boîte à magie ?

Mais, s'il acceptait de publier dans la *Revue de France* le début et la fin de ce récit, MARCEL PRÉVOST jouait, sur un autre plan, de ses exigences de Directeur de Revue. En demandant à l'écrivain de corriger les « épreuves » d'impri-

merie, il parlait, et dans une parenthèse, « de quelques suppressions pour la pudeur... ». J'ai voulu voir ce qui avait inquiété le très grave Directeur de la Revue, ange gardien de la moralité de ses lecteurs. Comparant le manuscrit au texte paru dans les numéros des 1<sup>er</sup> et 15 novembre 1935, j'ai trouvé quelques suppressions significatives... « de la pudeur ».

Évidemment, la « gentille maîtresse » est, quelque part, remplacée par la « gentille amie »... Et je souris.

Mais, à la page 21 de son manuscrit, l'auteur avait écrit : « *Je me demande si je ne suis pas plus charmé par les nudités de l'Art que par les nudités de la Nature. Celles-ci d'ailleurs, j'en ai si peu vu, malgré mon jeune âge...* »

Et la Revue supprime la dernière phrase, suspecte, sans doute, d'incitation de mineurs à... n'avoir pas ce regret...!

A la page suivante, l'auteur avance : « *que la lourde sexualité du corps féminin, ce moelleux, ce fluent des lignes, certaines tonalités trop charnelles, peuvent créer un sentiment de gêne* ».

Tout ce passage « horifique » est supprimé dans le n° de la Revue en date du 1<sup>er</sup> novembre 1935 (p. 26).

Aussitôt après, l'auteur, en veine de méditation philosophique, continuait :

« *On croit saisir l'espèce en flagrant délit d'absorber la personne et de l'humilier. On sent que le mécanisme vital est menacé, précaire..., que la vraie vie doit être pure, pétrifiée, pour être la vie suprême. Si j'étais Pygmalion, aimerais-je autant ma statue à partir du moment où elle s'animerait?...* » mais il ajoutait :

« *Oui! je lui — (à son ami) — dis cela, en sachant quelle émotion de mystère décelé je méconnaissais ainsi, sans parler*

*du reste : car j'ai l'idée que, pour le charnel, un certain dégoût peut devenir un stimulant* ».

C'est une trouvaille d'analyste; mais il est des choses qu'on ne doit pas dire. Ces dernières lignes sont précaution-neu-se-ment, et, oserai-je le dire, pré-vos-te-ment... supprimées.

Je verse ces trois passages censurés par un Directeur de Revue, écrivain, par ailleurs moins pudique, mais agissant comme Directeur de la *Revue de France*, au dossier de la pudibonderie littéraire en 1935.

Et pourtant... et pourtant...

Quoi de plus discret que cette histoire amoureuse? Discrète jusque dans son narrateur supposé...

Il n'est pas, comme l'auteur, agrégé des Lettres, mais il est archiviste, et, comme l'auteur, passionné des antiquités de la Bretagne. Il n'est pas, comme l'auteur, né en 1872 : il a atteint sa 25<sup>e</sup> année avec la première du siècle. Il est donc, à peine, le cadet d'un AUGUSTE DUPOUY qui compte, alors, vingt-huit ans. Et son père a une usine d'iode vers Saint-Thual, comme AUGUSTE DUPOUY, né à Concarneau, avait un père usinier à Penmarc'h... Tant de parallélismes!...

Mais, plus que ces parallélismes, il y a des identités dont le sentiment, aigu jusqu'à l'évidence, éclairera ceux qui ont approché, même fragmentairement, AUGUSTE DUPOUY. Les hasards ont fait que, fuyant le culte des grandeurs, je n'ai rencontré qu'une fois celui qui fuyait le culte des admirateurs.

J'ai été frappé, dans le raccourci d'une brève conversation avec AUGUSTE DUPOUY, par la richesse de ses silences, qu'aurait aimés MAETERLINCK, et par la densité des propos qu'il tenait, avec je ne sais quelle réserve médiative.

Il m'est apparu passionné d'âme — cela va plus loin que le jeu du psychologue — passionné de l'âme des autres et aussi de la connaissance de lui-même. Ainsi MONTAIGNE, à la poursuite de soi.

Et alors cette *Termagie* qui se nomme définitivement : « *On l'appelait Marlène* », alors ces pages prennent leur véritable sens :

une approche d'autobiographie, mais avec cette frange de surajouté qui refuse le décalque limitatif et ouvre la porte à quelque élément romancé;

un essai, sans aucune pose littéraire, pour se mieux connaître, à travers une expérience.

Et que cet ESSAI n'aboutisse pas à une conclusion précise n'est que la preuve d'une sévère honnêteté intellectuelle.

De quoi s'agit-il? De ce que les trouvères du temps d'Aucassin et Nicolette auraient appelé une « aventurelle ». Avec ses rendez-vous dans des chambrettes occasionnelles, sur les bancs des promenades et dans les bals du samedi soir, notre personnage « *qu'on appelait Marlène* » n'entre pas, sans quelque effarement, dans la longue théorie des amantes temporaires et temporelles. Elle a les traits, cette Marie-Hélène Glémarec, de toutes celles-là que la Littérature connaît, si inconscientes et qui restent si neuves, après chacune de leurs expériences, et si intactes, après chacune de leurs trahisons, et si étonnées qu'on les leur reproche, ou même qu'on y fasse allusion..., un de ces êtres qui ne sont pas amoraux, parce que la Morale est, pour eux, un ensemble vide... Faut-il en faire la liste? Mais pourquoi détailler leur longue théorie? Elle a des sœurs si proches d'elle...

En 1901, le plus clair de l'œuvre de LOTI a paru. Et, délibérément, AUGUSTE DUPOUY nous invite à y penser quand il écrit :

« *Je ne sais par quelle mixture cela me donnait une impression contrastée de dépaysement et de rapatriement, comme si cette berge se fût trouvée à Cadix, Istamboul, Venise ou Papeete...* »

Par certains côtés, « *On l'appelait Marlène* » est un anti-Loti. Notre PIERRE ARZEL — AUGUSTE DUPOUY — a découvert ce que LÉVY-STRAUSS devait découvrir des années après, dans ses *Tropiques...* : que l'exotisme est à nos portes, qu'il peut être aussi bien, et mieux, dans une Bigoudène que dans Rarahu. Et, s'il effleure le thème de l'incompréhension des Civilisés — ou prétendus tels — et des vieilles races

— le problème du mystère que propose à l'archiviste Pierre Arzel cette Bigoudène qu'on lui dit venir des pays d'Altaï... on verra qu'à la différence de LOTI, il n'en fait pas un élément essentiel de son aventure. Et à quelles justes proportions il ramène un thème si séduisant. Aux *Japoneries d'Automne* de LOTI, AUGUSTE DUPOUY, jeune, n'oppose pas ce qui aurait pu être une *Bigoudénie de Printemps*.

Il s'y refuse tout en nous indiquant les sentiers qu'il aurait pu exploiter plus que découvrir. Et, quand je revois son sourire, je me demande s'il n'y a pas là une sorte d'ironie bien universitaire, quelque chose comme : « Oui! je sais! il y a là un THÈME, comme diraient les critiques...! » Après ce signe qui le garde d'une accusation d'inconscience, il passe... Trop lettré pour ne pas savoir qu'il pouvait monter aux grandes orgues, il s'assied à un harmonium d'église de

campagne, d'une de ces églises de campagne où les bons curés reçoivent des confessions d'agnelles..., d'agnelles qui ont un peu perdu le chemin des blanches églantines... Il y a, dans ces pages de jeunesse, un peu de ce classicisme qui dit moins pour en faire entendre davantage.

J'en avancerais de même sur ce qui est analysé, ici, du souvenir. Il ne me déplait pas de constater qu'en cette même année 1901 MARCEL PROUST partait à la Recherche du Temps Perdu, et qu'il érigeait un monument qui est, d'abord, une glorification de la mémoire, cette mémoire qui n'a jamais manqué de lui restituer même les infiniment petits de sa vie antérieure. On verra, dans les pages qui suivent, comme le narrateur, parmi des tentatives très proustiennes, sent ses souvenirs lui échapper, comment il découvre que se confondent les rencontres éternellement semblables, et comme s'efface — déjà — même le visage de Marlène.

La démarche si paisible de ces intermittences de la mémoire, cet aveu si simple des coups de gomme qu'elle accepte si vite sur nos souvenirs a des résonances qui font le narrateur plus proche de nous, car chacun de nous est un grand cimetière de souvenirs où tout s'efface, à peine vécu.

Humain ? très humain... trop humain. AUGUSTE DUPOUY, avec ses pudeurs de notes, avec sa découverte que la mémoire est comme un phare à occultations devant un paysage intérieur qui s'écroule entre deux coups de pinceau lumineux, avec cette pensée aussi, qui, fort classiquement, se ramasse en maximes... J'en ai cueilli une ou deux :

— *Promener à son bras Jenny l'Ouvrière, jouer au ménage avec Mimi Pinson, quelle duperie!*

— *On ne bâtit pas sa maison sur des pointes de lyrisme...*  
Vous en cueillerez d'autres, parmi les cheminements de

l'analyste, certaines qui se formulent nettement, d'autres qui affleurent et teintent la prose comme des herbes sous-marines teintent la mer au bord du rivage. Elles sont d'un moraliste qui s'ignore encore...

Mais, que j'aie pu convoquer autour d'une œuvre de jeunesse, quelques grands noms de la littérature, sans vouloir égaler à leur grandeur le jeune romancier de « *On l'appelait Marlène* », signifie bien que, dès ce premier essai, il se situait comme étant de leur race.

Le reste de son œuvre allait le prouver, amplement.

ED. SOUFFLET.

*Post-scriptum*

Dans la salle du musée, encore imaginaire, mais qui sera consacré à AUGUSTE DUPOUY, il y aura : « ce mouchoir brodé avec des choux et des fleurs et des faveurs, chef-d'œuvre de goût bigouden et de patience, car il a été gardé pour témoigner, par sa simplesse, qu'une bigoudène ne perd jamais la pureté des amours enfantines.

## ON L'APPELAIT MARLÈNE

Mars 1901.

*Pour qui je raconte cette histoire? Pour le seul qui la connaisse : pour moi.*

*Pourquoi? C'est plus difficile à dire.*

*Peut-être parce que je ne la connais pas bien, et que j'espère ainsi la mieux connaître, comme si savoir ne m'importait pas moins qu'aimer.*

*Peut-être parce que l'amour le plus pauvre est encore une richesse sans prix, qu'il est difficile d'en accepter la perte, et que c'est un peu le garder, que de trouver les mots qui le fixent.*

*Peut-être, au contraire, parce que celui-ci m'étouffe, et que se raconter, même à soi, c'est bien, comme on le prétend, se délivrer.*

*Peut-être, bonnement, parce que je ne puis rien faire d'autre, et que, si la fin m'a été signifiée, je n'ai pas donné mon consentement.*

*Une espèce de raison me dit : « Ne réveille pas ta douleur ». Je n'ai pas à la réveiller, elle ne dort pas, mais elle m'est chère. Je m'y plonge avec volupté, par un masochisme d'enfant qui hurle son chagrin.*



*Il y a cette différence : l'enfant hurle avec l'espoir d'ameuter un public; si personne ne l'écoute, il se tait. Moi, je me contrains parmi les autres, j'affecte une liberté que j'exècre. Ici, seul avec moi, je laisse régner le maître, et je m'enivre du vin de la servitude.*

*Il ne m'aurait pas déplu d'avoir un confident; mais à qui infliger ce rôle? Préval? Il sait quelque chose, mais c'est un sage. Ma folie le gênerait. J'ai mes pudeurs, moi aussi.*

*Depuis cinq jours et même avant, j'ai plus d'une fois pensé à ma sœur Marthe, qui a un cœur si intelligent, mais cette mésaventure fraternelle n'est-elle pas la seule chose au monde que son cœur ne comprendrait pas?*

*Quant au cousin François, ce n'est pas une confidence qu'il attend, s'il attend quelque chose.*

*Confions donc à la seule page blanche le secret qui me pèse. La dernière ligne écrite, j'enfermerai le tout dans un certain coffret, avec ses courtes lettres, sa photo et la puérile broderie qu'elle m'offrit un soir d'illusion. Quoiqu'aujourd'hui, j'aie peine à me le figurer, je l'y laisserai sans doute longtemps, peut-être toujours. Il n'est pas impossible que, devenu un de ces hommes superbes qui nient sereinement ce qu'ils n'éprouvent plus, dans vingt, trente ou quarante ans, je donne un regard d'indulgence à ces notes. J'aurai, dans l'interval, entrepris des travaux, compulsé des mémoires, accumulé des promotions, mérité des honneurs. Je sourirai, comme font les autres, à ces égarements de jeunesse. Je m'étonnerai doucement que l'archiviste Pierre Arzal, ayant atteint sa vingt-cinquième année avec la première du siècle, perdît son temps à consigner de telles futilités, quand il y avait des montagnes d'actes officiels à inventorier dans les archives de l'Amirauté de Cornouaille. Mais — telle est aujourd'hui*

*ma présomption — j'ose déclarer ici que pas un de ces précieux grimoires n'est digne de m'intéresser comme l'histoire d'amour toute simple et en apparence toute banale, dont je me trouve être le héros inglorieux. Du droit de mes artères souples, je repousse à l'avance les dédains d'un âge qui m'aura lignifié. Du haut de ma jeunesse finissante, je prétends que rien au monde, pas un événement qualifié d'historique, aucune destinée de province, de nation ou d'empire, ne peut valoir à mes yeux ces heures gaspillées dont j'entreprends d'établir le registre. Je jure que la chose qui m'importe le plus, aujourd'hui, c'est de rédiger la monographie de ce minuscule épisode, en simulant le recul du passé pour mieux rendre présent tel baiser d'elle, tel sourire, telle façon qui était la sienne, qui défendait de la prendre au sérieux, et qui, soudain, pourtant, ôtait tout sérieux à tout ce qui, sur la planète, n'était pas — uniquement — elle.*

Faint, illegible text on the left page of an open book, appearing as a light gray area.



I

Elle était — elle est encore — de ce petit peuple de brodeuses qu'on rencontre, par les beaux jours, autour de Lez-Guern, assises en groupes sur l'herbe, au bord de la route, sous les ormes de la chapelle ruinée ou sur les berges de la rivière, tirant l'aiguille, exerçant leur langue, et ne négligeant pas le passant, surtout quand il est jeune et qu'il se prête au jeu. Je ne faisais que l'entrevoir, elle, sixième, à peu près chaque fois qu'à l'entrée du faubourg, ma bicyclette m'emportait sur la pente légère. Je n'avais garde de ralentir ma course au passage, mais je ne manquais guère de la saluer, elle et ses compagnes, d'un coup de casquette farceur, d'un mot de blague. Car il ne fallait ni se laisser ignorer, ni confesser son trouble.

Les distinguais-je bien, à cette allure, les unes des autres? Toutes portaient sur le front la même mitre blanche, dont elles brodaient la pareille sur leurs genoux. Toutes étaient cuirassées de velours noir ou de soie jaune, verte, orange qui pouvait n'être pas sans tache. Toutes avaient des yeux chauds et hardis, étaient moqueuses, mal élevées, amies des historiettes et des romances. Toutes, en groupes, paraissaient désirables. Six œillades, six quolibets, six éclats

de rire m'assaillaient au vol. Comment, dans cette mêlée de flèches reconnaître celle dont je préférerais déjà les atteintes? Et comment la seule qui me décochât les siennes à coup sûr se fût-elle avisée de son adresse? Quand, dix mètres plus loin, je me retournais sur ma selle, pour remercier de la main la compagnie avec un air de la narguer, laquelle avait le droit de se dire que cette main la distinguait, elle, parmi les autres?

D'ailleurs, je ne roulais pas toujours, ni même généralement seul. Chaque samedi soir, sauf contretemps, François, qui faisait à Castel-Coz son année de service, prenait avec moi la route qui nous menait au-delà de Lez-Guern et, après bifurcation, à nos maisons respectives. Il était même vraisemblable que son costume martial, qu'il portait avec le chic d'un troupier de Detaille, sa voix cordiale, son regard viril fissent plus d'impression sur ces demoiselles que mon extérieur de civil modeste.

Des semaines passèrent, puis des mois. Les nuits s'allongèrent. L'hiver vint, les brodeuses brodèrent le soir autour des lampes, et il y avait toutes chances que ces rencontres en plein air eussent le sort de tant de rencontres, de tant de romans pressentis, pas même ébauchés, quand le hasard, bon inventeur, nous mit en présence l'un de l'autre — non — les uns des autres, car elles deux, cette fois, et nous deux, cela faisait quatre.

C'était à la gare de leur ville, un soir de novembre, un dimanche. Nous retournions, François à sa caserne, moi, à mon garni. Il pleuvait; nous prenions le train. Force coiffes brodées, force corsages rehaussés de soie ou de velours, force tabliers à ramages opposaient leur luxe joyeux à la misère administrative du local. Devant la porte de la salle

d'attente, je la vis, et comment ne l'aurais-je pas vue? Ce n'était pas une beauté discrète, ce n'était même pas peut-être une beauté. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle était là; il me devenait difficile de détacher les yeux d'elle, difficile, vraiment, sans un grand effort, de regarder à droite, à gauche, ailleurs, le peu nécessaire pour ne pas avoir l'air fasciné et pour garder, sauf par devers les gens et devers elle, mon petit amour-propre.

Elle avait, ce jour-là, pour compagne, une jolie fille pâlotte, aux bandeaux blonds, aux yeux très noirs et très veloutés, aux traits fins, sauf la bouche, petite mais lourde. Toutes deux d'une mise impeccable, d'une nette élégance, statues jumelles dressées sur de menus vernis à pompons.

Que faisaient-elles là, où elles n'avaient apparemment rien à faire? Ni plus ni moins sans doute que les autres jeunesses de la petite ville à qui la venue ou le départ d'un train est toujours une promesse d'imprévu. Nous aussi, nous avions été repérés. Elles eurent sur notre compte un bref chuchotement. Après quoi, il ne leur restait plus qu'à voir venir. Nous vinmes sans résistance, l'un entraînant l'autre, mesurant notre pas, notre sourire, poussant notre offensive et ménageant notre retraite.

— Bonjour, mesdemoiselles!

— Mes-de-moiselles!

Elles s'entreprirent en désarticulant le mot protocolaire et pouffent de rire.

— Comment, demande François, voulez-vous qu'on vous appelle?

— Si vous disiez, ajoutai-je, votre petit nom...

Un nouveau rire; nous devons être très amusants ou très ridicules; mais elles aiment mieux rire que répondre.

- Votre petit nom, leur dis-je encore, ça ne peut être que Marie. Vous vous appelez toutes Marie.
- Pas nous. En tout cas, pas Marie tout court.
- Marie-Anne ou Anne-Marie?
- Jeanne-Marie ou Marie-Jeanne?
- Ni l'un ni l'autre, fait la bouche petite et lourde. Elle, c'est Marlène.
- Marlène?
- Marie-Hélène; mais c'est trop long; alors on dit Marlène.
- Marlène, voilà un nom que j'aime.
- (Si je pouvais faire entendre à celle qui le porte que je suis prêt à l'aimer!).
- Vous voyez bien, reprit François, qu'il y a Marie là-dedans, et dans le vôtre aussi, je pense?
- Vous vous trompez, monsieur.
- Elle, dit Marlène, c'est Anna.
- Annette.
- Annette? Ce n'est pas breton, on devrait dire Naïc.
- Ou Nan.
- On dit Annette.
- Et nous, c'est...
- Oh! nous savons.
- Vraiment? Eh! bien, il faut pousser plus loin la connaissance. Venez donc nous voir à Castel-Coz.
- C'est moi qui ai fait la proposition, étant le seul qui dispose d'un semblant d'intérieur. Elle ne paraît pas les effrayer. Elle les amuse. Moi-même ai pris soin de lui donner un air de jeu, par prudence; et comme c'est la réponse de Marlène qui m'intéresse, c'est surtout Annette que je regarde.
- Elle dit en se tournant vers son amie, qui se tait :
- Sa mère ne voudra pas.

Tiens! Cette petite gitane bigouden a donc une mère qui veille sur sa conduite? Est-ce que sa mère à Annette est plus accommodante ou bien n'a-t-elle plus de mère?

Il ne nous vient pas à l'idée que l'une puisse faire le voyage sans l'autre.

Mais la pâle Annette, qui a de l'initiative pour deux, a trouvé :

— Dans huit jours, c'est fête à Castel-Coz, nous irons ce soir-là, si vous voulez. N'est-ce pas, Marlène?

Lumineuse idée. François compte justement sur une permission de nuit.

Marlène ne dit pas non. Mais sa mère, elle, ne dira rien, ce soir-là. J'ose le leur demander. D'un rire, Marlène nous rassure et Annette s'explique :

— J'ai une tante à Castel-Coz.

— Parbleu!

Nos ingénues n'en sont pas à une petite invention près! C'est tout à fait notre affaire.

Il faut prendre rendez-vous. Nous fixons et refixons l'heure qui sera sombre, le lieu qui sera mon discret logis.

— Place aux Seigneurs, 4 bis, le premier à droite, n'oubliez pas.

Elles auront de la mémoire : et puis, nous avons leur parole. Leur parole, hum!... Mais les yeux de Marlène ont bien l'air de s'être engagés.

Et moi, est-ce que je ne m'engage pas et à bien d'autre chose qu'une soirée de fête? A quelque chose de beaucoup plus long, de beaucoup plus grave? Je sens que ma joie tremble, dans cette triste gare.

Maintenant, je me rends compte que, dès cet instant j'étais pris, et que le grand mot de destin, tout ridicule

qu'il est, est le seul, ici, qui convienne. Bien des femmes peuvent m'intéresser. Toutes, je crois, dès qu'elles sont un peu gracieuses : mais seulement par degrés. Chacune, à la regarder seule, je lui découvre une perfection. Je lui en attribue d'autres, je commente son physique dans le sens de la bienveillance, rectifiant un nez, amincissant un sourcil, allégeant une taille. Sauf le cas de laideur irréductible, pas une qui ne soit assurée de sa petite victoire; mais alors, c'est avec de l'analyse et de la dialectique — les miennes — qu'elles se l'assurent. C'est mon zèle à plaider leur cause qui la leur donne. Il y a dans Paris et en province des centaines et des milliers de jeunes plébésiennes — caissières, vendeuses, simples femmes de chambre — qui ont du charme, du chic, du chien, et même cela se trouve, de la noblesse. L'une vaut l'autre. Toutes sont également aptes à attirer le regard, à retenir l'attention. Allez, jour après jour, vous poster près de l'une d'elles. Au bout de quelque temps ce jeu vous sera devenu nécessaire, et c'est ce qu'on peut appeler de l'amour. Avec Marlène, rien de tel. Je ne me suis donné aucune raison, je n'ai pas pris de mesures, je ne me suis pas entraîné à la sympathie, je n'ai même rien imaginé; j'ai été saisi, sans possibilité d'évasion. Ce fut solennel comme l'est, au dire des médecins, le premier frisson de la pleurésie. N'ayant rien fait pour contracter mon mal, qu'aurais-je fait pour le combattre? De la morale? On ne lutte pas contre la pleurésie avec des tisanes.

La locomotive sifflait dans le crachin.

— Au revoir! Au revoir!

De la portière, avec une gaieté fausse, je leur jetai à toutes deux un baiser qui ne s'adressait qu'à l'une d'elles.

## II

Je ne l'avouerais pas à d'autres, mais à moi-même je puis bien le dire : je tremblais aussi pour de plus humbles raisons. En propos, je brave le « qu'en dira-t-on », mais je m'en soucie dans la pratique. En organisant notre petite fête, j'appréhendais d'être vu ou simplement deviné. Et ce qui augmentait cette appréhension, c'étaient les hésitations un peu tardives du cousin François. Le soir où nous les attendions, je le trouvai sans entrain. « Faisons-nous bien? » me dit-il. Que de scrupules sous son képi de fantassin! Bah! Nous n'avions pas à tomber des vertus. Mais moi-même, qu'étais-je? Un enfant sage qui joue au mauvais garçon. L'image un peu vague et lointaine d'une mère, celle toute présente et précise d'une sœur, étaient un frein à mes vellétés de désordre. Et peut-être n'a-t-on pas impunément sur le dos dix-huit siècles de christianisme, avec quelques générations de bourgeoisie. Quoi encore? Sauf erreur à distance, le sentiment de pécher non seulement contre le commandement de l'église et la morale des bonnes gens, mais contre l'amour même, en sacrifiant à la seule volupté.

Bien entendu, je passai outre, avec le plus de crânerie possible. Il s'agissait, ce soir-là, de transformer ma table

d'archiviste en une table de gastronome, pour une dinette que je voulais réussie. Nous finîmes assez vite par enfouir nos scrupules sous les fleurs. François dresse un couvert avec science. Je prends moi-même un vif plaisir à faire le maître de maison avec les maigres moyens du bord, les quelques faïences, verres et linges dont j'ai enrichi mon meublé. Les huîtres de Belon, les crevettes roses, l'andouille bretonne, le foie gras du Périgord, les gâteaux, les fruits et le Clicquot demi-sec (goût des dames), disposés en bel ordre, nous assuraient le partage de délices substantielles avec nos petites reines; après, d'autres viendraient à leur place, selon les rites. De belles bûches dans la cheminée, une porte entr'ouverte sur la chambre, cachant sans le cacher le lit, terme obligé de ces agapes, confort, aménité, discrétion. Qui pouvait trouver à redire à une partie si bien arrangée, si conforme, vraiment, à tous les us, si recommandée par tant d'exemples, de suffrages ou d'indulgence?

L'attente se prolongeait. Les minutes passaient, puis les quarts d'heure. François ou moi, tantôt l'un, tantôt l'autre, ou les deux ensemble, nous allions à la fenêtre, nous soulevions le rideau, nous collions le nez à la vitre, nous explorions d'un regard de plus en plus anxieux la vieille place mal éclairée, sondant les ombres, nous ingéniant à donner la silhouette de nos vœux à toute jupe qui débouchait d'une rue voisine, sentant à chaque fois notre Marlène et notre Annette se transformer en illusion. Mais nous ne voulions pas l'admettre; nous leur trouvions des raisons, des excuses, pour bientôt retomber dans le désespoir. Rien. Personne. Étions-nous joués? Je pensais — et François aussi, sans doute — à ce qu'aurait de morne l'absorption de ce repas froid, car je ne jette pas l'argent ni les bonnes choses par

les fenêtres, et je viderais sans faillir le calice jusqu'à la dernière goutte, avec le cousin.

— Elles sont certainement à Castel-Coz, me dit-il.

C'était bien mon avis. Puisque donc elles ne venaient pas à nous, nous irions à elles. Nous ferions le tour de la ville, de ses caches et de ses bamboches, mais nous ramènerions les délinquantes, contentes ou pas. Nous sortîmes déchainés. Nous nous excitions mutuellement à l'indignation. Nos pas martelaient furieusement le pavé inégal, tandis que nous pestions contre elles, contre la ville en fête, contre tout. Nous n'eûmes pas à aller loin. Entre le quai et la cathédrale, nous rencontrâmes nos bigouden sveltes, parées, souriantes. Le charmant couple!

— Eh! bien? fis-je, en m'efforçant à un ton de reproche. Toute notre colère était tombée.

— Eh! bien, vous voyez, on se promène, dit Annette de sa voix la plus suave.

Elles se promenaient, les innocentes!

— Vous aviez donc oublié l'heure?

— L'heure?

Elles paraissaient sincèrement surprises. Le cœur pur. Cette pureté m'inquiéta.

— Vous pensiez bien au rendez-vous?

— Mais oui.

— Et vous... n'êtes attendues nulle part... ailleurs?

— Mais non.

— Alors, on vous emmène?

— Bien sûr.

Comme tout s'arrange! Mais enfin! si nous n'étions sortis, si nous ne les avions cherchées, si nous ne les avions trouvées, les choses se seraient-elles arrangées aussi bien?

Elles s'arrangeaient pour nous : s'arrangeraient-elles exactement pour elles ?

Je crois que je me posai la question sans l'approfondir. Depuis, je me la suis posée plus d'une fois sans l'approfondir davantage.

Dans toute cette aventure avec Marlène, c'est étonnant comme Monsieur l'Archiviste adjoint, entraîné cependant à épilucher les textes, à épiloguer sur les dates, à voir clair, s'est accommodé de l'ombre et de l'imprécision. Mais peut-être, après tout, était-ce le fait d'une profonde tactique ?

Pour l'instant, nous entraînaient nos princesses, ravis de voir qu'elles se laissaient faire de bonne grâce. Dans la rue, elles ne sont pas filles à manquer de hardiesse. Cette hardiesse tomba sitôt passé le seuil de la maison. Pour donner du courage à Marlène, je lui pris la main, que j'eus l'agréable surprise de trouver fine au toucher. Mes yeux avaient dû enregistrer ce détail, sans que mon esprit s'y arrêtât. D'ailleurs, rien n'y fit, et ce fut une timide ingénue — non deux ! : car Annette n'était pas plus brave — qui se révélèrent à François et à moi, dès ma porte ouverte sous le coup de clarté de ma lampe que j'avais allumée. Est-ce la splendeur à pompons de la pièce garnie, est-ce le bel ordre de la table qui les figeait ? Elles n'étaient plus que deux petites sauvages qui n'osaient remuer ni s'asseoir. Avec quelle sournoise satisfaction je le constatai ! Quel empressement de fêtards accueillants et expérimentés, de fils de famille nourris dans l'opulence, à l'aise dans nos entournares, nous mîmes à les servir, à les rassurer sans le dire, à ranimer leur entrain naturel, à leur faciliter l'usage des fourchettes, des couteaux, des serviettes.

Il fallut plusieurs gorgées de champagne (nous avions exclu tout autre vin) pour les dégeler tout à fait. Alors, enfin, je vis les yeux de Marlène pétiller comme le contenu de sa coupe.

Elle était en face de moi, à droite de François, et j'avais Annette à ma droite. Je ne sais pourquoi elles s'étaient placées ainsi, dans un ordre qui ne répondait peut-être pas à mon secret protocole ; mais j'en profitai largement pour regarder Marlène, non pas avec les yeux d'un analyste, d'un peintre, d'un psychologue, mais à peu près comme un papillon fixe la flamme et circonscrit son vol au cercle lumineux. J'étais fasciné, grisé, abîmé dans une merveilleuse euphorie. Cela ne m'ôtait absolument pas le sens du détail, et je m'enchantais, au contraire, à suivre le jeu des clartés et des ombres sur le délicat visage d'ivoire rosé, à surprendre certains retroussis de la lèvre quand elle souriait, adorable d'humour et de malice, alors qu'il y avait une telle tendresse dans ses traits, sur ses joues, mais une tendresse toute physique. Ses mains aussi, ma découverte de l'escalier, ses mains me ravissaient en dépit de quelques piqûres d'aiguille aux doigts, doigts de brodeuse, tant elles étaient souples et fines ; les Arabes, les nègres, les singes ont de ces finesses, me disais-je, tout en les regardant se mouvoir avec une élégance animale. Assez peu de poitrine, sans doute. Et quant à ma voisine de droite, encore moins. Mais que pouvait-on en savoir sous la cuirasse de broderies vertes et orange qui protégeait et désignait leur buste ? On en viendrait bientôt aux éclaircissements. François emmènerait sa belle, et moi je garderais la mienne. Mais laquelle ?



Chose curieuse, nous avions omis de nous entendre à ce sujet, nous n'en avions même pas ouvert la bouche. François, peut-être parce qu'il n'avait pas de préférence établie, plus sensible à l'ivresse qu'au flacon; et moi, moi parce que mon choix était dès longtemps fait, et qu'il allait de soi, sans le dire, que Marlène serait ma douce proie. Je devais avoir arrangé dans ma tête, bien à propos, qu'Annette, sa pâleur distinguée, sa fragilité romantique, le contraste de ses yeux bruns et de ses sages bandeaux blonds, c'était un mets de choix pour François qui ne cache pas ses goûts citadins. Elle avait, d'ailleurs, elle aussi, des mains charmantes, plus jolies même, mais plus molles, moins nerveuses, moins faites pour le coup de griffe, pour l'agression, pour la défense ou le simple travail quotidien, de douces mains inoffensives et presque inutiles, sinon pour vous offrir son cœur ou pour cacher ses larmes. Ces petites mains de luxe, aimable paradoxe, je me disais qu'il était encore plus que moi à même de les apprécier; et quant à la lourdeur de la lèvre inférieure, qui déparait selon le canon classique cette bouche japonaise, il lui trouverait bien, avec un peu d'imagination, une raison de plaire. Mais l'autre, ce fruit exotique, charnu et croquant, sucré et poivré, savoureux, capiteux, dangereux, lequel de nous deux devait le mieux le goûter? J'étais trop persuadé que c'était moi pour mettre le partage en question.

Quand nous nous levâmes de table, il se trouva naturellement résolu selon mes vœux. Je m'emparai de Marlène sans consulter personne, pas même elle. Il n'y eut pas à ma connaissance de protestation. Entrevis-je quelque chose d'approchant, chez elle, une ombre d'ombre sur la chaude lumière de ses yeux? Si oui, elle ne me retint pas. Quant à

Annette, je négligeai d'interroger son visage à cet instant. Il me suffit qu'elle fût aussi muette que son amie. La dinette à laquelle elles avaient fini par faire honneur les disposait peut-être à bien prendre toutes contingences. Et puis nos effrontées, loin de leur Lez-Guern, étaient en vérité deux petites filles bien polies, bien dociles qui ne se permettaient pas d'avoir une préférence quand deux messieurs aussi entendus que nous aux usages se chargeaient d'en avoir pour elles. Je souhaitai bonne nuit aux partants, donnai un tour de clef à ma porte, et installai Marlène, face aux bûches flambantes, dans un fauteuil assez large pour nous accueillir tous les deux en nous serrant.

Seuls!...

Si j'écrivais un roman, je me contenterais pour le reste de cette nuit, d'une page de points, au bout de laquelle je me réveillerais débordant de bonheur, pénétré de gratitude et souriant à son meilleur matin. Mais je n'écris pas un roman : j'établis un dossier. Je tâche de voir clair en moi-même et, problème plus ardu, en cette petite. Qu'ai-je à faire d'une niaise décence qui tire le rideau sur une péripétie essentielle? Comme si, dans ce contact de deux épidermes ne s'échangeaient pas deux fantaisies — à moins encore qu'il n'y ait pas d'échange, et cela vaut aussi bien qu'on le note.

Suis-je très sûr de mes souvenirs? Ce que je crois me rappeler avec assez de précision, c'est qu'une fois cette porte fermée sur nous deux, juste au moment où touchant au Paradis, j'aurais dû être au sommet de l'exaltation, j'éprouvai une tranquillité imprévue. Je dis tranquillité, non frigidité. Un sentiment de frigidité n'aurait pu me laisser tranquille. Je l'étais. Aucun élan. Pas le moindre lyrisme. Je n'en attendais pas d'elle; mais quoi? L'aubaine inouïe qui m'advenait, que j'aurais mise, dix jours plus tôt, au

nombre des rêves les plus chimériques, me paraissait bizarrement, indignement naturelle, toute normale, c'est-à-dire que ce n'était même plus une aubaine. Bien entendu, je ne me le disais pas avec cette netteté, et, en le notant ici, il est probable que je donne trop de consistance à une impression légère. Mais enfin, je ne délirais pas, je me sentais répugnant de lucidité, de raison, de bon garçonisme. La cause? N'était-ce pas d'avoir cette jolie fille à ma discrétion? Je me croyais sûr d'elle comme de moi. Sécurité fallacieuse, peut-être : je ne me le disais pas, ou, si je me le disais, c'était sans effet sur cette quiétude étrange qui m'avait envahi sitôt ma porte close. Me disais-je, en regardant une autre porte, entrebâillée celle-ci, que je serais bientôt plus frémissant?

Les choses évoluant selon un programme tacitement convenu, et le total de minutes raisonnables s'étant écoulé, j'introduisis Marlène dans la petite chambre qu'emplit presque à lui seul le lit Louis-Philippe. Elle se laissa faire sans comédie. Silencieusement, précautionnement, elle ôta ses deux petites coiffes brodées, son bonnet galonné et pailleté, fit tomber sur sa nuque et ses épaules les boucles serrées de sa chevelure sombre. Je pensai à la bohémienne de Franz Hals. Elle continuait à ne dire mot. Elle fuyait mon regard qui, devant sa gêne, évitait, lui aussi, d'insister. Mais comme elle venait d'ôter l'épingle à grosse tête noire qui fermait son gilet à la taille, prête à libérer des trésors que j'attendais avec trop de patience, elle s'arrêta, rabattit sa draperie chargée de soie sur le linge déjà entrevu et le sourcil froncé, l'œil durci, elle me dit d'une voix assez âpre :

— Vous savez, Pierre, je n'ai encore « dormi » qu'avec Amédée.

Voilà une confiance que je n'attendais guère, et qui ne contribua pas à m'affoler. Amédée... Amédée Guillermou, de la maison Guillermou fils, œufs et beurres, expédition dans toute la France et à l'étranger : un des rois du canton ; je le voyais très bien, le brave jeune homme, avec la barbe assyrienne et précoce dont il magnifiait son insignifiance, mais je le voyais sans chagrin. Non, vraiment, les griffes de la jalousie ne me labouraient pas les chairs, tandis qu'encore palpitante de son aveu, Marlène défaisait enfin l'armure de drap noir et de soie rutilante, ainsi qu'elle avait dû faire avec Amédée. Je me représentais assez nettement une réalité qui aurait dû m'être intolérable, et je m'en voulais presque de trouver cette réalité à peu près indifférente. Tout ce que je parvenais à éprouver était une sorte de malaise que je ne m'expliquais pas davantage, avec une assez forte envie de rire, sans savoir au juste de quoi et de qui, d'elle, de lui ou de moi ?

Cette envie incongrue, je la dissimulai de mon mieux en prenant la jolie tête boudeuse et en l'appuyant d'autorité contre mon épaule avec une indulgence assez bien jouée. Indulgence, compassion, tendresse, quelle était au juste la signification de mon geste ? Aucun trait d'éloquence ne la souligna, et ce fut probablement bien dommage. Il fallait dire quelque chose, n'importe quoi : je ne trouvais rien.

Trouverais-je aujourd'hui le mot nécessaire ? Évidemment, quand elle jetait entre nous, comme préface à ses ébats, ce nom d'Amédée, elle entendait se pourvoir à mes yeux d'un minimum de dignité et je devais traduire : « Marlène n'est pas ce qu'on pourrait croire. Marlène est une petite bigoudenn presque sage, et non une traînée, une roulure.



N'allez pas croire, monsieur Pierre Arzal, si elle vient chez vous, ainsi, si elle consent à passer cette nuit avec vous, dans ce lit de somptueux palissandre, que ce soit en habituée de garçonnières, par accoutumance à la débauche, et sachez apprécier le cadeau. »

Oui, bien sûr, j'aurais dû... Mais à vrai dire, je ne lui en demandais pas tant. Je ne m'attendais pas à trouver une communiant, mais je ne tenais à rien préciser. Le vague me semblait plus favorable à la suite des événements. Et peut-être qu'au fond du cœur (cœur ou sens) je l'aurais préférée pire. En prenant ce soin de se disculper, elle ignorait que ses péchés lui composaient une façon de parure. Je ne prétendais pas les effacer au moment de l'aider à en commettre un autre. Ce que j'attendais d'elle n'avait que faire du genre modiste qui a eu ses faiblesses. J'ai vu, à Paris, des camarades d'études se lier volontiers avec une employée de magasin, heureux de dire, et sans doute de penser, que c'était vraiment une gentille petite femme recommandable par ses bonnes manières et fleurant un reste de vertu. Leur exemple m'a toujours laissé froid. Plutôt encore Phrynée avec son impudeur qui est une franchise, son fard d'idole, son application professionnelle, sa technique! L'instantané sensuel est à lui seul une réfraction suffisante de l'infini pour n'avoir nul besoin d'un tiède enveloppement de gentillesse ni du soutien de ces unions temporaires et soi-disant libres, imitation dérisoire du mariage. Promener à son bras Jenny l'ouvrière, jouer au ménage avec Mimi Pinson, quelle duperie!

Mais est-ce que par hasard Marlène était de leurs sœurs? Elle, la petite bigoudenn chargée d'exotisme? Après lui avoir rendu, toujours muet, la liberté de ses mouvements,

je la regardais ôter d'abord le gilet fastueux, puis le bonnet pareil à une pièce d'orfèvrerie, faire glisser l'un après l'autre ses jupons bordés d'un large velours, enlever ses babies à pompons, puis ses bas. La charmante statuette qui m'apparut alors, depuis le foisonnement des boucles brunes jusqu'aux pieds menus et cambrés à point, dans cette blanche enveloppe dont les plis verticaux accusaient le discret relief des seins et des hanches! Mais ainsi vêtue de blancheur, je ne lui trouvais plus le costume de l'emploi auquel ce lit emphatique l'appelait. Elle était devenue trop candide, trop fraternelle, trop angélique pour ce qui allait suivre. Angélique : c'est cela même. Un ange brun auquel manquaient des ailes. Sur cette demi-nudité prête au sacrifice, je voyais s'inscrire un *noli me tangere* qui m'induisait à croire qu'Amédée avait été décidément odieux en abusant d'elle, comme disent les dames.

Et néanmoins, j'allais faire comme Amédée. Il le fallait bien. Si elle m'avait alors jeté les bras autour du cou, si elle m'avait caché sa tête et sa faute (l'autre faute) sur ma poitrine, et qu'elle eût pleuré, (oui, une larme ou deux!) la tristesse d'avoir été souillée par Amédée Guillermou avant de l'être derechef par Pierre Arzal, oh! je crois bien qu'alors l'exotique enfant m'aurait atteint juste au défaut du cœur, et que je me serais senti ému avec elle, et que finalement tout ce qui devait se passer se fût passé de la meilleure façon. Mais sans doute n'avait-elle pas envisagé ainsi les choses. Elle allait honnêtement acquitter une dette. Moi, j'allais faire des gestes contrindiqués.

Je les fis. Eût-il été pire de ne point les faire, de laisser inoccupé ce grand sot de lit, et de passer le reste de la nuit à causer, à rêver l'un contre l'autre, devant les bûches?

J'ai quelquefois pensé que dans la brutalité des hommes en amour — ou de ce qu'on appelle amour — il entre beaucoup de faux devoir. La tentation avait été sincère, la possession ne l'était pas.

On se sépara de bon matin, en camarades. Les deux amies devaient se retrouver à la gare. Il faisait frais. Une flambée égaya sa toilette. Je préparai le café au lait. Elle m'aida, ça nous fit rire un brin. Rire, ce n'est pas ce que j'avais désiré ni prévu. Mais après tout, de quoi se plaindre? Tout à coup (où avais-je la tête?) je m'avisai qu'une place dans le train, cela se paie, qu'un budget de brodeuse, ce n'est pas copieux, et, le moins maladroitement possible, je tâchai de le lui dire en lui glissant un louis dans la main. Elle sursauta, comme si elle se fût brûlée les doigts. Après une vaine insistance, je rengainai mon or avec le sentiment d'avoir commis une muflerie.

Nous reprîmes vite notre gaieté. Les adieux furent aussi cordiaux que peu élégiaques. On se donna rendez-vous pour le samedi suivant à Lez-Guern. Je l'écoutai descendre de son pas vif l'escalier de pierre. Je la regardai à la vitre, dans le petit jour, traverser si droite, si souple, si naturellement élégante, la place pittoresque et mal pavée. Un moment, elle se retourna. Quand elle eut disparu, je vins tendre mes mains aux flammes, et, réfléchissant que je n'avais pas dormi mon compte, j'avalai une nouvelle tasse de café, noir cette fois, remède préventif aux bâillements. Mais, en vérité, je ne bâillai pas. Rarement m'étais-je senti plus allègre. J'étais content d'elle, content de moi. J'avais une gentille maîtresse, costumée en barbare, mais suffisamment civilisée et domesticable pour ne point me donner d'inquiétude. Le tremblement organique avait fait place à une

joie d'hygiène satisfaite. Je n'étais pas entré dans le royaume des cieux; tout au plus dans un champ réservé où j'avais reçu bon accueil et d'où l'évasion me serait facile, le jour où je croirais sage de reprendre ma liberté.

Je me dis que tout était ainsi pour le mieux, ou plutôt, je ne me dis rien de cela, du moins, pas pour le moment. Je devais être à neuf heures aux Archives où j'avais mis en train ce gros travail de déchiffrement et de documentation sur les abbayes cornouaillaises. J'en éprouvais une véritable fringale. Je me figurais avec bonheur les parchemins couverts de belles écritures peu lisibles et je m'amusais à la pensée que le patron, en constatant ce beau zèle, n'en soupçonnerait jamais l'origine.

## IV

Ce fut une journée de fertile besogne, où, de temps à autre, entre des images monastiques, je voyais apparaître une Marlène de tout repos. L'amour ainsi ressenti, comme c'était simple, sain, insignifiant? Et, par contre, quelle joie de mettre au point les annales de Landévennec, au temps de la piraterie normande! Voilà qui a de la saveur! Ah! le vin généreux et corsé que celui de la science! Toute chose a son plan : au sien, Marlène fera un accessoire très agréable, sans rien accaparer ni exclure. Tranquillité, sécurité. Pas de couteau à l'horizon, ni de revolver, ni de scène. Dans la rue, je dévisageai presque insolètement quatre ou cinq jolies filles.

Le soir, au sortir de sa caserne, François vint me prendre aux Archives, comme à son habitude, et nous allâmes le long du quai causer de notre dernière nuit. Nous fûmes d'accord pour la déclarer excellente. Je crois que nous nous jetions de la poudre aux yeux. Cependant, François, qui ne peut longtemps se mentir à lui-même, finit par m'avouer qu'Annette, toute gentille, était une vraie « sole ». Je lui expliquai en riant qu'il ne m'apprenait rien, qu'il n'était besoin d'aucun déshabillage pour le voir. Mais d'ailleurs, en ex-rhétoricien exercé à plaider le pour et le contre, je

lui tins des propos ingénieux et réconfortants sur cette déficience.

— Eh! bien, dit-il, si c'est ton goût, nous n'avons qu'à changer.

Cette proposition toute naturelle me prit au dépourvu. Je ne lui prêtais aucun sérieux pour me garantir de toute insistance. Je crois d'ailleurs que François n'avait pas l'intention d'insister, n'étant pas homme à se passionner pour l'une de nos bigoudenn plus que pour l'autre.

— Au fond, conclut-il, toutes ces histoires-là...

Une moue compléta sa pensée.

Je ne sais ce qui m'empêcha d'être tout à fait de son avis. Mais je ne lui cachai pas plus ma demi-déception qu'il me cachait la sienne. Nous en raisonnâmes. Elle nous paraissait assez étrange. Il ne nous suffisait pas, pour l'expliquer, du *cupido languescit...* de nos anciens manuels de psychologie. Nous cherchions autre chose. Ses études de médecine, mon apprentissage de chartiste nous donnaient un même goût de la précision. Je lui dis à peu près ce que j'ai noté plus haut. Il y reconnut son propre cas, mais il ajouta une observation qui me parut à la fois choquante et juste : c'est que l'épiderme humain, même le plus frais, le plus jeune, peut causer moins d'attrait que de répugnance. Répugnance? En pensant à Marlène, à la chaude et fine argile dont son corps est pétri, je sens que ce mot sous ma plume est un blasphème. Elle, cette sveltesse drue et lisse, cette lumineuse harmonie! Mais enfin, à m'examiner loyalement et pour écarter un exemple qui ôte, aujourd'hui, le sang-froid, je me demande si je ne suis pas plus charmé par des nudités de l'art que des nudités de la nature. Celles-ci d'ailleurs, j'en ai si peu vu, malgré mon âge!

François me cita, pour m'éclairer, un fait personnel : une jeune blonde, fort bien sculptée et peinte par ses père et mère, contente sans doute de son académie, la lui avait généreusement et intégralement dévoilée dès leur première entrevue intime. Or, elle portait à la taille, en rouge, comme les traces d'un fouet, celles d'un corset trop serré. Un rien, mais qui avait failli geler mon François.

Je le plaisantai sur sa délicatesse. Mais sa confiance en méritait une autre : je me trouvais quelques jours plus tôt chez madame R..., la femme d'un ingénieur, un ami chez qui j'ai mes entrées presque à toute heure. J'en use d'autant plus volontiers que madame R... est une charmante honnête femme, excellente camarade que j'ai beaucoup de plaisir à regarder. Assez épanouie (l'approche de la quarantaine), mais une telle fraîcheur blonde et laiteuse! Et puis cette petite bouche qui émet, d'une voix si douce, des propos si sages, et cette fossette d'enfant à la joue! Donc, j'étais dans leur chambre, lui présent. Nous causions; comme elle devait sortir, elle passa dans le cabinet de toilette. Je la vis soudain (où prenait-elle cette audace?) revenir dans la chambre, sans corsage, les bras nus, la gorge un peu découverte, et chercher quelque chose dans le tiroir de la table de nuit — une épingle qu'elle mit à son chignon. Ce geste de Diadumène, qu'elle fit très posément, très naturellement, tournée vers nous, mit en valeur des bras plus gras que je ne l'aurais souhaité, et décéla le creux de l'aisselle, avec sa fauve toison animale. Eh! bien, je ne fus pas charmé, je fus choqué. Une répulsion furtive, mais vive, qui n'excluait pas, il me semble, un curieux attrait.

Je dis cela à François, et, généralement, nous convînmes que la pudeur des jeunes filles, dont il est tant parlé, ne



dépasse pas celle de l'adolescent, que l'initiation lui fait violence à lui aussi, que la lourde sexualité du corps féminin, ce moelleux, ce fluent des lignes, certaines tonalités trop charnelles peuvent produire une impression de gêne. On croit saisir l'espèce en flagrant délit d'absorber la personne et de l'humilier. On sent que le mécanisme vital est menacé, précaire, que la vraie vie doit être immobile pour être pure, pétrifiée pour être la vie suprême. Si j'étais Pygmalion, aimerais-je autant ma statue à partir du moment où elle s'animerait?

Oui, je lui dis cela, en sachant quelle émotion de mystère décelé je méconnaissais ainsi, sans parler du reste, car j'ai idée que, pour le charnel, un certain dégoût peut devenir un stimulant. Mais, d'ailleurs, quel chef-d'œuvre de Praxitèle ou du Corrège ne me paraîtrait pas figé près du corps vivant de Marlène, lui dont le recet me prend à la gorge. J'ai trop peu vu, trop peu adoré, trop peu possédé! Seulement, j'en parle avec émotion, mon émotion d'aujourd'hui. Pourquoi, alors, n'étais-je pas plus ému? Pourquoi me sentais-je à la fois satisfait et déçu de ne l'être pas davantage? Tout ce que j'essayais de trouver pour me l'expliquer, tout ce qu'y ajouta François au cours de cette mémorable causerie, ne nous donnait pas la clef de l'énigme. Cette clef, je l'eus le lendemain, du moins je crus l'avoir.

## V

Je relis sa première lettre. D'où vient qu'elle me remue si délicieusement? D'où vient qu'elle me met encore des larmes au bord des yeux? Ce ne sont guère que des mots gentils, alignés par une main d'écolière. Mais il y a, en haut de la feuille, dans le coin à gauche, cette vignette : un bouquet de myosotis. Charmante naïveté! Il y a cet aveu : « En te voyant passer à bicyclette, je savais bien qu'un jour ce qui est arrivé arriverait ». Quelle façon plus douce et plus exaltante de me dire : « Je t'aime! » Il y a vers la fin cette exclamation : « Comme je voudrais être en ce moment près de toi! » Cet « en ce moment » restrictif, j'y voyais une garantie de sincérité! mais, surtout, il y a « mon bien-aimé ». J'étais son bien-aimé! Elle me le disait. Je ne puis rendre le bonheur dont m'inonda cette expression bien peu neuve, mais qui prit à mon oreille une tonalité unique, d'être employée par elle et adressée à moi.

Non, celle qui m'écrivait cela n'était plus la partenaire d'une passade médiocre, c'était de nouveau la Sagittaire ingénue qui m'avait lancé sa flèche trempée dans son propre sang. Et le désir dont je la saluais, cette fois, au lieu de se perdre dans le regret, se doublait du plus bel espoir. Une

enfant sauvage et délicieuse franchissait d'un bond des latitudes, des traditions, des préjugés, pour venir se jeter à mon cou et me jurer que nous étions faits l'un pour l'autre. Je l'en crus aussitôt et bondis sur ma plume pour l'assurer, avec toute la force de persuasion dont j'étais capable, d'une réciprocité.

« Si tu me réponds, disait-elle, mets ta lettre sous deux enveloppes, et envoie-la à Catherine Furic, la louche, 15, rue du Stang. » Je me prêtais à l'innocent stratagème, et je me mis allègrement dans les mains de Catherine Furic, sans éprouver une hâte particulière à faire la connaissance de sa loucherie. Je n'avais pas davantage hésité à signer : Pierre Arzel. Je me nettoyait ainsi des piètres pensées qui m'étaient venues l'autre nuit. J'étais confiant, je tenais à l'être. Je puis me dire qu'à cet égard du moins je n'ai eu jusqu'ici rien à regretter.

Mon après-midi aux Archives fut moins occupé que la veille. J'étais aimé, que m'importait le reste? Cette lettre me transformait. En faisant vaille que vaille ma besogne, en marchant par les rues, en causant, le soir, avec mes compagnons de table, je me sentais dans une euphorie merveilleuse. Je reconnaissais enfin ce que, parfois, sans le savoir, je cherchais, ce que j'avais déjà deux ou trois fois trouvé, puis perdu. Plus de pauvres calculs : la grâce pure. J'étais tout abandon, tout dévouement et, cependant, j'en étais sûr, c'est désormais que j'allais pleinement jouir de Marlène, tirer d'elle les notes les plus aiguës de volupté, que je m'étais obscurément promises. Comme je comprenais, maintenant, la déception sensuelle de l'autre nuit! Ce n'est pas que les sens fussent absents de la fête : c'est qu'il n'y avait que les sens. C'est que l'étreinte se trouvait réduite

à elle-même, ayant perdu toute valeur spirituelle. Comment l'âme avait-elle fait pour prendre congé? A la suite de quel accident? J'aurais eu beau me dire : « Mais c'est Marlène, c'est elle, c'est elle que j'attendais. » Non, vraiment, ce n'était plus elle. Désormais, au contraire, quelle ivresse, grâce à cette double purification : la mienne avec la sienne.

Car, moi aussi, je me sentais tout pur. La veille, j'étais prêt à faire mon petit Don Juan. Après la lettre, toutes les femmes qui n'étaient pas Marlène s'effacèrent; elle seule existait, elle seule rayonnait. Un rayonnement d'une douceur étrange qui n'éblouissait à aucun moment. Ce n'était plus la Marlène de tout le monde, mais une autre plus secrète et autrement vraie que je venais de découvrir, qu'on méconnaissait sûrement, qui s'ignorait peut-être elle-même et qu'il s'agissait de révéler à sa propre conscience.

« Mon bien-aimé! » ...Puis-je l'écrire, même pour moi seul, comme je crois bien que j'ose le penser? C'est une chaude caresse maternelle que j'allais demander à cette petite fille. Plus encore : je suis d'un pays où les mains jointes, la robe blanche et la ceinture bleue de la mère de Dieu, les cantiques du mois de Marie sont indissolublement liés à l'image de la femme. Il y avait certainement quelque chose de filial et de mystique dans ma ferveur.

Cette magie! Des yeux pétillants de malice, un nez espiègle, une bouche humoriste... et cette bouche, je l'entendais dire : « Je suis ta chère amante, qui veut faire sa joie de t'aimer et qui se remet toute en tes mains ». (Comme je me remettais dans les siennes). Oui, mais la même bouche m'avait dit : « Je n'ai dormi qu'avec Amédée ». Amédée, c'était encore trop; il me devenait difficile de lui passer Amédée. Cependant, comme il fallait conformément à la bonne règle

que mon esprit fût la dupe de mon cœur, je me dis que ce péché, s'il avait été commis sans plus d'entrain que celui de l'avant-veille, ajoutait encore à l'innocence de la pécheresse. Là-dessus, je l'imaginai repentante, et se laissant tomber de toute la force de son repentir dans mes bras miséricordieux, pleurante et me disant des secrets à l'oreille; bref, un tas de sottises qui me mettaient à mon tour les larmes aux yeux, et me liaient étroitement, par ma grâce, à elle qui n'était pas là.

Le soir, je reçus une autre lettre, mais pas de Lez-Guern celle-là, de Paris. Lisic (Louise) la gentille lorientaise dont j'avais fait la connaissance deux ans plus tôt, m'annonçait son prochain mariage avec un employé de la grand'ville, ajoutant qu'elle me restait attachée cœur et corps et que, mariée ou non, je n'aurais qu'un signe à faire. Pauvre amie si fidèle et si mal payée! J'étais confondu d'une pareille constance, mais peu touché, en somme — moins que François qui était chez moi quand je lus la lettre et à qui je n'en cachai pas le contenu. « Celle-là t'aime, Pierre, tu devrais... » Non, non, pas de devoirs, pourquoi se mentir à soi-même? Je ne pouvais plus aimer que Marlène. Mon devoir, si devoir il y avait, était d'être cruel envers une autre, ne fût-ce que pour m'ôter le droit de me plaindre, si Marlène se chargeait, un jour, de la venger.

## VI

La louchon était de surcroît béquillarde et tachée de vin sous l'œil droit. J'entrevis cet assemblage de disgrâces le soir du samedi suivant à la gare, sous un éclairage miséricordieux. Elle ne m'était pas totalement inconnue. Je me souvenais de lui avoir parfois, en passant, glissé dans la main quelque menue monnaie : son métier avoué est la mendicité.

Elle vint à moi avec beaucoup de naturel :

— Marlène vous attend au Petit-Bois.

Non moins naturellement, elle ajouta :

— François n'est pas venu?

— « François », comme ça!... nous étions décidément de la famille.

Je passai le pont, déposai ma bicyclette à l'hôtel, tournai à gauche, le cœur assez battant : hâte de la revoir, bien sûr, peut-être aussi certaine inquiétude de ce rendez-vous en plein air, dans cette ville où je suis connu. La nuit était noire. Cependant, je ne croisai pas sans souci le douanier de service qui faisait les cent pas entre un tas de planches et un brick-goëlette. Plus loin, après le coude où le quai se rétrécit en chemin de halage et longe les pins du petit

bois, j'aperçus quelques ombres, deux par deux, trois par trois. Ce n'était pas le désert; il fallait en prendre son parti. Je reconnus à dix pas le couple de Marlène et d'Annette. Elles venaient en se tenant le bras. Même dans l'obscurité, je pus apprécier leur élégance, le souple accord, en silhouette, du pas et du vêtement. Quel air de race! Ma joie se nuancait de fierté. Elles fredonnaient à l'unisson une romance que la rencontre laissa en l'air.

— Seul? me demandèrent-elles d'une voix pareillement musicale, une voix gracieuse, narquoise peut-être, où je ne discernai, pas plus chez l'une que chez l'autre, la moindre apparence de dépit.

Je pris la main qu'elle me tendait et j'expliquai à Annette l'absence de François en daubant sur la vie de caserne. Elles s'étaient retournées. Je gardais la main de Marlène. J'attendis que deux promeneurs également sentimentaux nous eussent dépassés pour chercher ses lèvres qu'elle ne me refusa pas. Elle me rendit mon baiser aussi longuement qu'il me plut. Cependant, il me sembla percevoir — et je le précise mieux à distance — que ce qui caractérisait le sien, ce n'était ni la passion, ni la tendresse. Quoi donc? La franchise, certainement, la science aussi. Un beau baiser d'amante et non de pensionnaire, bien appuyé, comme elle ne m'en avait pas donné l'autre nuit. Pouvais-je m'en plaindre? Pouvais-je rien souhaiter de plus pour m'étourdir? Que ne ferais-je pas aujourd'hui, pour en retrouver le délice? Mais voilà : j'étais venu sur cette berge, après quatre jours de cristallisation, débordant de tendresse et de zèle, illuminé par la foi. Je ne pouvais en prendre aussi simplement mon parti. Je ne voulais pas escamoter le miracle. Je voulais y revenir encore et encore le faire

jouer et resplendir entre nous, et qu'on ne se lassât pas d'en éprouver à deux la surprise et le ravissement.

Marlène, bien plus positive, devait regarder l'affaire comme réglée : alors, on pouvait parler d'autre chose. En vain rappelai-je avec un accent de gravité pieuse les mots de la lettre qui avaient déclenché en moi ce beau travail. Je n'obtins qu'une roulade d'oiseau moqueur, comme si ce ne fût pas elle qui les eût écrites. Le large bruit du vent d'ouest dans les pins, pareil à celui des lames sur une grève, leur odeur de résine, mêlée à celle des goëmons que le jusant découvrait, la voix sanglotante d'une chute d'eau, en face, qui actionnait la roue d'un moulin, toutes ces couches d'ombre superposées au-dessus de nos têtes, toute cette nuit autour de nous, tout invitait au recueillement et à une sorte de désespoir d'ordre cosmique qui devraient être un aliment de l'amour. Mais non : notre entretien ne fut que caquets, faits divers, nouvelles à la main, fariboles et causticité. C'est un jeu où Marlène se distingue, Annette non plus ne s'y endormait pas. Moi, je faisais de mon mieux pour tenir le ton, et je crois que j'y parvenais. Des réussites de ce genre m'ont valu dans le petit monde où allait m'introduire Marlène, une réputation de gai compagnon qui, je le crains, répond assez mal à la réalité de mon caractère. Je parlai de François. Elles parlèrent de plusieurs habitants de leur petite ville, pour lesquels je feignis poliment un intérêt bien éloigné de ma pensée. Leur rire frais animait par moment cette fade chronique. Cependant je tenais le bras de Marlène, je le pressais avec ferveur, je caressais ses jolis doigts, je croyais les sentir trembler en leur attribuant peut-être le tremblement des miens. Tout, d'elle à moi, dans cette nuit, se passait sur

deux plans : l'un, superficiel, qui n'était à mes yeux qu'un faux semblant justifié par la présence d'Annette et par l'obligation courtoise de lui laisser faire sa partie dans notre trio; l'autre, secret et réel, qui ne se révélait par aucune parole, mais qui donnait seul un peu de valeur à tant de paroles en l'air. Mais ce que j'en pensais, le pensait-elle aussi, elle?

Enfin, les autres pas s'éloignèrent, les autres voix déclinèrent et les nôtres aussi se laissèrent gagner par ce silence humain qui donnait plus d'accent aux voix des choses. C'était fini de rire, fini de jaser, fini de se tromper avec des mots. Il me semblait entendre nos pensées cheminer parallèlement vers un même but. Un banc s'offrait en bordure de la colline, sous les pins. Nous nous y assimes, Marlène et moi, pas Annette. Discrètement, obligeamment, elle s'éloigna. Le signe était clair et répondait trop bien à mon propre désir. Marlène aurait eu mauvaise grâce à être d'un autre sentiment. Elle n'y songeait pas. J'entendis son souffle s'accélérer. Je sentis, en la serrant contre moi, son cœur battre plus vite. Elle m'offrit elle-même ses lèvres, comme avide d'un plaisir qu'elle n'éprouvait peut-être que modérément. La nuit fut notre alcôve. S'il y avait eu la moindre lueur de lune ou d'étoile, j'aurais pu entrevoir, cette fois, au lieu d'une lingerie quelconque, la petite mitre blanche, le corsage brodé et la jupe à bande de velours qui devaient donner à cette étreinte l'accent d'un exotisme familial. Je humai, du moins, avec passion, heurtée à une fine odeur de jeunesse, celle de lourdes draperies bigoudenn. Je ne sais par quelle mixture cela me donnait une impression contrastée de dépaysement et de rapatriement; comme si cette berge se fut trouvée à Cadix, Istamboul, Venise ou Papeete, et

que j'y eusse précisément rencontré l'étrangère que, depuis des siècles, longtemps avant de naître à ma propre personnalité, je cherchais pour m'unir à elle.

Accablé par la violence de ma joie, je tardais à me ressaisir. Mais vivement, Marlène se redressa, ponctuée d'un baiser rapide, non pas négligent, la conclusion de cette scène muette et, pour bien montrer qu'il était temps de sortir du pathétique, rappela Annette d'une voix assez gaie. Après quoi, nous reprîmes à trois le chemin de la ville. Nous reprîmes aussi la conversation, mais sur le mode mineur, avec des pauses. Nous nous séparâmes avant le premier réverbère. Sans doute était-ce là précaution inutile. Mais nous ne voulions pas, moi surtout, braver la morale outragée. Je les laissai aller devant. Sur le quai, je croisai derechef, en sens inverse, le douanier qui laissait passer en fraude, n'ayant pas d'ordre à cet effet, des bonheurs à peine craintifs, à peine dissimulés. Puis, tout en ruminant le mien dont je sentais mieux encore la singularité que la plénitude, j'admirai, avant de gagner mon hôtel, combien la Marlène de plein air était différente, non seulement de la Marlène en chambre, mais encore de la Marlène modelée, entre temps, sous mon crâne; combien j'étais prêt à transformer un être à ma convenance, sur un minimum de réalité; et combien, inversement, un sens trop éveillé du réel et de ses mobiles nuances m'exposait à compliquer dangereusement, pour ma tranquillité, les joies les plus certaines et somme toute, les plus enviables.

C'est décevant : je voulais enregistrer des faits, je croyais que c'était facile, et, à quelques mois de distance, je me perds dans leur succession. Pourquoi ne les avoir pas fixés sur un agenda? Des notes toutes sèches, il n'en fallait pas plus pour enchaîner les souvenirs, provoquer les images-forces qui ramènent les émotions, ménager toutes les résurrections possibles à ce qu'il serait sacrilège de laisser mourir. Cette promenade dans le taillis de chênes tel jour, cette confidence tel soir... Pas d'histoire saine sans une exacte chronologie. Ah! le pauvre classeur de fiches! Suivre tous les pas du notaire Le Balp dans le Poher en l'année 1675 et s'égarer comme je fais sur sa propre piste, brouiller des traces encore si fraîches!

Il est vrai que ce répertoire passionnel serait aussi monotone que la plupart des livres de bord. Mais pas pour moi, non, pas pour moi! Je suis sûr, au contraire, qu'il me rendrait la physionomie unique de Marlène à chacune de nos rencontres. A son défaut, j'ai comme aide-mémoire quelques lettres d'elle, courtes, nerveuses, qui suppliaient et qui commandaient, des lettres d'ignorante où détonnent des mots trop beaux, trop littéraires, réminiscences probables

de feuilletons ou de romances. Ils voisinent avec les outrages à la syntaxe qui me délectaient, soit comme indices de sa petite âme violente, soit comme décalques de son breton maternel. Un mot de moi lui rappelait le jour et l'heure du rendez-vous. Rien n'était plus prévu : je n'aime pas les surprises qui sont rarement bonnes, et je tenais trop à employer ma soirée pour ne pas éviter les contretemps. Que se passait-il dans l'intervalle? Que faisaient-elles l'une et l'autre? Je l'ignorais et ne me le demandais guère, François non plus. Nous étions chaque fois, c'est-à-dire en général chaque samedi, fidèlement attendus ou rejoints, et cette ponctualité entretenait notre confiance. On se retrouvait le plus souvent sur le chemin de halage, à la lisière du même bois de pins. Le frémissement de leurs aiguilles, le chuchotement de la rivière et le bruit de la cascade du moulin nous faisaient une musique de chambre dont je jouissais pleinement, mais je me gardais d'en rien montrer. « Malheur à moi, me disais-je, si je deviens élégiaque. » François devait faire le même calcul ou peut-être a-t-il une gaieté naturelle que j'envie : car il blaguait, il riait, il chantait, il continuait sans faillir le couplet commencé par l'une ou par l'autre de ces demoiselles, quand moi-même j'étais trop heureux de me remémorer le refrain.

Hélas! ce n'étaient jamais des chansons anciennes, des chansons du pays comme en chantent les bigoudenn de notre Armor loctudyen : c'étaient en grande majorité de tristes gaudrioles faubouriennes, des effusions lyriques de cafés-concerts, qui voyageaient de gare en gare, jusqu'à ce terminus. Comment s'y prenaient nos amies pour n'en être pas diminuées? Je ne sais, mais ce qui est sûr, c'est qu'elles ne l'étaient pas. Leur conviction ingénue, leur voix jolie, leur goût

du chant pour le chant, leur cordiale ignorance des roueries de la fine diseuse, ôtaient à ces platitudes toute vulgarité d'origine, en même temps que la fraîche nuit riveraine les régénérait comme une eau lustrale. Pour prendre au mieux les choses, ce devait être leur façon, à ces petites, d'exprimer ce qu'elles avaient de romanesque ou de poésie dans leur cœur, de faire leur action de grâces à la minute présente, ou de traduire leur désir vague, mais impérieux, d'aventures. Ainsi m'ont-elles ému plus d'une fois à fredonner d'un ton pénétré :

*Je suis le roi d'Espagne  
J'aime les filles aux yeux noirs*

Je sentais bien qu'à ce moment elles étaient, sinon ce roi galant, du moins cette jeune Espagnole dont les yeux valaient à eux seuls le déplacement d'une Majesté.

A certains signes, d'ailleurs, il apparaissait que nos petites amies n'étaient pas aussi réfractaires au sortilège des choses qu'elles s'ingéniaient, par leurs façons désinvoltes, à le faire croire. Il y avait des instants où elles savaient se taire pour écouter, dans l'ample silence, un battement d'ailes ou de rames, et je me souviens du cri d'enthousiasme qu'elles étouffèrent toutes deux en même temps, par une belle nuit glacée, devant la vision soudaine, et vraiment merveilleuse, d'un brick-goëlette. Profitant d'une fraîche brise de Sud-Est et de la marée montante, il glissait entre les deux berges, muet et spectral comme un vaisseau des âmes. Il venait juste de doubler un coude de la rivière, et ses huniers baignés de lune, obéissant tous à une invisible manœuvre, s'orientaient au vent et se présentaient à nous de trois-quarts. Nous nous arrê tâmes pour le voir passer et, une fois passé,

nous le regardions encore. Marlène soupira quand il eut disparu vers la ville.

— Hein, Marlène, lui dit François, faire le tour du monde là-dessus!

— Ah! je voudrais bien.

Je sentis qu'elle pressait un peu plus mon bras. Je répondis avec entrain à ce mouvement de tendresse et, pour l'encourager, je fis appel à mes lectures. Je les emmenai toutes deux sur des mers peintes de pur indigo derrière des escadres de poissons volants. Je déployai pour elles les images d'un Eden océanique et polynésien — l'arbre à pain, l'arbre à beurre; ananas, bananes, lait de coco. Rien à faire! pas même des coiffes! Un vestiaire réduit par le bon soleil au minimum. Pareos et couronnes de fleurs!

Mais elles s'indignèrent d'une même voix :

— Pierre, vous n'avez pas honte?

— Nues, alors comme des sauvages?

Je pensais que ce n'était pas si choquant, quand on était fait comme elles. Mais je m'abstins d'insister. Ces petites filles qui se prenaient pour des civilisées ont jusqu'à leurs libres amours des pudeurs que je crois populaires. Cela n'empêchait nullement ces promenades nocturnes d'aboutir à leur terme logique. Étreintes rapides, joies précaires et, je crois, assez mal partagées, mais auxquelles l'insécurité même donnait un goût dont je sens toujours l'âpreté. Non, certes, pendant que ma main tremblante, ardente, violentait les étoffes protectrices et, soudain, plaquait le froid de la nuit sur la douce tiédeur convoitée, je ne regrettais pas les plages presque légendaires où des voluptés plus païennes s'offrent sans réticence, à loisir. Y mettais-je, par hasard, de la perversité? Je me le demande sans horreur. Sur ce

banc destiné par une édilité bienveillante à des plaisirs moins véhéments, l'honnête discipline des bonnes écoles se découvrait une âme de reître. Attentat, il y avait réellement attentat et l'ombre seule déroba cet audacieux plein air aux verbalisations de l'autorité.

Plus efficace, la pluie nous chassait quelquefois de notre asile de nuit. Bénigne, on la supportait malgré les coiffes dont elle détrempeait l'amidon. Mais il y avait des averses rageuses qui crépitaient sur l'eau de la rivière et ne nous laissaient d'autre parti que la fuite. Où se réfugier? Inévitablement, dans la plus proche des deux salles de café qui, le samedi soir et le dimanche, se transformaient en salles de danse. D'ailleurs, Annette ni Marlène n'étaient des filles de la nuit, et tout ce qu'elles pouvaient montrer de nos amours, elles le mettaient volontiers en évidence. C'étaient surtout de passionnées valseuses. Elles se seraient plutôt privées de nous que de leur tourniquette à six temps, si bien que le premier pas fait, et qu'il y eût déluge ou clair de lune, nous primes l'habitude de grimper l'escalier de ces salles chaque fois que le bal en allumait les quinquets. Nous nous serions bien passés, François et moi, de cette publicité lumineuse et pour plus d'une raison, dont la principale à mes yeux était la crainte de sentir Marlène plus banale et plus étrangère parmi ces ébats. Déjà, dans nos promenades les plus favorables, il était si rare de frôler ce qui pouvait être son âme! Où la rejoindre ici, séparée de moi par toute excitation collective? Cependant, la première fois que Marlène dit à Annette : « Nous allons à la salle? »... François comprit comme moi qu'il ne nous restait qu'à les suivre et, pour n'avoir pas l'air de gens à la remorque, nous les précédâmes.

Nous fîmes notre entrée, plus sensationnelle que nous l'aurions voulu, sous des dizaines de regards curieux, étonnés, accueillants, ironiques. Nous devions avoir une mine trop naturelle, trop dégagée, comme si nous étions chez nous dans ce lieu de délices, et que tout notre souci fût de trouver une table et des chaises. Nous serions, je crois, restés longtemps debout, si l'ami Paul Hamon, qui nous faisait des signes, ne nous avait ménagé un réduit près de lui.

Il était là avec son amie, une très belle fille, plus belle certainement que Marlène, plus grande, plus développée et de visage plus classique, mais sans fadeur. L'amour aurait suffi à lui donner du caractère — un amour passionné et jaloux qui était la fable de tout Lez-Guern. Je connaissais leur histoire. Il m'en avait compté chaque épisode. Lui aussi, il aimait Corentine, et bien fort. Mais peut-être en aimait-il un peu d'autres : en tout cas, beaucoup d'autre chose que l'amour. Et il avait maille à partir avec les siens, qui n'admettaient pas qu'il importe que jeunesse se passe, ou qui trouvaient que la sienne ne se passait pas assez vite. Un peu gênés, disait-on, dans leurs affaires, ils avaient des plans de mariage réparateur, auxquels il se prêtait mal, surveillé d'abord par sa bigoudenn que traquaient elle-même ses bigouden de parents : l'éternel conflit! « Ma situation, répétait-il, est inextricable », ou bien : « Quel roman que ma vie! » Mais ce soir-là, tout au plaisir de nous voir et de nous patronner, ce grand garçon lissait avec bonheur sa moustache, tandis que Corentine fixait sur lui des yeux extasiés en l'appelant Popol d'un ton de tragédie.

— Popol, tu n'offres rien?

J'intervins :

— Mais pardon, c'est moi qui...



On nous servit bientôt des triple-sec qu'elles suçotèrent en cillant des yeux piqués par l'alcool, tandis qu'une polka, dans la pièce à côté, secouait au son d'un crinrin, sous la clarté des réflecteurs, une poussière en suspension. Nos amies dédaignaient la polka. Mais une valse suivit, qui nous entraîna tous les six.

Comme j'avais eu tort — je le vis dès le premier soir — de craindre pour la personnalité de Marlène l'atmosphère de ces salles de bal! Jamais encore elle ne m'avait paru plus elle-même. Ce fut une révélation; la danse était pour elle un culte auquel elle se donnait toute. Sans en être aussi fêru, je ne la hais point. Valses avec Marlène était une joie choisie, et c'est de bon cœur que, pour la goûter, j'absorbai pêle-mêle avec la poussière virevoltante, les odeurs de drap, de sueur, de pétrole, de liqueurs variées et de bière. Une joie choisie, une joie grave. Ah! il ne s'agissait plus de rire. C'était un jeu appliqué, absorbant. Mais jamais non plus je n'avais senti Marlène plus à moi qu'en ce tournoiement souple et réglé. Jamais je n'avais eu mieux le sentiment de notre entente et de notre mutuelle possession.

Elle et moi, Corentine et Paul, Annette et François (qui s'en tirait militairement assez bien pour n'encourir pas de mépris) nous faisons ainsi le tour de la pièce, à notre rang comme chacun des couples, imitant, sans nous en douter, la double rotation de la planète. Aucune de ces fantaisies qu'autorise le boston mondain! Aucun escamotage! L'anarchie serait-elle bourgeoise?

Nous dansions presque toujours ensemble, Marlène et moi. Ce n'était pas une exception, et je crois que le contraire eût été mal vu. C'est avec leur fiancé ou leur amant que dansaient toutes ces filles en coiffé. Tout au plus était-il

admis qu'un camarade sûr — et pourvu lui-même — vous remplaçât de temps à autre. Cela fit qu'ayant eu le privilège de faire tourner Marlène à mon bras, j'eus encore l'avantage de la voir tourner au bras de Paul Hamon ou de François, quand Corentine manquait au rendez-vous ou qu'Annette, un peu fragile, vraiment, et manquant de souffle, préférerait demeurer assise. Elle valsait avec eux comme avec moi : même sûreté, même gravité, tellement les mêmes que je me sentais un peu jaloux de ces bons amis, moi qui ne l'avais pas été d'Amédée et qui ne le devins pas. Car je le vis bien entendu dans ce café. Tout se passa très correctement; Marlène et lui se serrèrent la main, sans aucune affectation de part ni d'autre.

J'étais peut-être jaloux, mais sûrement charmé. Quelle grâce précise en ses mouvements, quel instinct de la mesure, quelle docilité intelligente au rythme! En la regardant valser et en me rappelant ses boutades, je me disais qu'elle eût fait un chef-d'œuvre d'insolence, de romanesque et de passion, costumée en danseuse andalouse, la taille cambrée, le pied de même, la cigarette aux lèvres, une touffe d'œillets à la ceinture, une main gracile à la hanche, piaffante, s'offrant, dans sa grâce pimentée, à l'admiration d'un public de mâles, et le narguant. Mais pourquoi chercher par delà les monts un exotisme qui abondait à domicile? Son élégance bigoudenn n'était-elle pas quelque chose de plus étrange et de plus piquant que tous les oripeaux des gitanes? Par elle, je comprenais ce que le costume peut ajouter de personnalité à la personne, quand il fait vraiment corps avec elle et qu'il l'amplifie en la précisant. La large manche richement brodée d'où sortait le bras qu'elle posait sur l'épaule de son danseur, l'envol de la jupe pour ainsi dire figé par la

giration; les jambes nerveuses et droites, la taille flexible... quel poème et quelle vision d'art!

Mais si je n'avais eu d'yeux que pour elle, j'aurais probablement reconnu que les autres, sans avoir toutes la même grâce, dansaient avec la même science et le même zèle. Pour toutes, cette danse était une même liturgie. Petites bacchantes mitrées, plus tentantes sous leurs broderies et leurs velours que les nudités de bas-reliefs! Tout au long de la semaine, elle travaille, cette jeunesse, pour l'orgie sacrée du dimanche. Elle s'en nourrit bien plus que de pain. C'est le bal hebdomadaire qui, chaque jour, leur fait tirer l'aiguille, qui, la nuit venue, les penche encore sur le carré de tulle ou de batiste qui paiera le galon neuf de la danseuse. Le bal et les passionnantes intrigues qu'il favorise, puisque la danse et l'Amour sont deux divinités fraternelles!

C'est par la salle de bal que je fus introduit dans ce curieux petit monde, d'un romanesque aussi éperdu qu'ingénu, et que je fus initié à tant d'historiettes émouvantes ou pittoresques; par la vertu de la valse, de la scottisch et de la mazurka, que ma liaison avec Marlène reçut aussi une sorte de consécration, que je devins l'ami en titre, reconnu (disons : respecté) de tous, à commencer par elle, celui qu'on avoue, qu'on déclare, qu'on produit, qu'on trompera, qu'on trompe déjà peut-être, mais qui n'en est pas moins une sorte de répondeur qui confère une sorte de régularité.

Il fallait ce tourbillonnement de la valse pour fixer à mon bras la mobile enfant.

## VIII

Cependant, la danse qui me donnait des vues sur elle, n'était pas son unique pensée. Elle en avait d'autres. Sa famille? C'est un sujet que je ne cherchais pas à aborder, ni avec elle ni avec personne. Par quelques plaintes de sa bouche, par quelques confidences de la béquillarde, je pus me figurer un intérieur comme il y en a tant, où Marlène était tour à tour flattée, morigénée, claquée, caressée, une maison féconde en tâches urgentes, tyranniques, dont elle s'acquittait pour sa part au moins mal, quand elle ne pouvait faire autrement.

Mais elle avait son métier de brodeuse qu'elle aimait. Non, non, elle ne brode pas seulement pour gagner des sous et le droit de danser, elle brode pour broder. Un jour, elle qui est l'impatience même, elle a pris la peine de m'expliquer ces points, la différence entre broder, au sens propre du mot, et neudir (Nœud, mot breton : fil, ficelle). Annette, très gâtée par sa mère, une veuve presque rentée, travaille peu, mais elle m'a vanté avec un sérieux persuasif le savoir-faire de Marlène.

De ce savoir-faire, Marlène m'a donné un échantillon : c'est un mouchoir dont la batiste a été semée de reliefs et

de jours équilibrés avec un étonnant souci de l'ornementation. Amandes introuvables, fleurs inconnues, étoiles, festons et mes initiales P. J. dans un entrelacs de grand art. Le tout en fil de soie rose. Ce qui achève de le rendre délicieux et ridicule, ce sont les petits choux en ruban du même rose qu'elle y a cousus. Elle m'en avait fait un paquet très soigné qu'elle me mit dans la main, à la gare, l'un des premiers soirs de janvier, un jour ou deux après ses petites étrennes. Jamais je n'ai porté sur moi ce chef-d'œuvre, jamais je ne le porterai. Mais je me rappelle le flot de joie qui m'inonda, dans un coin de mon compartiment, lorsque je pris connaissance du cadeau. Tant de points, tant de minutes pour moi seul! Et, ce qu'elle croyait naïvement devoir répondre à mon goût, répondait certainement au sien : du rose, des petits choux en faveur de soie, des fleurs de broderie! Un rêve de douceur exprimé par ses doigts. Elle qui m'a si souvent déconcerté par son ton de moquerie, voilà peut-être l'image vraie de mon âme. Quand je montrai la chose à François, il en fut aussi touché que moi. Il s'exclamait en allant de chou en chou.

— C'est une gentille petite, tu sais, et qui t'aime bien. Presque mot pour mot ce qu'il m'avait dit de Lisic.

Je ne demandais naturellement qu'à le croire et je ne manquai d'affirmer, de mon côté, qu'Annette était aussi gentille, aussi jolie, aussi aimante. Mais enfin, il n'avait encore reçu d'elle ni mouchoir, ni rien. Elle venait d'ailleurs d'être souffrante : un vilain rhume l'avait tenue à la chambre sous la surveillance d'une maman éplorée qui, paraît-il, ne refuse rien à sa fille, et qui lui apporterait de l'amour sur un plateau, entre la potion calmante et le lait de poule, si c'était un tonique inscrit au Codex.

## IX

J'examine le portrait — réussi, ma foi — que m'a fait d'elle un photographe de Nantes. Il se peut bien qu'il y ait de l'animalité dans ce visage, dans la pulpe de cette bouche vraiment appétissante, dans la transparence de ces yeux hardis et jusque dans la fine pâte des joues, amoureuxment lissée par une main divine.

Deux ou trois plunitifs, sacrés anthropologues par leurs propres soins, sont en train de situer du côté de l'Altaï les origines du peuple bigouden. Ils seraient gens à trouver dans les traits de Marlène quelque chose de mongolique ou de négroïde. Elle! Je la caricature en pensée, et je me le reproche. Quand je revois ces lèvres arquées, prêtes à décocher leur flèche, j'ai honte d'avoir pu imaginer à leur place les babines d'une bouriate ou d'une Métabélé. Comment dire, alors? Une animalité spirituelle? Je crois que c'est le mot. Est-ce aussi le secret de son sortilège, en accord avec la chère barbarie du costume? L'exotisme, son charme fort et ses discordances, cette payse en est pour moi l'incarnation. Pour elle, au contraire, ses broderies, ses soieries, ses velours, c'est le pain quotidien. Et peut-être est-ce moi qui lui représentais le pays des épices?

D'ailleurs, mes diplômes, mes études, mon métier, Marlène négligea cordialement tout cela. A peine les soupçonnait-elle. Rien ne me permet de croire qu'elle y pensait seulement. Elle ne m'en a jamais donné pour deux sous de plus d'importance? Elle me dépouillait naturellement de tout ce qui, à son idée, n'était pas moi. Moi, c'est-à-dire mon physique, mes gestes, ma voix, ma démarche, mes habits, mon coup de pédale, et sans doute ma façon de dire oui, puisque je ne lui disais jamais non. Je pense que ma principale science à son estimation, c'était la valse. Une parfaite ignorante, en somme, une jolie tête creuse, qu'un garçon de bon sens ne devait pas prendre au sérieux. Mais je lisais dans ses yeux qu'elle avait la science essentielle, puisqu'elle savait ce qu'il faut faire pour être aimée, ou plutôt qu'elle n'avait même pas à le faire, mais simplement à être ce qu'elle est.

Pas de grands mots : pourquoi ai-je tant aimé Marlène, pourquoi me suis-je d'emblée attaché à elle? Il faudrait s'expliquer cela froidement, analytiquement. Je puis procéder d'abord par élimination. Quoique assez éclectique, je n'aime pas beaucoup les altières, tête haute, nez busqué, port majestueux, faites pour porter un titre, une couronne, une robe princesse. Pas davantage les blondasses aux traits mous, qu'un air de bonne santé, joint à une correction académique, case au rayon des belles filles, ni inversement les gentilles minces et acides, qui ont le physique de la ratiocination à jet continu. Mais comment reconnaître celles qui répondent à mon sens exact de l'autre sexe? Bien difficile, car j'admets dans cette classe une riche diversité. Je « ne sais quoi? » C'est cela même. Un nez retroussé, comme les aimait La Fontaine et comme Marlène a le sien, fait mon affaire. Si les yeux marquent une légère obliquité,

je préfère qu'elle monte vers les tempes au lieu d'incliner vers l'oreille : touranienne plus que sémitique. Et que les joues ne pendent pas. Quant au teint, je n'exige pas qu'il soit de lys et de rose. Une blondeur ambrée a du sens. Une couche de hâle ne messied pas. Je donne raison à Satan d'avoir tanné le cuir soyeux de Carmen. Et je m'accommoderais d'une peau moricaude, indienne ou maorie. Marlène n'est pas une fille des neiges. Une précision encore, si c'en est une : regards et mouvements, que ce soient eux-mêmes de l'instinct.

Là-dessus, je me replonge dans l'examen de cette photo. Je contemple, j'inspecte, je me souviens. Signe essentiel : aucun faux semblant. Pas de sourire apprêté, pas d'œillade assassine ou tendre. Un regard étonnamment direct, sans arrière-pensée. Quand elle ment (Dieu si elle s'en prive!) c'est pour ainsi dire avec franchise, en tout cas avec entrain — comme on doit mentir à Borabora — .

S'est-elle jamais douté du spectacle qu'elle était pour moi? J'étudiais passionnément son visage, j'en goûtais infiniment les délicatesses : tel jeu d'ombre sur la joue, telle nuance de l'iris, le modelé de la bouche, le dessin du menton; mais ce ne sont pas des joies d'artiste que je lui demandais, ou, plutôt, l'exquise enveloppe n'avait à mes yeux qu'une valeur d'écriture. Je cherchais une vérité plus secrète. Je me disais que Marlène recélait en quelque point de son corps le grain de radium capable seul d'une activité efficace.

Sans métaphore, tout, à la contempler, me donnait la certitude d'une destination. Tout en elle me disait une vocation double qui était d'inspirer l'amour et de l'éprouver. Je me trompais, peut-être? Si l'organe manque à sa fonction,

c'est lui qui a tort. Est-ce que, dans le cas de Marlène, il y aurait eu erreur d'incarnation? Est-ce qu'une âme étrangère serait entrée en fraude dans cette vivante statue?

Je note encore une chose : ainsi sculptée dans ce chaud ivoire, Marlène s'imposait à moi comme une image indestructible de la jeunesse. Et en même temps, j'avais sans cesse l'impression d'un équilibre prêt à se rompre. Impression d'autant plus aiguë que Marlène n'a rien de cette rigide beauté baudelairienne qui hait le mouvement par respect de sa ligne.

Ah! non, certes, ce n'est pas une beauté en repos. Elle est toute mobilité, au contraire : regard à droite, regard à gauche, narines palpitantes, jupe virevoltante, impertinences de babys à pompons, souple cambrure de la taille et ces lèvres décochant leur rire! Aucun style. Si : le sien qui se moque des autres. C'est une petite personne qui est véritablement nietzschéenne, dionysiaque à fond, qui nargue les codes de l'art avec ceux de la morale, s'exprime au mieux dans la danse comme Zarathoustra le recommande, par-dessus sa tête. On ne se sent pas très rassuré à la regarder faire : un miracle de forme, de couleur, de sève, qui provoque une admiration anxieuse, un perpétuel instantané dont on redoute perpétuellement l'éclipse : « Demeure ainsi, ô périssable! Sois fidèle à toi-même, ô changeante! »



On ne bâtit point sa maison sur des pointes de lyrisme, et je me disais tout bas que ces belles choses n'auraient qu'un temps. Au fond, je suis un garçon sage, très peu fait pour garder près de lui une gitane. Elle-même, me garderait-elle? Je n'avais pas perdu tout bon sens. Je rusais donc avec moi-même, et jouais habilement, autant que possible, un double jeu.

En ce temps-là, une partie de la ville me fiançait ostensiblement à Suzanne Monti. Ses parents ne pouvaient l'ignorer, mais ils ont du tact. Mon père et ma sœur aussi. Quant aux deux principaux intéressés, ils ne s'étaient pas expliqués sur ce chapitre. Ce n'est pas aux filles, paraît-il, de l'aborder, et moi, je ne me pressais pas de l'aborder non plus, ni de l'éclaircir. Pourquoi? J'avais de l'affection pour Suzanne, je n'aurais pas demandé mieux que d'avoir de l'amour, et, par moments, je me croyais près d'en avoir; mais c'était toujours pour le lendemain.

Plusieurs personnes, je le sentais, me faisaient grief de ces remises. Car, enfin, que pouvais-je, en bonne justice, reprocher à Suzanne? C'est une excellente fille, point sottie et point laide, une opulente toison acajou, de noires prunelles

italiennes, une peau laiteuse, des dents intactes, un menton correct et — mérite rare — un nez impeccable. D'ailleurs, aussi prête à accueillir de beaux devoirs, de louables soucis, qu'à adopter allègrement la vie facile. Une argile de qualité et bien malléable, qui me réservait des joies de modelleur. Croirai-je que je n'apprécie pas ces biens-là? Mais si, mais si. Et le piano, et la dot amassée par son minotier de père, et les espérances qu'on peut légitimement fonder sur la disparition — nul, hélas! n'étant immortel —, des ascendants? Suzanne est précisément le parti que je recommanderais à un ami, étant à tous égards celle qui convient.

Oui, mais l'amour me semble un état violent, à la fois torrent de délices à travers les fibres, et bras tendus pour saisir, pour étreindre Suzanne. Je n'avais qu'un mot à lui dire (ce qui s'appelle une déclaration) pour que tout se passe comme ça doit se passer. Elle aurait rougi, baissé sa paupière classique, rouvert son bel œil italien, et, dans un gémissement bien modulé de colombe, appuyé sur mon épaule son joli front; je me flatte, ou voilà juste la petite scène qu'elle arrangeait dans sa tête depuis des mois, celle qu'il lui tardait de jouer, et que, mal accordé à son jeu, je lui faisais indécemment différer.

Marlène, au contraire, je la désirais et je la désire pour ce que je sens de sauvage en elle, d'indompté, de réfractaire! On ne conquiert que ce qui se refuse. Marlène, en se donnant, avait un tel air de vous dire : « tu crois m'avoir? » — Je l'aurai, pensai-je.

Mon souhait profond, quel était-il, sinon d'apprivoiser cette rebelle, de la tenir palpitante entre mes mains, sage comme une image, modeste comme une enfant de Marie, elle qui a le visage attirant du péché.

Je feignais de me prêter à ses fugues, à ses danses, à ses chansons, à ses rires; et j'entreprenais sournoisement de la domestiquer, de l'initier à des codes et à des usages, à un comme-il-faut qui me refroidissait chez Suzanne, et même, je crois, à des vertus. Comment faisais-je? Bien sûr, je ne prenais pas la grande route; mais il y a tant de traverses pour faire cheminer sa petite morale!

Quelle contradiction! Il ne s'agissait de rien moins que de devenir, par elle, éperdument moi-même. Or, pour atteindre ce but suprême, je passais mon temps à me déguiser, je vivais au côté de Marlène sous le masque. J'oubliais d'être ce qu'après tout je suis, un amateur de savoir et d'idées, pour faire le fêtard de chef-lieu de canton, et je prenais de pauvres airs.

J'aime ma tranquillité comme ma liberté, et je trouverais profitable de compartimenter ma vie à ma façon. Hors des cercles de brodeuses et des salles de bal, il m'importait que le Pierre amoureux, le Pierre archiviste, le Pierre familial et le Pierre... dirai-je mondain? fussent des êtres distincts; aussi distincts que possible. Mais comment empêcher les gens de les confondre? Je ne me flattais pas de les rendre aveugles. Il y a dans toute petite ville des yeux exercés à percer les ténèbres. Du moins les langues étaient restées muettes, par devers moi, s'entend! A vrai dire, personne ne m'entreprit directement sur mes torts. On procédait par allusions vagues, par conseils voilés, par généralités déplaçables. J'y opposais une surdité résolue qui décourageait de poursuivre.

Mais il y avait au moins une maison, hors de Lez-Guern, dont l'opinion me causait du souci. Notre bonne, avec son franc-parler, me fit des remontrances que je pris mal. Mon père me laissait voir une inquiétude que je me reprochais, mais qui m'irritait. Quand j'arrivais à Saint-Tual, je me hâtais de lui prouver que j'étais toujours le même homme en lui parlant de son usine et de mes archives,

mais tandis que je faisais avec lui le tour des cuves, que nous inspections les blocs noirs de goémon calciné, les gélatines, les réserves d'iode, je m'exerçais à nommer mon malaise et je traînais pas à pas mon remords.

Ma sœur Marthe et moi, nous promenions un jour sur la grève. Nous croisâmes un chasseur d'oiseaux de mer : c'était monsieur Hamon. On se salua. Son salut me parut maussade. Je le dis à Marthe. Elle me répondit qu'il avait sujet d'être mécontent et, comme je lui demandais de s'expliquer, elle déclara que son fils le déshonorait avec une bigoudenn. Je sentis la pointe. J'en fus d'autant plus blessé qu'elle m'était lancée par la douce main de Marthe qui est bien la plus prévenante et la plus affectueuse des sœurs.

— Qu'est-ce qu'il y a là de déshonorant? répliquai-je. Est-ce la coiffe ou le cotillon?

→ Tout.

J'étais révolté. Elle aussi. Nous nous tîmes, et la promenade, après quelques pas, tourna court.

Seul, je ruminai son allusion avec amertume. En vain me représentai-je que Marthe allait avoir vingt-trois ans, qu'elle était faite, elle aussi, pour aimer et pour être aimée, que toute sa grâce, son honnêteté, sa vaillance ne lui avaient pas encore fait trouver un mari, qu'elle avait une jeunesse bien morne, sur cette côte perdue, près du meilleur mais du plus absorbé des pères, et qu'elle était bien excusable d'en vouloir un peu aux charmantes folles dont les plaisirs narguaient sa stérile vertu. Mais non, j'étais choqué, outré! Je l'accusais de penser uniquement à elle, d'être une despote sans cœur, sans indulgence. La nuit, je fus long à m'endormir. Je me répétais, en retournant mon insomnie sur l'oreiller, que j'étais désormais considéré, sous ce toit, comme un adversaire. J'en-



visageai mon départ, une rupture, des folies lucides, comme toujours. J'admire, en pareil cas, la rectitude de ma logique. Tout m'apparaît décisif, irréfutable, et je me précipite à l'abîme.

Le choc fut moins douloureux chez les Monti. Mais enfin, il y eut choc, là aussi, non par leur faute.

Ce soir-là, comme je dînais chez eux, tante Quéré, invitée également et qui a bonne fourchette, tint encore à manger le morceau. Une fois de plus ce fut à propos de ce malheureux Paul Hémon, qui est décidément le scandale de Lez-Guern. Son mariage — celui que projetait sa famille — était manqué. D'où pleurs, cris et grincements de dents. « Et tout ça, explosa la bonne tante, à cause d'une petite *gourgandine* » le joli mot, madame Prudhomme! — « qui a mis la main sur ce grand dadaï! » Là-dessus, elle s'emporta à des considérations de haute morale. Elle vit la société finie, la France perdue, Lez-Guern perdu, dans la boue, vu que ces messieurs, au lieu de se contenter des perles (sic!) qu'on leur offre, aiment mieux galvauder leur jeunesse avec des *impures!* Et ces « impures » dans sa bouche, avec l'accent du cru et la terrible tonique de leur pénultième!... Même si elle ne m'avait pas tenu, en les exécutant ainsi, sous le feu de ses yeux, il m'eût été difficile de ne pas me sentir visé. Le silence, la gêne de ces excellents Monti, leur louable désir d'alléger le pavé, me le rendirent, au contraire plus massif. Nous parlâmes d'autre chose. Mais en dépit de la bonne volonté et de la volubilité générales, le verdict de la vieille restait entre nous : Suzanne était, une fois pour toutes, du genre *perle* (difficile, vraiment, de le contester), et Marlène était une impure.

Je sortis à dix heures pour la retrouver, ainsi qu'il était convenu et tâchai, dans l'air frais de la nuit, de mettre une

réalité sous ce mot. Impure, ma petite bigouden? En quoi? Je la détaillai, en commençant par les yeux. Impossible, en vérité, d'en avoir de plus purs : pur cristal lumineux, pure agate brune. Très pure, aussi, sa bouche aux commissures nettes. L'artiste qui l'avait modelée n'avait, certes, commis nulle erreur. Et son haleine, en peut-on respirer de plus pure? Je le savais mieux que vous, bonne dame... Purissimes, ses joues qui sentaient encore l'enfance? Et son cœur si ingénu? Aussi pur que l'instinct de la mouette qui s'ébat au-dessus de la rivière et fond, comme par jeu, sur la proie, de la chatte qui ronronne au soleil, derrière la vitre, qui se frotte contre nos jambes et qui soudain nous griffe. Vraiment, je ne voyais à Marlène, corps et âme, traits et gestes, que pureté, toujours, partout. Toute en chaque instant, sans réticence, sans mélange, liqueur sans eau, café sans chicorée, d'un arôme intact. Tandis que, si je me représentais madame Quéré, même avant trente ans de moins, dans le rôle auquel je vouais Marlène, voilà qui me paraissait une franche impureté, une inconvenance, une sorte de honteux paradoxe.

Cette seule idée suffisait à me venger, à venger mon amie des injures de cette affreuse vieille. Cependant, tout en gagnant le quai, je sentais augmenter mon appréhension avec mon désir. Oui, certes, Marlène était pure à sa façon qui n'est pas celle de madame Quéré. Mais n'est-il pas désespérant qu'une pureté si précieuse puisse n'avoir aucune conscience d'elle-même et du culte qui lui est rendu? C'est ce sentiment de discordance que je craignais d'éprouver ce soir-là près de Marlène. Et je me promettais de l'interroger, autant que possible, sur ce point capital : je forgeais les questions essentielles, touchantes, fascinantes auxquelles il faudrait bien qu'elle répondît...

J'en fus pour mes frais. J'eus beau aller et venir le long de notre chemin de halage, je n'y trouvai, bien qu'il y eût clair de lune, pas plus de Marlène que d'Annette. En vain fouillai-je, l'une après l'autre, les deux salles de bal, en arborant un petit air cavalier qui ne dut pas tromper tous les habitués de ces lieux. Fourbu, navré, je finis par rentrer à mon hôtel où ma chambre me parut sinistre à la maigre flamme de ma bougie

## XII

Le lendemain soir, après une abominable journée à Saint-Tual, je trouvai Marlène à la gare de Lez-Guern, la mine riante. Je lui reprochai, aussi doucement que possible, son absence de la veille, elle ne songeait même pas à s'en expliquer. Elle prit aussitôt son air méchant, émit des propos amers, se posa en victime sans entrer dans des précisions, et ce fut Annette qui m'apprit qu'elle avait dû rester à la maison près de sa mère souffrante.

Vérité ou fiction, il n'importait. Mon Dieu, que je me sentais sot, injuste, tyrannique et heureux de me sentir tel ! Comme si elle n'avait pas un foyer, des parents, des frères, des sœurs qui avaient bien le droit, eux, d'être malades aussi. Je mendiai mon pardon. Rien ne me démontra que je l'obtins, et il me fallut attendre au samedi suivant pour être à peu près sûr de la paix. Cette fois, je lui demandai poliment des nouvelles de sa mère. Ça la fit rire.

Visiblement, elle était portée à la gaieté, ce soir-là ; Annette aussi. Une gaieté qui nous dépassait un peu, François et moi, et qui ne me semblait pas sans rapport avec la fraîcheur aigrette de l'air. Nous faisons notre éternelle promenade le long de l'eau, tous quatre de front et nous tenant le bras,

elles au milieu, Marlène, et puis aussi Annette. Elles prêtaient une médiocre attention à nos propos, se renvoyaient leurs rires l'une à l'autre, plaisantaient en breton, rossignolaient un sot refrain qui avait circulé cinq ou six ans plus tôt dans Paris, mais qui était une première édition dans leur bouche :

*Zizi, pan pan,*

*Qui veut des plumes de paon?*

avec un air d'y sous-entendre des tas de choses dont nous n'avions pas à connaître le sens, mais que notre présence rendait apparemment plus piquantes. Enfin, on se sépara cordialement, sur la perspective du mardi gras qui allait à nouveau nous réunir dans deux jours, et sur l'engagement mutuel d'une rencontre diurne, cette fois (un jour pareil, c'était permis) à la salle de danse.

Le mardi, à l'heure dite, nous y étions. Mais Annette et Marlène n'y étaient pas. Nous patientons sans rien voir venir. Si elles s'étaient trompées de café? Nous allons à l'autre : même sinistre absence. Nous revenons au premier. La foule y avait grossi. Nous faisons méthodiquement, fiévreusement, le tour des cocardes, des coiffes, des visages. Décidément, ces demoiselles se moquaient de nous. Comme à Castel-Coz, au premier soir, nous hésitions encore à nous mettre en colère. Notre complaisance épuisait toutes nos hypothèses. Nous les rejctions, nous les reprenions, tandis que nous faisons bonne mine aux figures de connaissance, et répondions de notre mieux aux maladroits ou malveillants. La sagesse était de les croire au moins polis.

L'un de nous deux entendit-il dire qu'elles se promenaient sur le quai? Nous nous raccrochâmes aussitôt à cette pensée, à cet espoir, et nous voilà dehors, gagnant à grand pas

le chemin que nous étions plus habitués à parcourir la nuit. Nous y fûmes en cinq minutes. Après la guérite de la douane, nous retrouvions les bancs hospitaliers, le bois de pins, le moulin en face et nos deux cœurs battaient de la même illusion à chaque tournant de chemin, souffraient, chaque fois, de la même déception. Bref, une parfaite réplique de la comédie de Castel-Coz avec la même indignation au bout.

Ce qui la déclencha, ce fut une subite et réfrigérante averse qui ne parvint pas à traverser la bure militaire de François, mais qui eut vite fait de détremper la mince draperie de mon complet cycliste, ajoutant l'inélégance à l'inconfort. Cet accident me rendit furieux. Par sympathie, la fureur de François fut immédiatement au niveau de la mienne. Nous pestâmes contre les perfides, les sans-cœur qui nous exposaient à la bronchite et au ridicule.

Pauvres griefs, sous lesquels nous tâchions de dissimuler — moi du moins — une peine trop réelle et trop justifiée. Nous ne nous la dissimulâmes pas longtemps, et, passant à l'extrême de la franchise, nous nous avouâmes notre dépit, notre tristesse d'avoir si mal placé notre affection, d'être si vilainement trahis et bernés. Pour qui? Quels étaient les triomphateurs parmi les danseurs de valse et les buveurs de triple-sec rencontrés à l'une ou à l'autre des deux salles? Des noms nous venaient à la bouche. Je prononçai celui d'Amédée. Mais ne nous faisons-nous pas trop d'honneur? Et notre rival n'était-il pas bonnement quelque ouvrier cascadeur de Lez-Guern?

Nous fîmes d'amers retours sur un passé si récent. Nous dénombrâmes les secrètes blessures qu'il nous avait déjà values. Nous commentâmes, avec l'esprit de l'escalier, la promenade de l'avant-veille, goûtant un plaisir exaspéré

à reconnaître l'évidence de leur préméditation. Nous avions trouvé un abri précaire dans un creux de falaises. La pluie cessant, nous revînmes sur nos pas. Seuls à suivre par ce jour de folies et de giboulées le chemin sacré jusque là, nous pouvions crier *in deserto* l'indignité de notre sort, prendre l'espace à témoin de la cruauté de nos fausses amies, et décider que tout était désormais fini entre elles et nous, bien fini; lui, peut-être avec un secret soulagement; moi, avec un désespoir affreux... et, tout à coup, nous eûmes la surprise de les voir venir à bonne allure, en coupant à travers les deux douzaines d'arbres en quinconce que les habitants de Lez-Guern appellent hyperboliquement le Bois.

Allons, la soirée de Castel-Coz se répétait en plein jour, point par point. Encore une fois, si je bâtissais un roman, je me garderais d'une pareille monotonie. Mais je n'y puis rien : cette monotonie était la réalité même, et je me rappelle qu'elle ne me semblait pas déplacée le moins du monde. Ah! Certes non. En dépit du vent aigre qui secouait les rubans de fête à leurs bonnets brodés, cet après-midi d'hiver nous parut transformé à la minute. Il y avait d'ailleurs cette différence notable avec la rencontre à Castel-Coz que, là-bas, nous les avions cherchées et rattrapées, tandis qu'ici, c'étaient elles qui accouraient.

Que signifiait cette hâte, après cette absence? A peine eûmes-nous le temps de nous le demander; déjà Marlène devançait d'un pas son amie, était sur nous, avec une curieuse expression de tendresse et de colère, et brandissant une grosse bête de clef qui jurait avec la finesse de sa main, elle nous jetait au nez ce singulier propos :

— C'est pour vous. Et vous direz encore qu'on ne vous aime pas!

Là-dessus, Annette et elle firent demi-tour, nous entraînant dans leur sillage. Elles nous menèrent ainsi jusqu'à une maison assez isolée. La grosse clef ouvrit, sans trop grincer, une porte de hangar. Nous prîmes un escalier assez obscur, et trouvâmes à l'étage deux grandes pièces à peu près nues. Annette et François prirent possession de l'une, Marlène et moi de l'autre. Dès que nous fûmes seuls, je reçus de l'étrange fille un baiser comme elle ne m'en avait jamais donné. Il ne m'était que trop indiqué d'y répondre.

A une patère, pendait un manteau de poil de chèvre, un manteau d'homme : nous en fîmes notre lit de volupté.

Je puis dire que l'aubaine fut complète. Parmi tant d'épisodes suspects, cette minute au moins fut celle d'une joie entière et absolument partagée... Tout ce qui peut ajouter au bonheur de l'amant : celui de l'amante; tout ce qu'il lui communique de fierté, cette fois, je l'éprouvai pleinement. Dans l'excès de son trouble, mon nom lui jaillit des lèvres. Aussi longtemps que je vivrai, je compte bien garder dans l'oreille ce cri qui était le plus émouvant des aveux.

Je ne sais si l'exaltation de François et d'Annette fut au niveau de la nôtre. Nous descendîmes ensemble et nous gagnâmes le café le plus proche où ma félicité se dispersa dans la causerie, les danses et les dégustations habituelles. Mais elle veillait, je la ruminais, je l'analysais pour la mieux reproduire. Je bénissais le local imprévu qui l'avait abritée et indubitablement favorisée. Je rêvais de transformer ma chambre d'hôtel en temple de l'Amour. A cette fin, je subjuguais, corrompais ou séduisais tous les Argus, tous les Cerbères; je mettais dans mon jeu la patronne et ses domestiques, qui encore? Tout en me berçant de ces douces

pensées, je ne pouvais exclure une pensée lancinante : à qui cette peau de chèvre? Cette grosse clef vulgaire qu'elle brandissait comme un argument-massue? De qui la tenait-elle? Pourquoi en disposait-elle? S'en servait-elle pour nous seuls, et seulement de jour? Ou bien, avec sa diabolique imagination, jouissait-elle en secret (mais dans le secret, il y avait au moins Annette) de me berner encore au moment même qu'elle me prouvait son amour?

Amusant épilogue : j'eus, le lendemain, aux Archives, une conversation avec le patron sur la femme bretonne. C'est un sujet qui le rend lyrique. Ce savant qui a le goût du document précis et qui a fait de si utiles inventaires, il a sa faiblesse qui est la poésie. Et nous sommes en Bretagne!

Tout ce qui circule de korrigans et de fées sur la lande (car même défrichée, ce sera toujours la lande), tout ce qui sonne de cloches d'Is au fond des eaux, il en fait son bien, sa possession, son affaire. Pour lui, la Bretonne en amour n'est que chasteté, pudeur, fidélité mystique et mélancolie ineffable. Toute fillette en coiffé de la Cornouaille ou du Trégor doit être semblable à la Marie de Brizeux à Emma Kosilis, à Tryphina, à Maryvonne Le Huinver « qui passe sa vie à pleurer » et se consumer pour un songe. Quand j'ouvris sa porte, il était plongé dans son travail sur la révolte du *papier timbré*. Il me dit la grande part qu'y prirent les femmes et me cita notamment l'épisode des habitants de Pont-l'Abbé, courant mettre le feu au château de leur baron. Cela ne l'empêcha point, une minute après, d'enfourcher son dada.

— Et vos incendiaires? lui objectai-je.

— Sont-elles bien de race celte? fit-il gravement.

Je crus le voir venir.

— Mongoles, alors?

— Non plus. Du moins, je ne sais, je n'ose dire... peut-être les survivantes d'une population primitive, quelque tribu côtière, nourrie de coquillages.

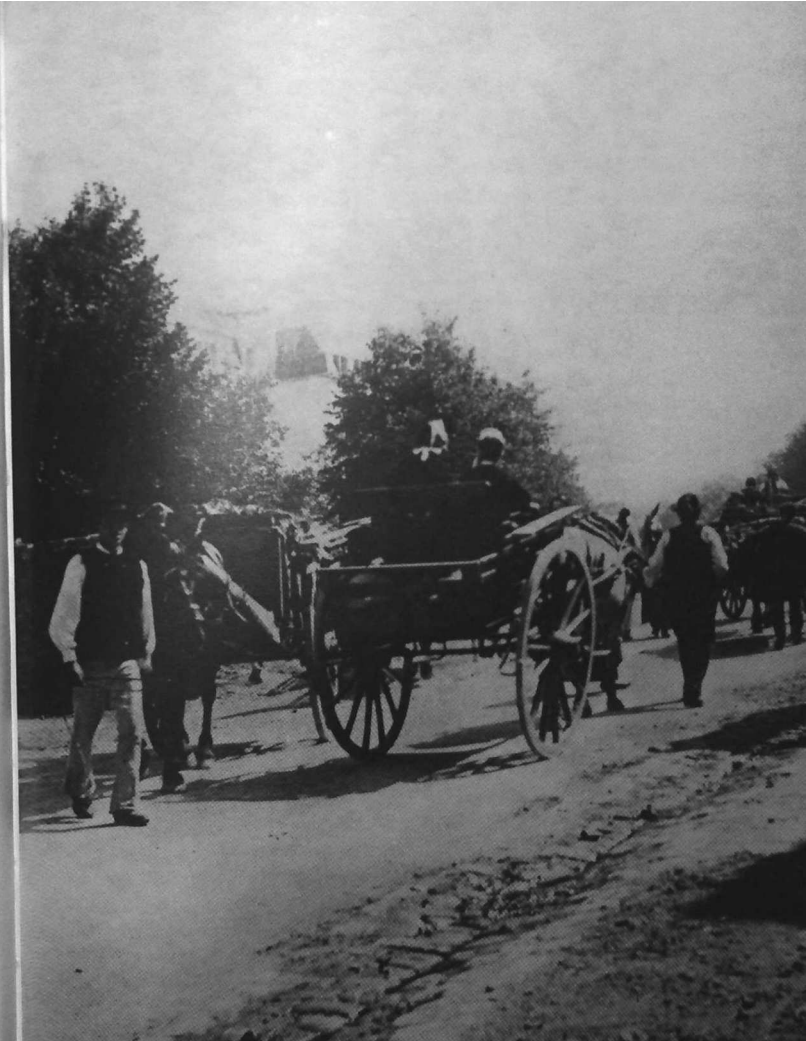
J'ignore ce que vaut son hypothèse. Mais ce fut sans déplaisir que je me figurai une Marlène préhistorique, courant pieds nus les grèves, en quête de palourdes et de moules, et couchant, dormant, aimant sur des peaux d'ours, de loups, de chèvres... de chèvres sauvages, bien entendu.

### XIII

Vingt jours plus tard, je trouvai dans ma boîte à lettre une enveloppe sur laquelle je reconnus avec joie l'écriture de Marlène. C'était un lundi. La veille, je n'avais pu la voir, ayant dû me rendre à Brest. Je n'avais pas manqué de l'en aviser. La chère enfant ne me faisait pas attendre de ses nouvelles.

Les premiers mots m'inquiétèrent : « J'ai à vous dire, Pierre », la suite me bouleversa. Marlène me disait craindre ce que nous aurions dû craindre dès longtemps. Notre amour était sans prudence.

« Tu te rappelles, Pierre, la fois que nous sommes allés dans cette maison... » Si je me rappelais!... Quoi donc? C'était trop beau. L'expiation déjà? Marlène mère? Et par moi? Quelle perspective et quelle honte, peut-être, de ne pouvoir en prendre mon parti! Mais je l'envisageais trop bien, avec les disgrâces qu'elle comportait pour les deux fous. Car je n'avais rien d'un héros. Je ne me piquais pas de réformer la bourgeoisie. Inutile de *bluffer* à l'avenir : si jamais je me sens tenté de cracher à la face des pharisiens, je n'aurai qu'à relire la page que voici pour me convaincre que j'ai été l'un d'eux.



Encore me sentais-je de taille à braver bien des choses, s'il ne s'était agi que de moi. Mais mon père, mais ma bonne Marthe qui allaient payer d'un affront si injuste mon inconduite... Oui, affront : car, le pire, ce qu'il me fallait bien avouer à moi-même, ce qui me fut presque une révélation, c'est que l'on ne pouvait déceimment reconnaître un enfant de Marlène, c'est qu'une attestation de Marlène était la moins admise des garanties; c'est que, même certain de ma paternité, je ne pouvais envisager sans frémir d'avoir un fils, encore moins une fille qui eût Marlène pour mère. Ainsi éclatait à mes propres yeux le secret mépris qu'elle m'inspirait.

Et toutefois, il y avait dans cette lettre un accent nouveau de gravité qui, à travers mon désarroi, me donnait un secret réconfort. « J'ai à vous dire, Pierre... » Ce vous inhabituel, cette déclaration empreinte de solennité!... La suite, où le tutoiement revenait, montrait dans cette tête capricieuse un certain sens de la justice et du devoir. « Tu ne dois pas... » écrivait-elle. C'est ainsi que trois mois plus tôt, dans ma chambre, sur le point de se livrer aux bêtes du désir qu'elle supposait rugir en moi, elle m'avait dit : « Vous savez, Pierre... » Aujourd'hui, elle voyait d'un œil sûr ma responsabilité et me la faisait voir. Oui, c'était le don, si total, cette fois, de sa personne, qui était à l'origine de la catastrophe. Et du coup, celle-ci m'apparaissait moins catastrophique.

J'imagine qu'il y a chez tout homme à peu près normal une provision de sourires pour le berceau paré de nœuds roses ou bleus. Et je crois bien que, le temps d'un éclair, je me figurai un enfant de l'amour qui eût été un amour d'enfant : joli à regarder comme sa mère, et sage comme son papa ne l'était plus. Je crois bien encore que, le quart

d'une minute, j'offris en pensée à Marlène toutes les réparations. Mais en vérité, elle était très modeste. Tout ce qu'elle me demandait, c'était... eh! bien, c'était simplement énorme, et tout à fait hors de ma compétence. Je me bornai à saisir ma plume et à m'annoncer à Marlène pour le lendemain soir. Que pouvais-je espérer de cette rencontre? Rien. Elle non plus. Comme le condamné, je m'agitais dans le vide.

Ces vingt-quatre heures d'attente, quel souvenir! Si l'on devait désarmer le sort par le tracas que l'on se fait, je n'aurais eu, certes, qu'à me louer de ma tactique. Dans le wagon, la gare de Lez-Guern me semblait le terminus du monde normal, et sa porte celle de l'enfer. J'entends encore la locomotive siffler, le train ralentir, mon cœur, lui aussi s'arrêter de battre. Il pleuvotait. Je scrutai l'ombre : elle était là avec la fidèle Annette. Le réverbère accroché au pignon me les montrait, contre toute attente aussi, avenantes que jamais.

— Hé! bien? demandai-je.

Je devais avoir l'air sinistre, car elles se mirent à rire l'une et l'autre.

— Quelle tête tu fais, mon pauvre Pierre!

— Il me semble qu'il y a de quoi : ta lettre...

Nouveau rire scandé par une belle pirouette de ma tendre amie.

— Mais, dis-moi donc, insistai-je.

— Il n'y a plus rien.

Il n'y avait plus rien : donc inutile qu'on en reparle. Voilà comme elle était : sans mémoire, ni prévision tout entière dans l'instant qui passe.

— Tu aurais bien pu me rassurer.

Quelle exigence! Je m'en rendis compte et ne protestai pas plus avant. Mais un soupçon me venait que je ne pus garder pour moi :

— Je pense, Marlène, que tu n'avais pas inventé cette histoire? Comme blague à faire...

Elles m'interrompirent d'une même voix. Non, non, elles avaient eu assez peur. D'autant plus peur, justement, que la pauvre Mariannic...

— Mariannic?

— Vous la connaissez, Pierre, *ar Wer'hez leo melen*.

— La vierge aux cheveux blonds, tu l'avais vue avec nous, celle qui brode si bien.

— Mieux que toi?

— Ce n'est pas du tout la même broderie. Elle, c'est sur drap : des gilets, des pantoufles, des dessus de table, des coussins. Elle travaille chez un vieux brodeur qui connaît le métier comme pas un et qui le lui a appris; mais tout ridé, tout gris, poilu comme un singe... Ce n'est pas vrai, Annette?... Eh! bien, c'est ce singe-là qui a fait le malheur... une si jolie fille et si sérieuse!

Annette renchérisait, et c'était merveille d'entendre mes deux folles louer du même cœur, sans ombre de jalousie, l'aiguille diligente, la pureté visible de celle qui avait été une vierge sage. Oui, je l'avais remarquée, cette blonde pécheresse, que tout son zèle d'ouvrière ne retenait pas de goûter, elle aussi, les plaisirs de la valse. Elle se signalait au regard du moindre observateur par cette blondeur, rare à Lez-Guern, et le bleu de ses yeux dont l'ingénuité contrastait avec l'opulence mûrissante de son buste. Or, la dernière fois que je l'avais aperçue, j'avais bien noté que ses yeux n'avaient plus leur transparence enfantine,



et que les paupières un peu lourdes accusaient une meurtrissure chaude qui me paraissait après coup la confidence de son péché.

— Et le plus drôle, reprenait Marlène, c'est qu'elle aime le vieux singe.

— Pour rien au monde, elle ne le quitterait, ajoutait Annette.

Je leur demandai s'il était veuf. Elles s'indignèrent : quelle femme aurait voulu de lui ?

— Ils vont peut-être s'épouser, osai-je conclure.

Mais non, elles ne pouvaient ni ne voulaient admettre cette fin logique, trop logique, qui heurtait à la fois leur sens à elles des convenances et leur passion du romanesque. Il fallait que cela restât une histoire comme elles les aimaient, comme on en lit dans les journaux ou dans les livres, bien curieuse et propice aux longs commentaires. Il ne fut guère question d'autre chose, ce soir-là. Quant au sujet de nos dernières alarmes, affaire classée et sans intérêt désormais ! C'était bien mieux ainsi. Et pourtant, j'éprouvais au fond de moi un regret déraisonnable, que tout s'arrangeât si bien. Regret de craintes partagées, de la gravité disparue : « J'ai à vous dire Pierre... » Eh ! bien, une fois encore, elle n'avait plus rien à me dire. Et voilà !

## XIV

Après cette alerte, il me semble que notre amour (il serait plus prudent d'écrire « le mien ») entra dans une zone de sécurité. Je dis : il me semble, car à un an d'intervalle, je n'ose plus rien affirmer, et je ne pouvais pas, au cœur des choses, marquer nettement les étapes.

Le printemps était venu au son des cloches de Pâques. Un joli printemps lumineux et sec, comme il nous arrive d'en avoir, en dépit des géographes. Je ne sais s'il est un pays au monde où le printemps répande plus de paix évangélique. L'ère des bals se fermait. Celle des Pardons allait s'ouvrir. Je sentais, quand je pédalais au long des routes, la jeunesse circulant en moi, comme sur les champs le vent léger du matin. Il y avait des crépuscules d'une douceur à me faire lâcher mon guidon pour ouvrir les deux bras à des trésors dont Marlène n'était peut-être plus le principal. Je ne l'oubliais certes pas dans l'oraison secrète que je mêlais à l'action de grâces unanime. Mais c'était une Marlène de fantaisie, ne gardant de la vraie que l'enveloppe charnelle — pouvais-je imaginer mieux ? — d'une humeur accueillante et facile comme la saison. Tout me paraissait tourner à la conciliation, à l'indulgence, toute antinomie se résolvait

dans un apaisement universel : Marlène, Suzanne, Marthe, les Hamon, les Monti, les notaires et les brodeuses, les chapeaux et les coiffes, tous vivaient en parfait accord, se comprenaient, se toléraient, se recherchaient comme les agneaux et les loups de l'Eden ou de l'Age-d'Or; bref, un bucolique immense.

Était-ce purement imaginaire? Marlène elle-même me semblait adoucie, aussi rieuse, certes, mais moins moqueuse. C'est peut-être que nos rencontres devenaient plus libres et moins incommodes. Nous profitons du joli temps, François et moi, pour varier un peu l'emploi de nos dimanches. Nous prenions moins souvent la direction de Saint-Tual et de Lesconil. L'étude des Pardons Cornouaillais et de leurs saints bretons, si utile à un archiviste, personnage très officiel, m'était, près de mon père, une hypocrite excuse, qu'il prenait sans doute pour ce qu'elle valait. Quant à Marthe, je remarquais chez elle un attendrissement dont je devinais la cause, et qui lui rendait ma présence moins nécessaire. Nous pouvions ainsi donner des rendez-vous à nos petites amies, assurés que, dans l'affluence paysanne, notre présence passerait à peu près inaperçue, ou du moins que la complaisance inhérente à ces frairies ne manquerait pas de nous profiter comme aux autres.

Nous arrangions avec elles des dînettes sur l'herbe, sous la tente ou à l'auberge, quand il y en avait. Elles adoraient ces parties. Ce qui leur restait de piété catholique s'entendait au mieux avec leur paganisme instinctif. Les interminables cantiques bretons à la louange du saint local, les volées de cloches, les jérémiades des éclopés, les tambours de la procession, les vociférations des forains, la clameur des ivrognes, tout cela composait une harmonie forcenée dont

elles s'emplissaient les oreilles avec délices. Elles accueillaient de confiance — bon ou mauvais — tout ce qui s'appelait fruit, faisaient des orgies de groseilles, de prunes, de guignes noires qui tachent les mains et la bouche, se réjouissaient des bijoux de quatre sous qu'on leur offrait, s'émerveillaient comme toutes leurs pareilles, citadines en coiffes, des étroits chemins sinueux où nous n'étions pas les seuls couples à chercher l'ombre complice et la protection des hauts talus garnis d'aubépines, de ronces, d'ajoncs, de chênes courtauds. La longueur accrue des jours et la difficulté de l'isolement, l'horaire exigeant des trains et des omnibus (François et moi, nous avions notre bicyclette) ne favorisaient guère nos ébats, mais je crois que nos belles amies s'accommodaient assez bien de cette gêne. Leur sensualité n'était pas la nôtre : tout se bornait, le plus souvent, à des échanges de baisers, interrompus de temps à autre par des importuns qui faisaient bientôt figures de frères. Nos rencontres en prenaient un air de bonne amitié qu'elles paraissaient goûter vivement et que nous goûtions, ma foi, nous aussi.

Amitié, camaraderie, quelque chose même chez moi comme la confiance conjugale. Peut-être les honnêtes rêves de ma chère Marthe, qui semblait en train, cette fois, de construire sérieusement son avenir, m'influençaient-ils en ce sens. Il m'arrivait, à Saint-Tual, en me couchant dans les solides draps qui sentaient le savon de Marseille, de me laisser aller à des images de bonheur calme, modéré, confortable. (La moindre odeur de musc à ces moments m'eût peut-être jeté en des songeries de satrape).

Mais alors il se produisit ceci d'étrange, c'est que je me reprenais à penser à Suzanne, sans pourtant oublier Marlène. Il me semblait que celle-ci cédait tout doucement la place

à celle-là, qui accueillait avec un beau sourire le cadeau, et que tout s'arrangeait ainsi pour le mieux, sans folie, reniement ni drame. Réellement, je fus sur le point de m'engager. Ceci se passait à la Pentecôte. Les Monti m'avaient invité à déjeuner. Le menu fut si bon, la chaleur des vins si persuasive, la cordialité des propos si entraînant, que je me vis à l'un de ces moments où l'on est prêt à se trahir soi-même par excès de bonne volonté, quitte à s'en repentir toute une vie. J'éprouvai à temps l'alerte rafraîchissante. Suzanne elle-même, dans l'imminence de la victoire, commit la faute de me donner, d'un simple regard un peu trop appuyé, l'encouragement que je ne lui demandais pas. Erreur : comme je prenais congé, elle tint à sortir avec moi pour publier à tout Lez-Guern sa victoire.

« — Eh! bien, mes enfants, dit madame Monti, puisque vous voulez vous promener, promenez-vous donc ». Sous-entendu : personne en ville n'y trouvera à redire, au contraire. Je l'entendais bien ainsi, et cela ne me réjouissait nullement de jouer sous les yeux aux aguets le rôle du bon jeune homme qui se range.

— Nous irons chercher Line, ajouta Suzanne, d'un ton enthousiaste.

A merveille! Line serait son chaperon. Nous allâmes donc chercher Line qui voulut bien se laisser enlever, après quelques histoires de chapeaux devant son miroir. Je dus faire le gentil, le galant, et, comme il n'y a rien de mieux porté à Lez-Guern, je les menai, dès quatre heures, à la pâtisserie. Après le déjeuner succulent et prolongé, nous ne nous sentions pas très excités, Suzanne et moi, devant toutes ces crèmes fouettées ou cuites. Mais ce me fut une fière occasion d'admirer le bel appétit de Line. Elle s'était litté-

ralement installée à la tâche, et elle engloutissait coup sur coup : babas, choux, éclairs, puits d'amour, poussée à bien faire par le généreux donateur, voilant de technicité sa gourmandise, allant d'une assiette à l'autre avec une dignité de souveraine, et n'omettant pas de garder, pendant l'absorption, un petit doigt en l'air pour maintenir les droits de sa féminité, et nous rappeler qu'elle n'était pas qu'un gouffre.

Mais le monde est petit, à Lez-Guern encore plus. Pendant que je faisais ainsi le cavalier vinrent à passer mes deux bigoudenn. J'aurais bien voulu disparaître par une trappe. Hélas! je le vis bien, je n'échappai pas à leurs yeux exercés. Elles n'échappèrent pas davantage, je crois, aux yeux de Suzanne. Ma honte bue, je n'eus plus qu'une idée : les rejoindre. Le plein jour ne m'en eût pas empêché. Mais comment faire? Je les voyais par l'ample vitre s'éloigner du même pas, comme un bonheur prêt à s'évanouir. Line, ayant fini son travail, je réglai en hâte la dépense et lâchai ces demoiselles au premier coin de rue en bousculant un peu la séparation : j'avais subitement découvert que les aiguilles de ma montre tournaient, que père et sœur m'attendaient à Saint-Tual, et ma bicyclette à l'hôtel.

En réalité, je rôdai quelque temps encore à travers la ville. J'allai même jusqu'au quai plein de promeneurs bourgeois à cette heure. Finalement, je me mis en selle et, sans hâte, tournant la tête vingt fois, plongeant le regard dans les moindres ruelles transversales, je roulai sur le pavé de la rue au bout duquel je trouvai le macadam de la route. Elle était à peu près vide, comme ma journée me le semblait maintenant. Je pesai sur mes pédales avec une sorte de fureur, malgré le soleil brûlant. Je n'avais pas fait

trois cents mètres que je m'entendais héler par deux voix bien connues : elles!

Je sautai de bicyclette. Derrière moi, Marlène courait, suivie d'Annette qui se bornait à marcher. Derrière moi, Marlène haletait un peu, les joues ardentes, la peau moite, des gouttelettes de sueur aux tempes, aux ailes du nez, aux commissures des lèvres. Je lui ouvris les bras, je sentis battre son cœur contre ma poitrine comme celui d'un oiseau apeuré. Je connus en l'embrassant le goût salé de cette moiteur de sa peau. Je respirai son odeur. Ah! que n'étions-nous à trois mille ans ou cinq mille lieues de distance, dans l'Arcadie des Oréades ou dans la Polynésie des Vahinés! Mais nous étions sur une route départementale, entretenue par des cantonniers où nous croisèrent bientôt des contemporains corrects... Marlène, très discrète cette fois, ne me fit aucune allusion à la scène de la pâtisserie. C'est moi qui crus devoir en plaisanter, mais avec mesure. Nous daubâmes un peu sur Line et quand nous nous séparâmes, sans qu'on eût parlé de Suzanne, son cas était réglé.

## XV

J'ai été sur le point de m'arrêter. L'image de Marlène se faisait si puissante, toute cette histoire me remontait tellement à la gorge, d'un seul bloc, que je me sentais décou- ragé à l'avance de la morceler scène par scène et avec une mémoire défaillante! A quoi bon ajouter à mon chagrin ce pensum?

Et puis, en relisant quelques pages, j'ai éprouvé une impres- sion déplaisante : je voulais n'écrire que pour moi, et il m'a paru que j'écrivais aussi pour un autre, pour le lecteur imaginaire dont la pensée peut-être me soutient et m'anime.

Je comptais en prendre à mon aise avec le vocabulaire et la syntaxe, jeter sur les feuilles blanches des matériaux en vrac. Eh! bien, non! le souci d'une certaine forme me retient, je me vois épurant des phrases, cherchant des mots. Est-il sûr que ce soit uniquement pour m'exprimer avec plus de justesse?

J'ai donc posé la plume; et puis je l'ai reprise. Pourquoi? Parce que, possédé par mon mal au point de ne pouvoir le décrire, je me rends compte pourtant que le décrire est mon seul remède. Le décrire? L'essayer du moins. Pauvre ruse dont je ne puis plus me passer!

Si seulement je me souvenais avec exactitude! Mes souvenirs se confondent dans la grande vibration solaire du dernier été. Je garde de cette période des impressions. Quant aux faits, ils ne sont pas nombreux. Les vacances étaient venues. Les Archives avaient fermé pour un temps leurs portes. D'autre part, les grandes manœuvres m'avaient enlevé François. Il m'écrivait à l'étape des bouts de lettres, où il y avait des gentilles pour Annette. L'absence le rendait tendre. Mais, moi-même, ne l'ayant plus à proximité pour justifier mes disparitions, j'hésitais davantage à quitter Saint-Tual. J'ai d'ailleurs le goût de la pêche en mer, et les embarquements ne me manquaient pas. Enfin, correspondre avec Marlène était difficile. Rencontres espacées, lettres rares, patience facile. J'attendais sans me ronger le retour des nuits longues.

Le point culminant de cette steppe estivale, ce furent les régates de Penanveur. L'ami Lharidon, de Castel-Coz, était parmi les concurrents. Il avait un matelot et il en voulait un second. Il me proposa de l'être. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'il se promettait, après la joute, de remonter la rivière jusqu'à Lez-Guern où il a de la famille. C'est toujours plaisant, une course à la voile, par jolie brise. La nôtre fut tout juste honorable. Le côtre de Lharidon, intermédiaire entre le bateau de pêche et le yacht, n'est ni assez fin ni assez voilé pour inquiéter des *racer* tels que le *Zéphyr II* et le *Courlis*. Son matelot avait chopiné au préalable et se montra moins débrouillard que faraud. Bref, nous ne débarquons pas avec le prestige de la victoire.

Nous nous attardâmes au port plus qu'il n'aurait fallu, entre des apéritifs et des discussions. Nous étions fort

gais quand nous levâmes l'ancre, d'une gaieté qui détonnait dans la paix de l'admirable estuaire, par un soir idéal. Lharidon et son matelot, assortis l'un et l'autre, n'en finissaient pas de triompher, avec des *si*, de tous les concurrents qui nous avaient laissés dans leur sillage. Je me couchai bientôt sur la trinquette que gonflait mollement un trop léger vent du sud, et je regardai de sombres pinèdes se silhouetter devant nous, sur les pourpres du Ponant. Je sentais le ciel et l'eau, le sol et l'air, le visible et l'invisible, l'immuable et le fugitif, l'éternel féminin et Marlène se confondre dans une supraréalité dont c'était l'heure, et qu'il ne fallait pas laisser perdre.

Marlène! Je me figurais vaguement que ce côtre nous emmenait vers elle. Marlène sous sa mitre brodée des dimanches, son bonnet chamarré, en cocarde de soie écarlate, son gilet orange, devenait le but, le port, le quai, la cale... C'est à elle qu'on accosterait... Cependant, le jusant commença à se faire sentir, la nuit vint, le vent cessa; il fallait amener la voile et se mettre aux avirons. Arriverions-nous à Lez-Guern? Aurions-nous assez d'eau pour flotter jusque là? Tiendrions-nous comme il faut le chenal? Pas de lune. Des bancs de vase émergeaient dans l'ombre. Les poteaux baliseurs confondaient leur couleur rouge ou noire. Nous faisons craquer des allumettes que nous promenions sur eux, pour voir. Par instants, on touchait. A force de cris, de jurons et d'huile de bras, on se renflouait. On prenait une anse de la rivière pour son lit. J'écoutais, entre les bruits de rames, l'eau descendante courir en ruisselets dans les rigoles des vasières, eau douce et eau salée. Et à mesure que se réduisait l'espoir de l'accostage, je pensais à une eau tout à fait douce, celle-là, qui était bien plus loin

que le quai fuyant, que la ville douteuse, que ses salles de bal et ses pauvres logis : une source entre des roches mousseuses, des roseaux et des arbres, une fontaine bretonne, bien secrète, bien modeste et bien attirante, derrière beaucoup de talus à enjamber, sombre et pure, terriblement pure, comme un diamant noir.

Que Marlène quittât son quai citadin pour émigrer là-bas et m'y attendre, voilà qui me paraissait tout naturel. Quoi! Marlène en figure de source? Quelque chose comme la Saône ou la Marne des sculptures officielles; en classique déshabillé, avec son urne qui penche? Non, elle n'est ni sculpturale ni si neutre, plutôt une Viviane en costume bigoudenn avec son énigme au bord des yeux.

De toute ma force, j'aspirais à cette énigme, à cette pureté. Mais comment remonter cette eau beaucoup moins pure, dont le niveau baissait à chaque coup d'aviron? Nous arrivâmes enfin au cher Petit-Bois, nous entendîmes sangloter l'eau du moulin, nous aperçûmes au loin les lumières du quai.

— Encore un coup de souque et nous y sommes!

Peine perdue : nous fûmes immobilisés à quatre cents mètres du but, à vingt mètres d'une échelle de fer, où il eût été si expédient de nouer l'amarre! Nous dûmes nous contenter de jeter l'ancre, en prévision du retour du flot.

Il était plus de minuit. Nous enfilâmes nos tricots et nous nous couchâmes sur le pont, parmi les senteurs âcres des varechs, les senteurs fades de la vase, le glougloutement du reflux, l'éclatement des bulles de gaz, le cheminement d'un peuple larvaire sur un sol qu'on devinait pourri, semé de cailloux gluants et de débris ignobles. Inaccessible, la source désirée. Avant de s'assoupir, Lharidon goguenarda :

— Cette nuit, tu n'auras pas ta blonde.

— Qui est brune, rectifiai-je.

— Je sais bien.

Comment, lui aussi, il savait? Je m'en doutais, mais c'était peu agréable de se l'entendre dire. Quoi! Ce qu'il y avait dans ma vie de plus intime, cela courait dans Castel-Coz comme à Lez-Guern?

— Mais non, mon vieux, tu ne sais rien, tu ne peux pas savoir. Cependant, que savait-il, peut-être, que je ne savais pas? Je sentais qu'il lui restait des mots sur la langue. Je ne l'aidai pas à les dire. Il me les épargna pour cette fois. Alors, je me mis à les articuler, eux ou leurs pareils, sans ouvrir la bouche, pour moi seul.

Le lendemain qui était un dimanche, je restai à Lez-Guern, attendant Lharidon. Il m'avait fait promettre de le raccompagner sur son côtre jusqu'à Castel-Coz. Une rivière à redescendre, une autre à remonter, une jolie baie à traverser entre elles. Je ne me fatigue pas vite des parties de bateau, et j'escomptais quelques révélations. Départ entre une heure et deux. J'avais devant moi toute une matinée pour chercher Marlène. Me promener avec elle, lui parler, ce serait peut-être difficile : ce n'est pas toujours Carnaval. Mais la voir seulement et de cette vue emporter tout le possible : joie ou peine. Je ruminais ce que ne m'avait pas dit Lharidon. J'avais hâte de contrôler au moins des yeux ce qui en était contrôlable, ou, pour mieux dire, de le réfuter.

Où la trouver? La mendiante me renseignerait peut-être. Je passai le pont et la rencontrai claudicant sur le chemin de la gare. Elle me dit que Marlène était à la grand'messe. Cette simple réponse me fit l'effet d'un baume. Je pris immédiatement la direction de l'église. Je ne sais si j'édifiai les bonnes gens qui m'y virent entrer, me signer, fléchir le genou. Mais, en vérité, je n'y cherchais que Marlène, avec un grand désir, cependant, de la voir telle que je la voulais

ce matin-là, sage, recueillie, toute dévotion et onction. Sous ces voûtes sacrées, sous la pluie de pétales de la grande rose du fond, je la cherchais — chose inavouable — avec la même passion que dans la salle de danse.

Assez vite, je distinguai sa coiffe parmi d'autres coiffes, une dizaine de rangs de chaises devant moi, un peu à gauche. Elle ne pouvait savoir que j'étais là. Y était-elle pour quelque autre que pour le bon Dieu? Elle semblait suivre sa messe aussi attentivement que je la suivais, elle. Une lumière venue en droite ligne des matins de Galilée lui ourlait le menton et la joue. Je n'étais plus seulement rassuré, mais attendri. Marlène à genoux : quelle découverte! Je n'omettais pas de noter qu'elle n'avait fait grâce au saint lieu d'aucun galon, d'aucune broderie, d'aucune papillote, qu'elle était tirée à quatre épingles et que, si elle réjouissait le Très-Haut, ce devait être d'abord par l'élégance de sa toilette. Mais, comme toujours, ma critique était impuissante à contrarier mon enthousiasme. Ce cerne lumineux de la joue avait une telle éloquence! Je ne me lassais pas de la regarder.

Je ne voyais pas ses yeux, mais je me les représentais à la fois brûlants et pleins d'innocence. En veine de paradoxe, je me figurai sous les traits de Marlène, une tendresse pure, chaste, modeste, et pourtant charnelle et non moins mystique, sur un sol calciné où le souffle du printemps passait dans de hautes palmes. Je disposais, par-dessus une architecture de nuages en soie séraphique et ma prière devenait une profanation.

Elle sortit de l'église son missel à la main, entre Corentine et Annette. Toute purifiée par la grâce d'En-Haut ou par la mienne : Marguerite devant le docteur Faust. C'était moi le corrupteur, le compagnon du Malin. J'étais près de me

chapitrer. J'aurais bien voulu lui faire entendre quelque chose de cela, mais était-elle en état de m'écouter? Et puis, je me sentais surveillé, je redoutais la rencontre des Monti. De sorte que je ne trouvai pas grand'chose à lui dire. Elle non plus. Une idée me vint : ce fut de les inviter à descendre la rivière en bateau. Je n'en avais pas soufflé mot à Lharidon, mais je pouvais prendre sur moi la chose, et puisqu'il savait...

Annette et Marlène accueillirent l'invitation avec entrain. Corentine s'excusa, tenant de son Paul un autre emploi du temps. Nous prîmes rendez-vous à un embarcadère écarté, plus loin que l'extrémité du chemin de halage. Quand j'en parlai à Lharidon, il m'approuva de telle sorte que j'en regrettai un peu mon initiative. Et son matelot renchérit. Ni l'un ni l'autre ne sont de Lez-Guern et leur conviction est que toute fille de Lez-Guern est amusable à merci. Ils se promettaient donc un après-midi de fêtards. Je faisais là-dedans la part des mots, mais j'avais peine à déplaire, c'était que la pensée de ces deux êtres simples, avec leur lourde cordialité et leur gros rire, avaient des chances de plaire — plus peut-être que moi. Et ce fut ce qu'il ne manqua pas de se produire.

A peine embarquées, elles se mirent à chanter avec eux de pauvres couplets de café-concert, à échanger de tristes lazzi, à déchaîner la verve de ces garçons qui, certainement, ne les valaient pas. Mais elles n'ont jamais su leur propre valeur. Combien je regrettais l'absence de François avec qui c'eût été si bon de faire une promenade si belle! Toute cette vulgarité me la gâta au point que, prétextant l'insomnie de la nuit précédente, je finis par m'allonger sur le pont, fermai les yeux et fis semblant de dormir. Je ne perdais rien, cependant, de leurs propos où le breton se mêlait au

français, et où mes jolies amies montraient tout de même, sans le vouloir, leur supériorité de malice et de gentillesse. Au bout d'une demi-heure, peut-être, quelqu'un me chatouilla l'oreille. Je n'osais rouvrir les yeux, dans l'espoir que ce fût Marlène et dans la crainte que ce fût le matelot. Quand je m'y décidai, je vis que c'était Annette. Et ma déception ne fut pas absolue. L'aimable enfant avait deviné, sans doute, mon ennui, et, un peu délaissée elle-même, puisque François n'était pas là, elle me consolait à sa façon, avec le bout d'herbe dont elle était armée. Qui sait? Peut-être aussi sentait-elle obscurément qu'il y avait mieux à faire qu'à se renvoyer des brocards et des gaudrioles, tandis que s'écartaient peu à peu les berges plantées de pins, et que l'estuaire apparaissait, avec le port lumineux au bout et la mer au-delà.

Nous les débarquâmes à Penanveur, d'où l'omnibus du dimanche les ramènerait dans leur ville. Elles parties, je ne me sentis plus tenu à des frais de politesse, et ne desserrai plus les dents. Lharidon n'était pas si obtus qu'il ne sentit un peu la raison de ma taciturnité. Et il n'était pas si délicat qu'il s'abstînt d'en dire tout haut son avis. Il avait aussi, depuis la veille au soir, quatre mots rentrés à sortir.

— Ah! ça, fit-il, où est-ce que vous en êtes?

— Que veux-tu dire?

— Enfin, est-elle ta maîtresse uniquement, ou quoi?

Cet « ou quoi » cet « uniquement » étaient trop de sous-entendus. Mais comment solliciter des précisions? Je me bornai à répondre :

— Ma maîtresse? Elle est surtout la sienne.

— Ah! je croyais...



Je tins à être aussi grossier que lui. J'ajoutai donc :

— Je ne lui donne pas un sou. Alors, tu comprends...

Il réfléchit un instant.

— C'est égal, reprit-il, si j'étais de toi...

Là, il s'arrêta, comme inquiet tout à coup de ce qui allait suivre. Je fus tenté de le laisser en suspens. Mais il était vraiment difficile de ne pas lui demander :

— Eh bien?

— Eh bien, poursuivit-il, je ne me ferais pas de bile pour une petite rigoleuse comme ça.

Je ne manquai pas de protester que je ne m'en faisais nullement, qu'il n'y avait aucune raison de croire le contraire, que je n'étais pas un nigaud, etc. Bref, je me reniai de mon mieux, et sans persuader ce yachtman, je le vis bien. Il me parut clair qu'on avait clabaudé sur Marlène et sur moi au sein de sa famille Lez-Guerniste, qu'on l'avait édifié sur ma bonne amie, sur ma fidélité, sur ma sottise. Allait-il me transmettre son dossier? Qu'il achevât donc puisqu'il avait commencé? Un nom! des noms! J'étais décidé à boire le calice. J'affectai une grande nonchalance, pour lui demander ce qu'il pouvait savoir. Mais il ne me nomma personne, n'articula rien, se borna à des considérations vagues et à des conseils brutaux... pour mon bien.

— Qu'est-ce que ça pourrait te faire qu'elle aille avec d'autres? Elle est gentille. A ta place, je m'en foudroyais jusque là.

A ma place? Lui? par exemple.

## XVII

Comme c'est curieux! Lharidon ne m'avait rien affirmé. Il ne m'avait suggéré aucun soupçon que je n'eusse depuis longtemps tourné et retourné dans ma tête. Pourtant, c'est à partir de ce soir-là que je me suis mis à devenir jaloux.

Non, franchement, je n'étais pas encore parvenu à l'être. Je me rappelle avec quel calme j'avais rencontré à la salle de danse le bel Amédée, avec quelle facilité je l'avais laissé échanger devant moi, avec Marlène, des propos d'ailleurs sans mystère. Est-ce que cette facilité était anormale, ce calme indécent? Possible, mais je n'étais pas asservi à un rituel. Ne sentant chez moi aucune jalousie, j'en arrivai même à me demander si elle n'est pas chez les autres, parfois, un sentiment truqué, auquel on s'entraîne. J'aurais presque envisagé le partage comme une solution possible, et qui n'offensait pas beaucoup de mes délicatesses. Etre aimé, l'essentiel était là : qu'importait, en somme, qu'on ne le fût pas à l'exclusion de tout autre?

Peut-être raisonnai-je ainsi dans l'abstrait. Mais non, il y avait eu le Mardi-Gras où je m'étais cru trahi. De la vraie jalousie, ce jour-là? Non point : du dépit, de la fureur, du désespoir, mais pas cet affreux pincement au cœur. Il

est vrai que j'avais François pour partager ma peine. Et la suite avait été telle!... Par contre, à partir du moment où je pus me dire, sans doute possible, que je prenais la figure du monsieur berné, est-ce mon amour-propre qui sentit la blessure? Je ne sais, mais ce fut un mal lancinant avec des fulgurations de douleur difficilement tolérable. Et à qui me plaindre? J'étais seul.

François, après ses manœuvres d'été, avait passé quelques jours à Lesconil, puis était retourné à Nantes poursuivre ses études. J'étais seul à observer ma plaie, à l'irriter, à y verser des corrosifs. Les nuits plus longues, que je pensais bénir, tissaient autour de l'infidèle un voile protecteur et chaque crépuscule me semblait un guet-apens.

Une fois de plus, je citai Amédée à mon tribunal. Mais, décidément, sa grande barbe ne pouvait suffire à justifier mes souffrances. Qui donc, alors, qui? A qui faisait-il allusion, l'autre, ce gros malin de Lharidon?

Mon Dieu, ce ne devait pas être si difficile de tirer la chose au clair, ce ne devait même être qu'un jeu, pour un fureteur professionnel comme moi. Quoi! Je suivais à la trace mon gibier historique, et je ne serais pas capable de mettre la main sur une pauvre intrigue ourdie presque sous mes yeux et qui ne pouvait manquer de témoins!... Qu'est-ce donc qui, secrètement, me paralysait? Pourquoi, déjà, n'avoir pas voulu percer le mystère de la chambre inspirée? Au fond, j'avais plus de peur que d'envie de savoir. Je craignais de déchirer le frêle tissu d'illusion où se blottissait une réalité trop chère. Je faisais comme celui qui, se croyant atteint d'un mal incurable, redoute le diagnostic du médecin et vivote, en attendant comme il peut, entre l'épouvante et l'espoir.

Et puis, il me déplaisait de mettre des tiers dans ma petite enquête. J'essayai, pourtant, et je vis d'emblée que cette besogne de détective qui me fatiguait à l'avance, eh! bien, non, elle n'était pas si facile.

C'était le samedi suivant. J'avais, cette fois encore, pris le train. Je trouvai la mendicante à la gare. J'entrepris de la sonder. M'étant montré généreux, j'engageai dans l'ombre la conversation. Comme seule m'intéressait la conduite de Marlène, je crus habile, pour la mettre en confiance, de m'intéresser à celle d'Annette. Quel successeur pensait-elle donner, ou avait-elle, d'ores et déjà donné à François? Je n'obtins que des réponses monosyllabiques ou dilatoires. Elle ne savait pas... Elle n'avait rien entendu dire. Elle ne croyait pas... Enfin, s'imaginait-elle qu'Annette attendrait éternellement le retour de son bien-aimé? Elle n'avait aucune opinion là-dessus.

Devant tant de prudence, comment passer au cas plus brûlant de Marlène? Je le fis cependant. Je pris une voix guillerette pour lui demander si la chère enfant n'était pas encore fatiguée de m'attendre ainsi chaque semaine, si elle employait gaiement les intervalles. Héroïquement, je lui faisais entendre que je n'y verrais pas grand péché pour elle, ni pour moi grand désagrément. Je la scrutais avec passion au cours de cet interrogatoire : ses yeux louches, sous le lumignon, devinrent vitreux, sa voix s'assourdissait comme si un écran l'eût interceptée, tandis qu'elle balbutiait de veules protestations et des assurances bien inquiétantes.

Sans plus attendre, je recourus à l'action directe. Si Marlène avait à me cacher quelque chose, ne pouvais-je à elle-même lui dérober son secret sinon tout entier, du moins en partie. La troubler, enfin, la déconcerter, la retenir sur la pente

de la trahison ou lui inspirer le repentir de sa faute, lui inculquer, au pis aller, quelque respect de ma personne, un commencement de crainte, que sais-je?

Je me fis un devoir de me montrer net. Mais, l'ayant abordée, au lieu de lui dire *ex-abrupto* : « Marlène, tu me trompes? » ou « avec qui me trompes-tu »? j'adoptai une tactique qui n'était probablement pas la meilleure. Je fus réticent, lointain, amer. Je laissai tomber du haut d'une sagesse d'Ecclésiaste, quelques généralités nébuleuses. J'abusai des silences. Comme d'habitude, elle me donnait le bras. Je le retenais mollement sans le serrer, sans caresser la main. Bref, je m'arrangeai de mon mieux pour provoquer son offensive. Elle fut assez lente à venir.

— Qu'est-ce que tu as, ce soir? me demanda-t-elle enfin.

Je feignis de ne pas comprendre, décidé à poursuivre le jeu. Je l'entendais respirer plus vite, et je prenais un plaisir assez cruel à accélérer son halètement de chatte traquée. Je bâillai, réprimai mon bâillement avec une discrétion affectée qui ne pouvait qu'en augmenter l'impertinence. La douce Annette désira savoir si je m'ennuyais avec elles deux. Je ne fis pas difficulté de reconnaître qu'il y avait des heures où je m'ennuyais ferme avec qui que ce fût. Il ne fallait pas m'en vouloir, j'étais comme ça. Là-dessus je sifflotai. Je sentis que Marlène enrageait et je jouissais de mon avantage provisoire, tout en me demandant de quel prix j'allais inévitablement le payer. Elle ne se contenta pas longtemps.

— On t'a dit du mal de moi, fit-elle.

J'affectai un grand détachement.

— Du mal de toi? C'est bien possible, et après?

— Quoi? Qu'est-ce qu'on t'a dit? Qui?

— Oh! S'il fallait écouter tous les bavards...

— On t'a dit que je te trompe, peut-être?

— Bien sûr, qu'est-ce que ça peut faire?

Elle se tut. Je me tus aussi, tandis qu'Annette s'épanchait en doléances mesurées contre les mauvaises langues. Je la laissai dire, trop occupé à guetter la respiration de Marlène, ses moindres frémissements, ses moindres sursauts, animé à mon jeu et grillant de savoir. Allais-je enfin tenir l'aveu, faire jaillir les larmes de repentir ou recueillir — avec quel élan de gratitude — la protestation qui ne trompe pas, le cri du cœur qui apaise et qui reconforte?

— Moi qui... commença-t-elle.

Elle n'alla pas plus loin. Je la crus sur le point de fondre en larmes. Je nageais dans mon triomphe, et mon triomphe était déjà une défaite. Déjà, j'étais prêt à lui demander pardon de sa peine et de sa colère, à mêler mes larmes aux siennes, et j'avais besoin de toute mon énergie pour ne pas lui montrer trop tôt mon attendrissement, pour ne pas lui dire d'un ton d'ainé bon enfant, à peine grondeur :

— Ma petite Marlène, voyons...

J'attendais qu'elle adhère à moi comme au refuge souverain, en fillette docile qui a de menus péchés sur la conscience et qui les avoue pour qu'on les absolve, abîmée en des bras indulgents. Je la serrai un peu pour lui indiquer le mouvement à faire, mais elle se dégagea avec une espèce de violence. Je compris qu'elle n'était nullement amendée et que si, vraiment, elle était coupable, elle m'en voulait de ses propres torts, ou plus exactement d'être devinée et — qui sait? — de se sentir pardonnée. Si elle avait failli pleurer, c'était donc uniquement de dépit. Et certes, elle

n'avait pas le moindre pleur au bord des yeux quand elle reprit, d'une voix coupante :

— Si tu as envie de me quitter, dis-le.

C'était à mon tour de battre en retraite. Je tâchai de le faire sans trop de dommage pour ma dignité. Mais elle ajouta :

— Je ne sais même pas pourquoi je reste avec toi ce soir.

Et alors, je me sentis sérieusement alarmé, au point d'en perdre tout orgueil; car depuis que je me l'étais imaginée prête à fondre en larmes, un urgent besoin de caresses s'était emparé de moi. Il ne s'agissait plus de rien résoudre, au-delà des minutes qui allaient suivre. Il me fallait ma volupté immédiate. Je ne sais comment je m'y pris, mais je l'obtins. Je l'obtins d'une Marlène à la fois passive et révoltée, amère comme l'eau qui refluit sous la berge, comme l'odeur des fougères derrière nous.

Nous revînmes mécontents, elle surtout, malgré la bonne volonté évidente, trop évidente, dont je tâchais de racheter ma faute. Non, ce ne fut pas un baiser de paix qu'elle me rendit au moment de la séparation. J'avais offensé une souveraine. D'ailleurs moins renseigné que jamais! Je gagnai très inquiet ma chambre d'hôtel, en ruminant la méthode de Lharidon et en me reconnaissant inapte à la suivre. Sur l'oreiller, tandis que je lisais, sans les comprendre les lignes d'un journal, je me livrai à des calculs infinis qui aboutissaient tous au même dilemme : ou bien en surveillant Marlène, en la faisant surveiller, j'arrivais à la surprendre et alors c'était la rupture; ou bien je n'y parvenais pas, et je n'y gagnais pas plus de calme. Dans les deux cas, j'étais le perdant. Conclusion : m'en rapporter aux apparences sans les scruter, attendre sans les provoquer l'une ou l'autre de ces évidences : amour, détachement, trahison.

Je me doutais que ce serait attendre longtemps. Marlène était trop... Marlène, pour jamais jouer franc jeu. La tricherie était son plaisir. Elle devait, sous sa coiffe bigoudenn, appartenir à cette race de grandes coquettes qui sont pour un perpétuel laisser-croire. Mais d'autre part, je me savais patient, et capable d'aller jusqu'à la limite du possible pour la laisser faire; du moment que j'aurais — du moins de cette façon intermittente et insuffisante — son corps avec l'illusion d'avoir à chaque fois un peu de son âme.

Le lendemain matin, comme j'arrivais à bicyclette près de sa maison, je ralentis un peu et agitai ma sonnette. Elle en connaissait le son. Elle parut à sa fenêtre et je cueillis au passage un clair sourire, toute grâce et toute confiance. J'en eus pour la route entière à régner, une fois de plus, sur la planète, et à pénétrer les secrets divins.

## XVIII

La fête de Marlène tombe le 15 août. Ce me fut l'occasion de lui offrir une bague. Générosité on ne peut plus normale : le curieux, c'est la façon dont l'idée m'en vint. Un jour, on agissait chez les Monti, avec l'inévitable Line, la question des bagues de fiançailles. Quelle pierre devait choisir une fiancée pleine de goût? Rubis? Saphir? Émeraude? Perle ou solitaire? Et à quelle monture s'arrêter? Sertie ou sur griffe? Or ou platine? Débat passionnant. Line tranchait, péremptoire, mais versatile. Suzanne avouait sa préférence : une jolie perle entourée de brillants. Ayant dit, elle rougissait aussitôt. J'étais fixé pour le cas où je prendrais ma grande décision. Elle détournait de moi son regard. Mais Line me regardait pour elle, me pressait de donner mon avis. Je hochais la tête, sans approuver ni réprover.

— Où êtes-vous? me demanda cette impatiente.

Ma foi, à belle distance. Je venais de m'aviser que Marlène devait, elle aussi, trouver un grand mérite aux bagues, qu'elles fussent de fiançailles ou non; que je ne lui en avais pas encore donné, et que je ne pouvais lui refuser ce plaisir, qui en serait un pour elle comme pour moi... L'anneau que je lui passai au doigt ne portait ni saphir, ni perle, ni

diamant, mais une goutte de sang pétrifié entre des griffes d'or vert.

— De l'or vrai? demanda-t-elle.

Elle était dans le ravissement. Ses deux bras autour de mon cou me firent un collier qui laissait loin tous les bijoux du monde. Pendant quinze bons jours, je fus tenu au courant de l'effet produit sur les amies et connaissances. Puis on descendit de ces sommets. Il me fallut à nouveau danser sur la corde raide, ménager des compromis difficiles entre mon désir de croire et mes raisons de douter.

— Ah! Si Coarentine ou n'importe qui était venu me dire : « Pierre, voici la preuve que Marlène ne vous aime pas, qu'elle vous trompe, qu'elle se moque de vous », et m'avait fait toucher du doigt mon malheur, je crois que je l'en aurais remercié. Mais les meilleurs amis ne vous rendent pas volontiers ce genre de services. Je me demandai, une fois ou deux, si Suzanne, qui ne devait pas être sans savoir, n'allait pas m'éclairer. Eh! non : elle était bien trop discrète, et peut-être trop prudente : car enfin, lui aurais-je pardonné de prendre sur moi cet avantage?

Plus j'y pense, plus je m'étonne de ma répugnance à me documenter sur Marlène. Parfois, je me dis qu'elle n'était à mes yeux que la forme d'un rêve. Je lui modelais une âme sur son physique. Ainsi, la Marlène que j'aimais était hors de moi et en moi : une image vraie, une personnalité imaginaire.

Sinon, comment m'expliquer que j'aie pu procéder vis-à-vis d'elle au rebours de toute saine méthode? Si j'étudie un personnage historique, je fais ce qu'on m'a appris : je le replace dans son milieu, dans sa race, dans la complexité des circonstances où il a vécu. Ici, rien de

pareil. Marlène avait son père, sa mère, ses sœurs, un frère, toute une parenté. Aucune curiosité à leur égard. Nul désir d'être informé de leurs faits et gestes, de leur train journalier, de la façon dont ils se comportent envers eux. Par une inconcevable abstraction, je l'isole comme une fleur rare, sans tige comme sans terreau. Il y a une Marie-Hélène Glémarec? Possible! Pour moi, Marlène est un prénom qui se passe de nom de famille.

Que peut-il y avoir là-dessous? Cette idée, peut-être, que la connaissance de ce qu'on aime ne s'opère point par travaux d'approche, laborieusement, à force d'observer et de raisonner, mais d'emblée, par une sorte de mariage toujours mystique, même si les sens ont leur grande part de la fête. Il faut toujours en revenir au même point : aimer c'est également savoir la seule chose qui importe. Au regard de cette science révélée, tout le reste ne pourrait être, en effet, que travail de fiches, rapports de police et commérages. Je n'ai jamais cessé de quêter dans les yeux de Marlène la lumière qui dissipe d'un coup toutes les ombres. Hélas! Elle ne s'y montrait que pour disparaître aussitôt. Aujourd'hui, surtout, Marlène est devant moi comme un perpétuel problème dont je passe mon temps à perdre la solution, dès que je crois la saisir. C'est un supplice renouvelé de Tentale, mais compensé par une joie de désir qui, si elle fut également tentaliennne, fait de ce damné l'un des heureux les plus méconnus entre les fils des hommes.

L'endroit où j'avais le plus de chance de me documenter, à défaut de l'illumination qui donne la foi, c'était toujours ce café où l'automne me ramenait sur les talons de Marlène. Sans elle, l'endroit m'eût paru assez morne. Cependant, je ne comptais pas pour rien le plaisir de la valse. Toutes

ces bigoudenn valsaient bien et beaucoup. Plusieurs auraient été agréables à regarder, si une seule n'avait accaparé mes regards. Quant à messieurs les cavaliers, je m'efforçais, tant que j'étais d'humeur égale, à leur trouver quelque intérêt. Si la jalousie me prenait à la gorge, ils ne devenaient que trop intéressants. Une parole de l'un d'eux à Marlène, un air d'entente, un coup d'œil, un geste (et le diable sait qu'elle ne le fuyait pas) tout fortifiait, précisait le soupçon rongeur. Mais parfois ce soupçon, sans disparaître tout à fait, se répartissait sur l'ensemble des figurants, devenait vague, nébuleux et presque cordial. J'admettais, dans un flou propice, la possibilité et presque la légitimité du partage, je m'en accommodais avec une sorte de dilettantisme supérieur, de désillusion transcendante. Je fredonnais à l'intention de l'infidèle, et pour lui faire comprendre que je comprenais, celles des *Stances à Manon* que je croyais faites expressément pour nous :

*Tu me trahiras demain  
Mais ce soir je t'aurai toute.*

Toute? N'était-ce pas me flatter? Toute! Il en parle à son aise, le chansonnier. Je n'avais pas la même confiance quand, la nuit, je conduisais ma bien-aimée, avec ou sans Annette, sous les pins de notre Petit-Bois. Depuis que François était parti, Annette nous accompagnait moins souvent, soit que François lui manquât, soit pour toute autre raison avouable ou secrète. Seule avec moi, il m'arrivait de sentir Marlène davantage à moi, plus tendre, plus grave, plus sincère. Mais c'est une personne éminemment sociable : il m'arrivait aussi de la sentir prête à bâiller. Alors, on reprenait en hâte la route du café, banal lieu de rencontre,

où tantôt Amédée et tantôt monsieur le commissaire nous accueillait d'un sourire où je m'appliquais tantôt à voir une noire malice et tantôt une innocence sans détour.

On n'allait pas toujours jusqu'à ce quai. Je retrouvais aussi Marlène dans son faubourg, dans l'ombre d'une venelle, d'une de celles qui dévalent vers la rue principale, entre des façades écaillées et des pignons lépreux. Tristes murs qui ont vieilli vite, il en était auxquels un lait de chaux blafard refaisait pauvrement une virginité. Des tas d'ordures surgissaient près des portes. Des eaux ménagères s'écoulaient mal entre les pavés disjoints. Il s'échappait tout à coup, des ténèbres, des hoquets d'ivrognes, d'aigres voix de commères. Je m'avançais avec des répugnances hérissées de bourgeois à travers ce cloaque qui sentait le légume mûri, la mare croupie, le guet-apens. Mais dès que j'avais sur la joue le souffle de Marlène, dès que sa bouche se posait sur la mienne, tout était purifié, et je goûtais avec bonheur la fraîcheur de la nuit d'automne.

Il y a, derrière une église en ruines, des chemins bien noirs à pareille heure, qu'elle connaissait mètre par mètre et qui nous étaient accueillants. La tyrannie des convenances nous condamnait encore au plein air, c'est-à-dire à une indécente audace, à un dérèglement cynique. Je ne m'en plaignais — mollement et de loin en loin — que pour la forme. Je trouvais à cela un accent arcadien ou tahitien qui m'aurait enchanté, si Marlène en avait éprouvé également le charme. Une nuit, je me faufilai derrière elle dans le couloir d'un taudis. Nous grimpâmes à une échelle vermoulue, en tâchant de ne pas la faire crier sous nos semelles. A l'étage, nous poussâmes une porte. L'aurais-je

jamais prévu? C'était celle de la mendiante. L'honnête fille nous attendait. Elle me grimaça un sourire qui voulait être aimable et s'en alla. La chambre qu'elle nous cédait pour un temps était d'une propreté inattendue, presque confortable, décorée de photographies et d'images pieuses. Nous y revînmes plus d'une fois. Il ne fallait pas être fier. Marlène trouvait cela si simple que j'aurais été mal venu à chercher des complications. Je m'évadai comme un voleur au bout d'une heure ou deux, après que la mendiante était venue percevoir benoîtement sa petite récompense. Et je reprenais par les venelles obscures et malodorantes, le chemin de la civilisation, c'est-à-dire de l'hôtel, m'attendant plus ou moins à une mauvaise rencontre; sans doute parce que j'avais un grain de romanesque en tête. Mais Lez-Guern est une petite ville de tout repos.

Un soir, à la salle de danse, Annette était avec nous. La pauvre n'allait pas bien, elle toussait, elle maigrissait. Je la mis doucement en garde contre cette atmosphère mal respirable. Je lui prodiguai les sages conseils, comme si j'étais né infirmier. Elle me laissait dire souriait et me demanda pour conclure :

— Où voulez-vous que je danse, Pierre, ailleurs qu'ici?

Et comme je lui objectais que danser n'était pas pour elle, au moins provisoirement, une nécessité, elle me répliqua :

— Quand voulez-vous que je danse si ce n'est ce soir?

Elle ajouta :

— Vous me ferez valser, Pierre. Il faut que je vous prenne un peu à Marlène.

Je fis comme elle voulait : je me partageai entre Marlène et elle. Elle et moi, nous valsâmes une fois, deux fois. Elle dansait avec une sorte de frénésie. A la troisième valse,

je la sentis si oppressée, que je voulus la ramener à sa place avant la contredanse, mais elle insista :

— Encore, Pierre, encore!

Je la repris par la taille et, gagné par son délire, je la fis tourbillonner autour de la salle, aussi inspiré l'un que l'autre, sous ces quinquets, dans cette poussière, que si nous respirions l'air des hauts-lieux. Ah! elle ne pesait pas lourd! Un fantôme, un rêve, une ombre. Je la fis asseoir. Elle fut prise d'une quinte de toux. J'en fus si alarmé, et Marlène avec moi, que nous décidâmes de la reconduire chez elle. Je lui jetai sur les épaules son châle de laine qu'elle serra sur sa maigre poitrine. Sa maison était à vingt pas. Une maison avenante. La porte s'ouvrit sur une jeune femme grassouillette, qui me parut à la lueur de sa lampe, malgré les tempes blanches, être plutôt une sœur d'Annette que sa mère. Elle poussa des « Jésus », des « Jésus, mon Dieu », nous remercia, mais ne nous invita pas à entrer. Il n'y avait certainement personne autre à exister que sa fille Annette, et cette existence était si précaire! Marlène, en revenant avec moi dans la rue sombre, me dit qu'Annette avait bien de la chance d'avoir une mère qui faisait ses quatre volontés : je ne sais si vraiment c'était une chance.

La Noël vint, et nous la fêtâmes, Marlène et moi, d'assez païenne façon. François — que ses vacances rendaient au pays, fut des nôtres autant qu'il pouvait l'être — c'est-à-dire que, sa partenaire étant absente, il dut faire le mort comme aux cartes. Marlène, entre les deux cousins, trouva le moyen d'être gaie pour deux. Je voyais qu'elle se mettait en frais pour François, et je lui savais gré de cette gentillesse. Il me semblait que notre liaison en prenait un petit air familial; or, je la voulais temporaire, mais j'accueillais avec faveur

tout ce qui l'annonçait durable. Dès son retour à Nantes, François me chargea de ses remerciements pour Marlène. Et depuis, il a manqué aussi peu à lui rappeler son souvenir qu'à me demander des nouvelles d'Annette. Je n'oubliais pas la commission, et j'avais plaisir à constater un air d'attendrissement chez ma diablesse. François devint ainsi un de nos sujets de conversation. J'y tenais parce que, dans ma pensée, il devait m'en revenir quelque chose, ne fût-ce que cet accord dans la bienveillance. Comme je comptais aller incessamment à Nantes, où j'avais une recherche à faire aux Archives et que je l'écrivais à Marlène, elle trouva dans sa réponse ceci : « Tu regarderas ton cousin pour moi; tu sais que ça me fera plaisir ». J'en fus touché. Je me fiaisi à son amitié pour Annette, et il m'était agréable de croire qu'elle me traitait aussi bien que François, quand je n'étais pas auprès d'elle.

Ce fut d'ailleurs l'époque de notre correspondance la plus active. Marlène, d'ordinaire assez sobre sur le papier, s'épanchait et devenait tendre. Une de ses lettres m'émut entre toutes. Elle développait le rêve d'une vie à deux, à nous deux. J'en fus à la fois heureux et alarmé, moins alarmé qu'heureux. J'y lus : « Nous resterons des heures à nous redire : je t'aime! à le lire dans nos yeux, à nous aimer ». Cette caresse de mots! Bien entendu, je n'en étais pas plus dupe qu'il convenait. Je sentais bien que cette fillette n'avait pas trouvé cela toute seule, qu'elle l'avait pris quelque part. Dans leurs groupes de brodeuses, il y en a une, parfois, qui fait la lecture. « Oh! que c'est joli! Recommencez un peu! ». Ces mots avaient certainement servi. C'était de l'horrible littérature. Mais sur cette feuille qui venait d'elle, quelle valeur neuve ils prenaient! Le



« lire dans nos yeux »... à la place des caractères hésitants, je voyais ses yeux à elle, ses yeux si chauds et si frais, fixer les miens « des heures » avec une complaisance enivrante, et cette bouche capricieuse articulant de tels mots! Mots d'emprunt? Qu'importe, s'ils rendaient sa pensée.

Plus loin, d'ailleurs, je retrouvai son style : « Mais toi, Pierre, qu'est-ce que tu ferais de moi? Pour toi, je suis un passe-temps, et puis après, tu craches dessus ». Oui, il y avait le verbe « cracher ». J'ai recouru au breton et au grec pour lui chercher une excuse. Moi, cracher, même au figuré, sur Marlène! Que lui dire, cependant, pour lui donner le sentiment du contraire? Je ne pouvais pas, sans faux serment, lui jurer que je la garderais toujours — si elle voulait —. Non, je ne pouvais pas. Au sommet de l'exaltation, j'avais soin d'éviter les promesses folles. Mais il y avait au moins une chose que je pouvais faire : c'était de lui offrir le voyage à Nantes.

Le Carnaval approchait. On m'accordait en son honneur deux ou trois jours. Ce n'est pas un temps à fouiller les bibliothèques et les dépôts d'archives. Tant pis! Je remis à plus tard mes recherches. Il n'y eut de changé que la raison du voyage. Je communiquai mon projet à Marlène; je vis briller ses yeux d'une joie où je trouvai ma première récompense. Je m'en promettais d'autres. A Nantes et durant le double trajet, nous allions être, autant que nous le voudrions, cœur à cœur, nous aurions tout loisir d'appliquer son programme : « et à nous aimer avec un peu plus de confort qu'à Lez-Guern ».

Je lui demandai si Annette ne pourrait pas nous accompagner. Elle me répondit que c'était peu probable. La pauvre Annette ne se rétablissait pas; et ce fut, en effet, un

« merci, non » que me transmettait de sa part Marlène. J'en exprimai du regret. Mais au fond du cœur, je préférais n'avoir personne entre nous, à part François, naturellement. J'étais curieux de voir Marlène un peu arrachée à son entourage. Il y avait un an juste que nous avions eu à Lez-Guern un Mardi gras si accidenté! Les brèves délices de ce jour-là, on allait les étendre sur trois fois vingt-quatre heures, et pour donner à l'épisode un peu de pittoresque, il y aurait un de ces carnivals dont les Nantais ont le droit, paraît-il, d'être fiers.

Je ne sais comment s'y prit Marlène pour obtenir des siens le congé nécessaire, je ne le lui demandai pas : toujours la même discrétion! Qu'elle eût fait un mensonge à sa vénérable mère, que la vénérable mère fût indulgente aux fugues de sa fille, c'était une question que je ne me posai pas. Et si elle se posa toute seule, je l'écartai.

Nous devons — précaution inutile — nous rencontrer, non à ma gare, mais à l'une des suivantes. Je l'y attendais. Elle fut exacte. Je grimpai dans son compartiment et me trouvai devant une Marlène pomponnée à miracle : une poupée bigoudenn. J'en ressentis une impression désagréable, que je lui dissimulai de mon mieux en l'embrassant. Ce n'est pas, je pense, que ma morale s'offensât de cet excès de parure; mais je la trouvai moins elle-même ainsi, affadie et vulgarisée. De la poudre! Elle qui n'en mettait jamais et qui n'en avait nul besoin. Sous la coiffe des grands jours, brodée et surbrodée, un dépassant de velours rouge au lieu du noir habituel. S'échappant de ce velours, avec une fantaisie étudiée, de puérides frisettes, au lieu des ondes que j'aimais tant. Les festons de tulle des mitaines, le rose trop tendre de la cocarde trop large, le satin fleuri du tablier

étaient à l'avenant. Quelle erreur de goût, petite Marlène! Mais une espèce de logique se substituant comme toujours à mon réflexe, je tirai la conséquence de cet attifement et je lui dis :

— Je te mènerai chez le photographe.  
Ses yeux étincelaient de bonheur.

## XIX

Eh! bien, non, je ne tirai pas de ce voyage les joies que je m'en étais promises, et les choses se passèrent tout autrement que je les avais prévues. Quelle idée, pour avoir Marlène plus à moi, que de l'emmener à un Carnaval! Moi-même, je n'aime pas beaucoup ces folies collectives. Rien ne me paraît plus artificiel, plus routinier et finalement plus morne. Mais je suis bon public, je puis faire le fou d'assez bonne grâce pour donner le change aux autres. En somme, c'était en grand nos petites fêtes dominicales de Lez-Guern. Je me disais que Marlène s'y réjouirait pour deux.

François nous reçut avec une gentillesse et une gaieté qui résistèrent aux mauvaises nouvelles de la santé d'Annette. Je fus même assez ébaubi de l'accommodante résignation avec laquelle il expédia son cas.

— Ah! ces petites bretonnes blondes et pâlottes! Trop fines pour tenir...

Je fis valoir les beaux yeux bruns. Il m'en rappela les cernes maladifs. Il prononça le mot de *générescence*. Cette bronchite qui traînait ne lui disait rien de bon. Ainsi, la pauvre Annette recevait, sans plus de cérémonie, son *exeat*. Détachement d'un amoureux qui avait été toujours assez

tiède, ou bien façon de carabin, insensibilité professionnelle? En revanche, il complimenta Marlène sur la saine pigmentation de sa peau. Il sentait là-dessous circuler le sang et la sève. Il lui prit le menton, comme un vieux médecin, pour le lui dire. Elle répondit à ce geste par une roseur de première communiant. J'éprouvais un vague malaise.

Encore une fois, malgré le peu de distance, je brouille les heures et les jours. Comment ce qui paraît sur place et à l'instant même si distinct peut-il devenir, au bout de quelques mois, si confus? Est-ce le dimanche ou le mardi qu'eut lieu sur le cours Cambronne cette promenade-exhibition dans un éclairage poudreux, sous les confetti, parmi d'éternels quolibets et des rires dont plus d'un sonnaient faux? La nuit du dimanche, du mardi, ou du lundi que nous allâmes, Marlène et moi (qu'est-ce donc au juste qui retenait François ailleurs?) danser au théâtre Graslin? La danse, cela au moins était plaisant. Pour me soumettre au code de la folie, je m'étais muni d'un faux nez qui s'arrangeait comme il pouvait avec mon habit noir : mais après tout, ce bal, n'était-ce pas presque une cérémonie officielle? Quant à Marlène, le visage découvert avec l'impudeur de l'innocence, elle pouvait, en ses atours rutilants, passer pour une déguisée, et je crois bien qu'on la prenait pour telle. On la regardait avec un étonnement amusé, avec un plaisir hésitant. Elle-même n'était pas très à l'aise. D'ailleurs, le bal, au début, fut très sage. Personne ne se risquait à une initiative. La province, même en ses capitales, c'est toujours la province.

Nous fîmes ensemble les premières danses, et je sentis qu'elle dansait avec plaisir, nous étions faits au pas l'un de

l'autre. Comme j'aurais aimé danser toute la nuit avec elle! A Lez-Guern, c'était possible et même conforme à l'usage : ici, je m'exposais au ridicule. Je levai donc l'embargo, la laissant tourner aux bras qui s'offrirent. J'aurais eu tout avantage, moi aussi, à varier mes danseuses : je préférerais épier basement Marlène, me cacher derrière des colonnes comme un garde-chasse derrière les troncs d'une futaie, pour la suivre en ses pas dont la grâce me navrait, pour la filer jusqu'aux abords du buffet, guettant les regards, les sourires, les propos, souffrant presque de ne rien surprendre d'alarmant, regagnant avec célérité ma place pour lui cacher la honte de cet affût, et ne manquant pas de lui dire, dès qu'elle revenait à la sienne : « amuse-toi ».

Peu à peu, elle s'y mettait. La salle aussi. La bacchanale rituelle agitait les dominos, les marquis, les mousquetaires, les colombines, les loups de satin et les faux nez de carton, multipliait les bruits de trompes, de mirlitons et de crécelles, les jets de serpentins et de confetti. On ne vient pas en pareil lieu pour faire les Bartholo. Je voyais trop bien Marlène s'animer dans cette salle de théâtre qui n'était plus, avec d'autres dimensions et un autre prestige, que la salle de danse de Lez-Guern. Et je voyais aussi les regards dont elle était l'objet, se faire plus hardis, plus directs, plus enivrés et plus quémandeurs. Ses yeux, son teint, sa bouche, sa taille souple, tous les hommes en éprouvent l'attrance. Et elle, sous ses broderies d'un raffinement barbare, parée comme une idole orientale et si frémissante, si délicate dans ses lourds orfrois, elle semblait être à tous. Jamais, du moins, elle ne fut si peu à moi.

En vain avais-je compté sur le bien-être, en quelque sorte conjugal, de notre chambre d'hôtel, pour y goûter

une intimité dont je n'avais pas l'habitude. Après l'excitation du dehors, Marlène n'y apportait que sa fatigue. J'étais pourtant tout prêt à me démontrer à moi-même que, dans les mêmes conditions que celles du soir inaugural, à Castel-Coz, les choses pouvaient se passer beaucoup mieux. Je connaissais si peu Marlène, après plus d'un an! Mes mains, mes yeux se faisaient une fête de l'explorer et de la découvrir. Nous étions allés, comme convenu, chez le photographe. Il avait pris successivement le buste et la figure entière. Je savais que j'aurais bientôt chez moi, fixée sur le carton, toute cette élégance bigoudenn et, ma foi, je m'en réjouissais à l'avance. Mais il me fallait autre chose, Je n'obtins rien ou si peu! A peine entrevis-je son corps charmant. Je refis surtout connaissance avec ses pieds. Sa pudeur, sans doute, ne s'étendait pas jusqu'à eux. Elle ne songeait pas plus à m'en dérober qu'à m'en faciliter le spectacle. Je pus m'assurer sournoisement qu'ils étaient les plus cambrés, les plus gracieux, les plus spirituels du monde, aussi petits que ceux d'une andalouse de Mérimée, aussi harmonieux que ceux d'une bacchante de bas-relief. Cette perfection aurait suffi à rendre plus avide une curiosité qui pouvait se dire artistique, et je m'exhortais à la patience, convaincu que le moment viendrait où la statue accepterait que je la dévoile. Eh! bien, non : toute ma ferveur se heurta à une modestie malencontreuse, compliquée de migraines, de courbatures qu'il eût été tyrannique à moi de tenir pour nulles et non avenues. La plus élémentaire tactique m'imposait, me semblait-il, d'y croire. J'y crus donc.

Je priai même François, le jour du départ, de voir un peu ce qu'il en était. François, en riant, lui commanda les petites manœuvres sacramentelles, inspecta sa langue, ce

qui la fit rire aussi, lui tâta le pouls qu'il trouva rapide, et, pour l'ausculter, lui fit ôter son beau gilet brodé. Elle obéit en hésitant, en rougissant presque. Sous la toile fine, l'épaule, la taille se devinèrent. L'avant-bras, un peu de gorge étaient nus. Les seins adolescents se gonflaient. Ainsi, je la voyais, dans la lumière crue du jour plus déshabillée devant François qu'elle ne l'avait jamais été devant moi, depuis la nuit de Castel-Coz. Il ne songeait, cependant, qu'à faire une auscultation bien correcte. Il appliqua l'oreille sur ces épaules dociles, la promena sur cette gorge qui ne se déroba pas, l'appuya plus longuement sur le sein gauche, au niveau du cœur. Je la regardais tout émue, délicieuse d'émotion — et d'une émotion que je ne causais pas — François avait beau y mettre toute sa discrétion et sa rondeur, l'émotion de Marlène était visible, et cet examen, que j'avais demandé, m'apparaissait soudain comme une sorte de viol. L'oreille s'écartait un peu à droite, à gauche, en haut, puis revenait se poser à ce sein palpitant.

— Oh! oh! s'écria-t-il, voilà un cœur un peu fou. Qu'est-ce qu'il a donc à battre comme ça?

D'ailleurs, poumons parfaits, santé admirable. Elle riait sous le diagnostic, comme un enfant qui se défend de rire, en remettant sa cuirasse de soie et de velours : et, dans sa joie, elle me donna, François présent, un long baiser sur les lèvres, d'une sensualité qui me fit presque défaillir. Je ne l'entendis plus, ce matin, parler de migraine. Mais je ne profiterai pas de ce retour miraculeux à la santé : deux heures après, nous prenions le train pour Lez-Guern.

Sa joie ne se soutint pas durant le long et monotone trajet. C'est une Marlène somnolente que je ramenai. Une déception de plus. Mais ayant vis-à-vis de moi-même

l'habitude de lui donner raison, je trouvai cette somnolence naturelle et légitime : tant de pas, tant d'ébats dans la poussière et la cohue nantaise, avec l'amertume d'en être privé d'ici quand? Je me disais bien qu'en perdant Nantes elle ne me perdait pas, et que ceci aurait dû lui compenser cela quelque peu; mais je me hâtais de protester contre mon égoïsme et ma tyrannie, d'autant plus que la chère enfant ne se montrait ni hostile, ni même maussade. Au contraire, elle acceptait mon épaule pour y appuyer sa tête, et la douceur de ce contact me consolait un peu de tout le reste.

D'ailleurs, je trouvais mon avantage à son silence et à ses yeux fermés, car je me sentais las, moi aussi, défait, l'estomac au bord des lèvres. Mon miroir de poche me montrait que la morne fête de ces trois jours avait marqué mon visage, alors que le sien gardait sa fraîcheur ardente, et je n'étais nullement désireux d'exposer à ses regards, sous la lumière vitreuse de février, mes traits tirés, mes joues blêmes. Comme elle, je ne demandais qu'à tout fondre dans une somnolence indulgente, scandée par le piston de la locomotive. Et le fait est que je dormais à demi, quand soudain, il lui plut de me donner ce long baiser près de l'oreille... J'ouvris des yeux émerveillés. Il n'y avait plus dans le compartiment que nous deux.

— Marlène, lui dis-je, tu me fais entrer au Paradis.

## XX

Trois soirs après, je débarquais à la gare de Lez-Guern. Le sentiment qui dominait en moi, à cette minute, était, je crois, celui de la sécurité. Jamais je ne m'étais senti si peu troublé à la pensée de la voir — j'entends de ce trouble fait d'inquiétude qui venait de ne pas bien la connaître. — Elle avait tellement le don de m'échapper! Elle portait sa gaieté comme un masque, et ses caprices ressemblaient aux zigzags d'une biche qui brouille la piste. Sans doute, je l'observais; je n'avais pas de plus obsédant souci. J'en étais arrivé à prévoir presque à coup sûr chacun de ses réflexes. Mais, au fond, j'ignorais d'elle tout l'important. Que de fois, quand j'arrivais à la zone interdite, me suis-je heurté à ses silences! Elle me cachait son âme comme elle m'avait toujours caché son corps, par une pudeur que je crus comprendre enfin, ce soir-là.

Elle m'attendait à la place habituelle; mais, contrairement à son habitude, elle ne m'accueillit d'aucune plaisanterie, d'aucun rire. Elle me parut tendre, un peu grave, telle enfin que je l'avais toujours souhaitée. Et seule, ce qui lui arrivait si rarement. Je me demande si, dans le secret de mon cœur, je ne bénis pas la bronchite qui retenait encore chez elle l'amie Annette, ce modèle de discrétion.

Je lui pris le bras et me laissai conduire. Au lieu de suivre la rue du pont, elle me fit tourner à gauche, par le chemin qui, partant de la gare, sinue à travers champs entre des talus et des ronces. Personne que nous dans ce couloir à ciel ouvert. Il faisait une fraîche et douce nuit de février. La lune s'était mise en veilleuse derrière son rideau de petits nuages blancs. Une solitude providentielle, l'éclairage le plus propice aux confidences. J'en étais reconnaissant à Marlène comme si elle-même eût tout disposé, là-haut et autour de nous : cette petite lampe céleste et son voile de nuées, ces ombres de talus protecteurs, ce chemin onduleux, les chastes odeurs d'herbe et la ventilation légère, tout, pour me murmurer à l'oreille le grand secret dont elle avait le cœur gonflé et qui me la révélerait enfin dans son essence.

Eh! bien, oui, cette fois, elle parla...

Nous avons cheminé deux grandes heures par les sentiers déserts, l'un contre l'autre, et, aveu par aveu, après beaucoup de réticences, de soupirs et même de larmes, elle a fini par tout me dire, qui tient dans un mot : *ce n'est pas moi qu'elle aimait, c'est François*. Ainsi donc, si, depuis plus d'un an, elle consentait à ma compagnie, et à plus encore, il n'y avait de sa part que politesse, crainte de peiner, bonté d'âme! Marlène, bonne victime de sa bonté, voilà bien la dernière chose à laquelle je me fusse attendu. Mais chez moi, quel aveuglement! Enfin, tout devenait clair, d'une éblouissante clarté, comme si cette lune discrète eût pris au soleil des millions de bougies à mon intention. Ses dérobades, ses impatiences, ses contradictions, ses bouderies, tout devenait intelligible, et même simple, et sinistre.

En l'écoutant, en la questionnant, je croyais parfois me dédoubler. L'aventure me semblait arrivée à un autre. Je

restais calme. Je riais presque, saisi d'une espèce de gaieté, de me sentir rétrospectivement, vis-à-vis de cette petite bigoudenn, avec mes années de plus et mes diplômes, si pleinement, si parfaitement dupe. Et puis, tout à coup, sans trop savoir pourquoi (était-ce un geste d'elle, un frôlement de sa main, une intonation ou la soudaineté d'un souvenir précis?), l'idée n'était plus à moi, qu'elle ne l'avait jamais été, se faisait douloureuse, entraînait dans mon cœur, dans ma chair, et je sanglotais comme un enfant... ou comme un homme.

Un autre se serait peut-être mis en rage contre elle, contre François. Dans les romans, au théâtre, souvent même, si je m'en rapporte aux journaux, dans la réalité, une fureur meurtrière est ici de règle. Mille regrets : je suis comme je suis. Je ne pouvais en vouloir à un rival aussi évidemment innocent que François, ni à une Marlène si peu agressive. Elle ne me faisait aucun reproche. Elle aurait cependant pu m'en faire; elle n'avait qu'à me dire : « m'avez-vous consulté, Pierre, le premier soir? Nous avez-vous demandé à Annette et à moi, quelle était notre préférence? Vous l'êtes-vous demandé à vous-même? » Mais non, elle ne m'a rien dit de ce genre. Elle n'était qu'amitié pour moi. Et jamais, je puis le dire, elle ne m'avait montré plus de douceur qu'à ce moment où elle me frappait d'un coup si dur. Elle me parlait dans l'abondance de son cœur, elle pleurait comme moi et c'est en sanglotant qu'elle m'enfonça ce trait cruel :

— Ah! Pierre, que j'ai de chagrin de ne pouvoir t'aimer!

— Moi, lui dis-je, ça m'était si facile de t'aimer!

Elle répliqua :

— Je t'ai aimé aussi.

Suprême gentillesse ou quoi?

Le chemin rejoignait la grand'route au haut de la côte. Nous nous sommes quittés là, dans les larmes, — les siennes surtout — si bien que c'est moi qui la consolais, lui répétant :

— Ne pleure pas Marlène. Tu vois bien que je ne pleure pas, moi! — Mais j'avais pleuré —.

Je tenais sa tête contre son épaule. Je l'embrassais, je lui disais :

— Embrasse-moi, Marlène. Une fois encore, la dernière.

Lentement, longuement, elle me donna ce baiser d'adieu, et j'eus à nouveau l'illusion — en était-ce bien une? — de la sentir mienne.

Elle descendit la route qui mène à son logis, et je repris le chemin des champs. J'étais comme ivre de chagrin, et à tel point possédé par la pensée de laisser derrière moi toute ma raison de vivre, que j'aurais voulu m'allonger dans le fossé, et que la mort vînt m'y prendre. Oui, mourir, mais en le lui faisant savoir, comme la plus haute preuve de mon amour. Pourquoi? C'était absurde, et cette absurdité est ce qui l'aurait peinée le plus. N'importe, j'aurais encore triomphé si, avant le dernier souffle, une seconde, j'avais pu, à force de mérite à ses yeux, y allumer la flamme désirée, et l'y voir.

Ainsi déraisonnait ma tête, tandis que mes pieds, sagement, me ramenaient vers mon hôtellerie.





*A la fontaine, le jour du pardon*

XXI

Vingt jours déjà! Comment ai-je pu les vivre? Il est bien vrai — cela se chante — qu'il y a maintenant deux hommes en moi : l'un qui fait machinalement sa besogne, joue (sans trop grimacer, ma foi) son bout de rôle : serre les mains, prend des notes, rédige des rapports, signe, s'attable, écoute, répond — un automate — (oui, même la réflexion peut devenir automatique), l'autre qui n'est que tumulte, qui passe son temps à imaginer la présence d'une bouche trop aimée, à évoquer jusqu'à l'hallucination un regard d'elle, un ton de voix, un rire, à se ruer vers cette réalité interdite et à se désespérer de n'y pouvoir atteindre.

Je regarde ces photographies qui me sont venues de Nantes — dérision — et dont je lui ai fait remettre les pareilles? Elles sont réussies. C'est bien Marlène. Après les avoir regardées, je crois sentir deux bras m'entourer le cou, s'emparer de ma tête, l'appuyer avec une tendresse impérieuse sur un buste chaleureux. Et, tout à coup, substitution : c'est la joue de François collée à ce jeune sein palpitant, et les bras qui, moi présent, n'osaient pas lui entourer la taille, ne se contraignent plus.

Je n'ai même pas eu le courage d'aller, dimanche dernier, à Saint-Tual. Je suis resté ici à me ronger, à tromper comme je pouvais les heures, à rédiger la suite de ce mémorial intime que je ne manquerai pas plus tard de trouver ridicule. A la nuit tombante, quand j'ai vu s'éclairer les maisons, je les ai prises en haine, et je me suis réfugié, de l'autre côté de l'eau, dans la noirceur des arbres.

Tout ce qui n'est pas devenu ma douleur m'est devenu d'une froideur sans nom. A quoi me prendre? Je retourne le fer dans ma plaie. Je me répète les mêmes évidences, je m'en accable : ce que j'étais destiné à attendre de Marlène, en dépit d'observations répétées, ce qu'elle n'a pas pu me donner à moi, et que je la jugeais incapable de donner à personne, je la vois prête à le donner à un autre, qui se trouve être — ô merveille! — mon cousin et le meilleur de mes amis. En elle, il trouverait de la tendresse, de l'abandon, de la confiance, de l'inquiétude, davantage peut-être : une fidélité, une servilité canine, de quoi s'assurer en cette pensée tonique qu'il est le maître.

J'ai écrit à François. Je lui ai dit tout, loyalement. Je voudrais avoir déjà sa réponse, et je trouve qu'elle tarde bien.

## XXII

Je l'ai, cette lettre. Elle n'est pas précisément celle que j'attendais. Il me dit que si Marlène a effectivement du goût pour lui et si de mon côté je renonce à elle, eh! bien, mon Dieu! c'est une jolie fille, très plaisante et alors...

Évidemment, c'est son droit d'en juger ainsi. Mais il m'a peiné. Moi, renoncer à Marlène? Comment le puis-je? J'ai beau le devoir! Que j'ignore au moins par qui elle me remplace! François est un esprit tout direct, sans complication vaine, scrupuleux, délicat; mais j'ai trouvé, cette fois qu'il manquait de subtilité. Il me disait, un jour, à Nantes ou à Castel-Coz que « la femme d'un ami, c'est sacré ». Comment ne sent-il pas qu'elle doit l'être après, comme pendant, et qu'il accueille la pensée d'une sorte d'inceste?

Comment? Oh! c'est bien simple : il ne croit pas que j'aime tant Marlène. Il ne le conçoit sans doute pas.

Lui aussi, maintenant, je le sens loin. Je me sens seul.

Seul? Vraiment? Non, hier, par deux fois, j'ai dû m'avouer que je m'étais exagéré cette solitude.

D'abord, je suis retourné à Saint-Tual. J'ai vu le plaisir que ma visite faisait à mon père. Que sait-il? Que ne sait-il pas? Ce n'est pas lui qui viendra me le dire, et combien je lui sais gré de sa discrétion! Ma sœur non plus ne s'est jamais montrée indiscrete, à part cette allusion — qui peut-être n'en était pas une — le jour où nous croisâmes sur la grève M. Hamon. Hier encore, elle s'est tue. Mais comme elle s'est empressée pour moi, et avec quel tact! Si prévenante, si obligeante, si gentiment et activement fraternelle! Quand j'allais partir vers six heures, c'est elle-même qui m'a préparé du thé, brouillé des œufs, servi son appétissante dinette. Même dans les pires détresses, on goûte l'aménité de la nappe blanche, de la tasse odorante, de l'assiette garnie, et le réconfort du chez-soi. Moins égoïste, après cette calmante journée, je revins dans le crépuscule tiède, à bicyclette, en pensant à mon affectueuse sœur et à mon père si bon, l'un et l'autre isolés dans leurs songes, dans leurs attentes et dans leurs déceptions.

En arrivant à Lez-Guern, l'envie me prit d'aller voir Annette. Un peu hardie, peut-être, cette démarche? Mais l'ombre qui s'épaississait la rendrait acceptable. La facile maman ne me fermerait pas sa porte... Elle ne la ferma pas, en effet. Elle m'accueillit avec l'espèce d'obséquiosité dolente que j'avais remarquée, et je fus aussitôt introduit. Annette était couchée. Chère Annette! Elle m'apparut toute diaphane, les orbites creusées, les joues amaigries, la petite bouche moins petite, la lèvre inférieure plus lourde : mais si avenante encore sous l'abondance de ses cheveux blonds que la coiffe n'assagissait plus, les yeux plus noirs, un air d'intelligence répandu sur le fin visage. Elle me fit un pauvre sourire. Je lui pris la main qui n'était pas moite, mais sèche et presque brûlante. Je lui tâtai le pouls. Elle se laissait faire, et de l'autre main, du bout des doigts, se mit à me caresser le bras timidement. Je la regardai, je rencontrai son regard et de nouveau son sourire. Puis, pendant que sa mère tournait le dos, elle se pencha vivement sur ma main et la baisa avec passion.

Chère petite blessée, que mettait-elle dans ce baiser imprévu? Son regret de la vie qu'elle sentait fuir? Un regret d'autre chose peut-être? Celui de n'avoir pas été pour moi ce qu'une autre n'a pas été? Se peut-il qu'une pareille erreur initiale ait été commise entre nous quatre? Je ne crois pas beaucoup à ces malices trop calculées du sort. Je me dis : trop de symétrie... mais ce baiser à goût de jeunesse et de mort!... Il était si soudain, si désespéré! Ma gorge se serra, des larmes me brouillèrent les yeux. A travers leur buée, je la voyais doucement heureuse de les regarder naître, et je me disais, avec le sentiment d'un bonheur perdu : « ici, étaient la tendresse, les attentes

fidèles, les rideaux soulevés à la fenêtre, le bel accueil, les sourires sans moquerie, les bras tièdes et souples autour du cou, l'offrande des lèvres gonflées et la douce violence de l'étreinte ».

Mais voici qu'en me le disant, c'était la bouche de Marlène, les bras de Marlène que je me représentais. Impossible évasion, tyrannique et cruel amour, qui ne connaît point de pitié, sinon pour ce qu'on aime! Oui, c'est à Marlène que, par un phénomène inique de transposition, toute ma pitié allait, près de ce lit où déperissait Annette. C'est Marlène que je voyais languissante, cherchant dans sa détresse un secours qui ne venait pas, et tout à coup, se souvenant de moi, le grand ami, l'ami sûr qui se faisait infirmier pour elle, qui oubliait toute sensualité pour apprendre à son chevet une volupté plus intérieure, pour lui border les draps, lui porter des tisanes, lui soulever la tête, l'avoir plus que jamais à soi...

Je lui souris bien gentiment et lui demandai :

— Marlène vient vous voir quelquefois?

— Souvent, fit-elle.

Alors, innocemment, durement :

— Pensez-vous, Annette, qu'elle m'ait jamais aimé?

A peine éteignit-elle son sourire, à peine voila-t-elle son regard :

— Mais oui, Pierre, bien sûr!

## XXIV

Si Marlène n'avait pas pris à elle seule toutes les places, si j'étais encore libre d'ordonner mon bonheur à ma guise, qu'avais-je besoin de la pauvre Annette pour ne pas désespérer de moi-même? Est-ce que Suzanne n'est plus de ce monde? Pour la joindre, nul obstacle à franchir, nul fossé à combler. Tout se présente de plain-pied, tout est facile, accueillant, engageant. Sous l'empois qui m'agace, j'aurais tôt fait de découvrir le cœur sans défense. Là, je trouverais abondamment les consolations et les revanches. Là, vraiment, je pourrais faire le maître — un maître doux tant qu'il ne serait pas contrarié... —

Mais suis-je né pour cette sécurité dont je sens si vivement le prix? Le doux maître, doucement exigeant, serait vite obsédé par les petits soins, faveurs roses et enveloppements tièdes. Il prendrait vite en horreur les questions tendres. Je crois bien qu'il lui faut — il ne l'a pas voulu, Seigneur! — quelque chose de plus violent ou de plus fuyant, de plus hors la loi et hors la sagesse. C'est pourquoi il préférerait encore Annette à Suzanne.

Mais non, ni l'une ni l'autre : Marlène! Marlène! Marlène! Qu'elle soit ma torture, si elle ne peut être ma joie! A son égard, je suis sans résignation.

Est-il possible qu'elle m'ait jamais aimé? Est-ce par une complaisance peut-être héroïque qu'Annette m'affirmait le contraire? Dois-je en croire plutôt le terrible aveu? : « Que j'ai de chagrin, Pierre, de ne pouvoir t'aimer? » Mais ne m'a-t-elle pas dit presque aussitôt : « Je t'ai aimé aussi? » Je ressassais cette antinomie et je n'en sortais pas.

Ce soir, ce triste soir où j'aurais voulu mourir, j'obtenais une certitude, celle de mon malheur. Et plus j'y reviens, plus elle s'épanouit. Voyons, je ne suis pas un fou. Il y a des fous. Les lettres que je relis — trop rares, j'en conviens, et pour la plupart trop courtes —, ces mots d'amour qui les illuminent, puis-je les traiter de mensonges? Un jour que je lui demandais, au sujet d'un rêve qu'elle m'avait conté, dans l'une d'elles — un rêve où je tenais une place trop avantageuse — : « C'est vrai, tu as rêvé cela? », elle me répondit d'un ton de révolte qui me parut bien sincère : « Comment te l'aurais-je écrit, si c'était faux? » Et ce mouchoir brodé avec des choux et des fleurs et ces faveurs roses, chef-d'œuvre de goût bigouden et de patience, est-ce qu'elle y aurait passé tant de minutes, tant d'heures, sans penser avec quelque joie au destinataire? Et ce clair matin où elle me

riaît à sa fenêtre? Et cet après-midi caniculaire où elle s'essouffait après ma bicyclette, sur la route de Saint-Tual? Et ses baisers, non pas tous, mais certains? Et cette trouble journée de Carnaval à Lez-Guern où je la sentais, dans la chambre inconnue, une fois du moins, toute à moi?

Voilà une nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas : Suzanne se marie... et avec Raymond Guillermou! C'est à la maison que je l'ai appris. Le petit carton des fiançailles y était gravé selon les derniers rites. J'ai cru voir que mon père et ma sœur étaient désappointés. Et moi? Moi, je balance entre une gaieté salubre et quelque chose qui semble de la tristesse. En somme, on s'est passé de moi splendidement : *Italia fara da se*.

Soit! Je n'ai aucun droit à faire valoir... Suzanne Monti, madame Guillermou... non, ce n'est pas très assorti. Elle méritait mieux, elle doit être la première à le sentir. Mais une fiancée a bien d'autres choses en tête : le trousseau, les cadeaux, le jour de gloire avec la couronne de fleurs d'oranger et la robe blanche... Line doit être à elle seule tout le Grand Conseil et promulguer les décrets du goût.

Au retour de Saint-Tual, j'ai rencontré Paul Hamon. Nous avons causé : pas de Guillermou ni de Suzanne, mais de lui, de Corentine, de leur amour à eux, déjà vieux de quatre ans, plus jeune, plus ardent et plus traversé que jamais. Quelle tyrannie! Ils en sont arrivés, elle surtout, à une nervosité effarante. Lui est littéralement traqué par sa

famille. C'est la dispute quotidienne, toute pudeur mise de côté. Son père lui a fait jurer de ne plus revoir Corentine. Il est violent et, après cette promesse, il serait homme à les tuer, s'il les trouvait ensemble. Il enrage surtout de n'y comprendre rien. Il y a chez eux des soirées impossibles. A table, ces dames parlent bas. Monsieur se livre à une mastication furieuse; Paul se tait. Au moindre pas : « Où vas-tu? » Elle, quand il lui a annoncé, l'autre jour, en grand secret, qu'il faudrait se cacher encore plus, se voir moins souvent, elle a arraché ses coiffes, s'est roulée à terre, s'est relevée hagarde, a sangloté une heure. Elle avait au cou un porte-bonheur, elle le lui a donné.

— Prends-le, il te servira plus qu'à moi.

Déchirant! Mais pour y mettre le ton, il faudrait entre-mêler cela de bien des « Popol ».

J'en suis encore étourdi : comme j'arrivais à la gare, venant de Saint-Tual, qui vois-je derrière la vitre accompagnée d'une amie qui n'était pas Annette, hélas! Marlène! Une Marlène vive comme autrefois, pas dolente le moins du monde, qui vient à moi, la lèvre en fleur, la voix moqueuse mais cordiale :

— Tu me croyais fâchée?

— Non, Marlène, mais je pensais que tu ne voulais plus me voir.

En fait, il y avait — comptons bien — cinq semaines que je ne l'avais revue, cinq semaines que, tout en me répétant le contraire, je n'avais pas cessé de souhaiter cette rencontre, de l'attendre comme une chose due, inévitable.

— Quelle idée, s'écrie-t-elle.

Il paraît que c'était une idée...

J'étais trop heureux d'être détrompé pour m'attarder à des justifications. D'ailleurs, se fût-elle attardée elle-même à les entendre? Laissant sa compagne, elle m'avait pris la main et m'entraînait dans la salle d'attente, qui était vide, et là, sans me donner le temps de comprendre, me mettait hâtivement, impérieusement, sur les lèvres, un de ses baisers vertigineux.

Seulement, cette fois, — pourquoi? — il me semble que je n'ai pas éprouvé de vertige. C'était un baiser très bon, très savoureux; mais le parquet ne s'ouvrit pas sous mes pieds, le plafond non plus sur ma tête. J'éprouvais une indécente envie de rire, et j'avais peine à empêcher ce rire impie d'éclater. Disons que c'était nerveux... Ensuite, nous avons ri, en effet, plaisanté jusqu'à l'heure du train. Je me sentais en verve, gai, sans affectation, sûr de moi, et très apprécié ainsi. Heureux, en somme.

Dans le train, je ruminai ce bonheur en homme d'affaires. Il y a la colonne *Avoir* et la colonne *Débit*. Je fais la balance avec joie, mais sans affolement. Ma foi, tant mieux que je me possède ainsi! Les recettes l'emportent largement sur les débours. Tant mieux encore! J'ai le droit de me tenir pour satisfait. Mon petit amour-propre me jure qu'il faut l'être. Je le suis.

Et ce grand élan pour François? Serait-il tombé? Lui a-t-elle écrit? A-t-il répondu? Qu'est-ce qui a pu se passer entre eux? S'est-il seulement passé quelque chose? François ne s'en est pas expliqué à moi. Sa dernière lettre me le montrait assez préoccupé du prochain examen. Allons, allons, il ne se commettra pas d'inceste.

A y réfléchir, je me dis — je le soupçonnais un peu depuis quelque temps — que le nouvel amour de Marlène était une illusion, du roman, en tout cas une réalité beaucoup moins essentielle, beaucoup plus soudaine, plus récente et plus précaire qu'elle-même ne le croyait. Il datait, sous sa forme aiguë, du voyage à Nantes; il n'a pas dû beaucoup lui survivre. Marlène est une fillette imaginative, prête à éterniser la lueur d'un éclair. Autant de ces éclairs, autant pour elle d'éternités. C'est son charme après tout, cela,

et la fine pâte dont son corps est pétri, et le coup de pouce du modelleur.

## XXVIII

Une lettre d'elle! Des explications comme elle sait en donner, c'est-à-dire qui vous explique un tout petit quart de choses. Elle revient sur la fameuse nuit des adieux : « Pierre, quand je t'ai vu partir en pleurant, j'ai senti que je t'aimais mieux ». ...Comme c'est réconfortant et attendrissant! Oui, mais cela, je ne le crois qu'à demi, tout en croyant qu'elle le croit, comme elle croira demain autre chose. Est-ce que je vois plus clair en elle? Non, j'ai toujours vu clair. Seulement, je cherchais au-delà, et maintenant, je ne cherche plus.

Elle est très gentille, cette lettre. Comme j'en aurais été remué il y a six mois, il y a seulement six semaines! Qu'est-ce donc qui est survenu dans l'intervalle? A quoi tient que Marlène me paraît cesser d'être l'unique? Il n'y a plus de mystère en elle, d'état de grâce en moi. Elle me revient : il n'y a rien de changé dans l'univers. Elle me quitterait que rien n'y serait changé davantage. Évidemment, c'est mieux ainsi, et j'avais bien tort de prendre les choses au tragique. Mais que c'est curieux, ce retour à la raison! Aussi curieux et presque aussi soudain que l'exaltation du début. Je me sens à la fois délivré et vidé. A quel moment



précis, a quel point de moi-même la fissure s'est-elle produite?

« J'ai hâte de te revoir, dis-moi quand? » Moi aussi, j'ai hâte... relativement. Quand? Ce ne sera pas samedi prochain. Je dois être le lendemain à Audierne où le vieux Cosquer a tout un dossier — sensationnel, prétend-il — à me soumettre sur les débuts de la Révolution dans le Cap-Sizun. Je ne puis sacrifier à mes petits plaisirs toutes mes relations et mes recherches. Je sens, d'ailleurs, que je ne perdrai rien pour attendre, ni elle non plus. Je me permets avec cette enfant, qui me veut décidément du bien, les joies les plus substantielles, les plus délicates, et j'ai le ferme espoir de les lui faire partager. Nous voici au printemps. Il y a dans notre Cornouaille un tas de petits trous pas chers, des stations arcadiennes où nous n'aurons guère, pour témoins de nos caresses, que des colonies de peintres peu faciles à effaroucher. Je vais éblouir Marlène de mes initiatives. Je vais lui révéler un Pierre exigeant (beaucoup plus qu'à Nantes), savant, pervers, raffiné, grossier même? Mais oui, il avait raison, ce bon Lharidon : « jusque là » Je vois encore le geste... Ce qui est drôle, c'est qu'en même temps me revient le fameux précepte : « traiter son semblable non pas comme un moyen, mais comme une fin ». Seulement, je ne me sens pas kantien le moins du monde, en ce moment. Entre Lharidon et Kant, j'opte pour Lharidon.

Je suis d'autant plus décidé à écouter ce sage, que Marlène n'a pas cessé de me paraître un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre périssable, hélas! comme tout ce qui est humain. Je ne sens plus la nécessité que son visage soit éternel. J'admets sans protestation que ce visage, ce teint



et ces traits s'altèrent, que cette jeunesse en fleur se flétrisse. Donc, il faut en jouir pleinement, avant qu'il ne soit trop tard. J'ai déjà perdu bien du temps. Quelle sottise de prétendre refaire les êtres, au lieu de les accepter tels qu'ils sont! Je n'étais pas si sot, au lendemain de notre première nuit. Revenons à cette saine appréciation des choses.

Renonçons joyeusement à ce que Marlène n'était pas, et usons d'elle, qui s'offre telle qu'elle est.

Après tout, n'avais-je pas sournoisement commencé ce travail païen? Sournoisement ou innocemment. Au début Marlène avait des timidités. La voici passablement dégourdie. A quoi doit-elle sa métamorphose? A d'autres, peut-être. A moi, sûrement. Je l'ai fait voyager un peu. Je lui ai ouvert les yeux sur des spectacles nouveaux. Je lui ai appris, sans le dire, à considérer sa maison, son quartier, son Lez-Guern, comme une tache minuscule dans le vaste monde. Je l'ai plus ou moins soustraite à son entourage pour l'avoir davantage à moi. Ce dernier point, j'ai pu n'y pas très bien réussir. Quoi qu'il en soit, d'une novice j'aurai fait une rouée? Une œuvre de débaucheur, c'est du propre!

Ce matin, je traînais au lit, malgré ce joli mois de mai, il faisait froid. On frappe, on entre (je ne ferme jamais à clef) c'était l'ami Paul.

— Pourquoi, diable, si tôt?

Le voilà qui, au lieu de me répondre, se met à grelotter, à hoqueter, puis à sangloter. Enfin, il finit par me dire qu'il est chassé de chez lui et qu'il va à Paris chercher un gagne-pain quelconque. Il est parti de Lez-Guern sans manger, autant dire sans le sou, sans autres vêtements que ceux qu'il a sur lui et ce n'est guère. Il portait un petit paletot imperméable dont je le savais assez content, mais qui était une mince protection contre ce retour agressif de l'hiver. Je me lève, je partage avec lui mon café, mon pain; j'y ajoute un petit viatique. Il avalait, il bégayait, larmoyait. C'était à la fois comique et navrant. Je trouvais un peu raide qu'un gaillard de vingt-six ans, qui mesure un mètre soixante-dix-huit de haut, qui a fait son service dans l'artillerie, se laisse ainsi jeter à la porte de la maison paternelle où il a une mère et avait même un emploi rétribué. Mon Popol, en dépit de sa mine batailleuse — bien défaite en ce moment —, n'est pas un modèle d'énergie.

Je ne suis pas sans appréhension pour sa carrière parisienne.

— Dites bien à Corentine de venir me rejoindre dès qu'elle pourra. Je ne compte que sur elle. Dites-le lui, Pierre.

Je le lui promets.

Là-dessus, il se lève, pirouette, se sourit dans la glace en faisant sa belle moustache noire.

— A propos, vous saviez qu'Annette est morte?

Je le lui ai fait répéter. Annette!... Hélas! Il fallait s'y attendre. Mais j'en suis saisi, un peu effrayé, comme de la nouvelle d'un crime.

— Elle n'a pas, m'assure-t-il, trop souffert. Une lampe qui s'éteint.

— On dit ça, Paul. Mais avez-vous remarqué, quand une lampe va s'éteindre, comme la flamme a des soubresauts?

— Je vous répète ce que j'ai entendu.

— C'était quand?

— On l'a enterrée mercredi.

— Il ne devait pas y avoir grand monde derrière le cercueil?

— Mais si, encore pas mal. Toutes ses amies : Corentine, naturellement, Marlène, enfin toutes.

Nous aurions dû, François et moi, être dans un coin de l'église ou du cimetière. Je vais lui écrire. Se répétera-t-il qu'il prévoyait cette fin? Reprendra-t-il son diagnostic sur les petites bretonnes blondes? Pauvre Annette! Chère Annette! Je pense qu'au lieu de *regrets éternels* qui suivront son nom et deux dates sur le socle d'une croix, son épitaphe véridique serait quelque chose comme ceci :

*Elle aimait les chansons, les danses, les velours lustrés, les broderies de soie rouge, jaune et verte et quelque chose encore que, sans trop savoir, elle appelait l'amour.*

XXX

Juin, l'odeur de la fenaison, le poudroïement de la lumière et, déjà, à certaines heures, l'accablement de l'été qui vient.

J'ai revu Marlène deux fois en avril, une fois en mai, pas une en juin. Je ne me sens aucun besoin pressant de la revoir : il faut croire que je suis guéri. Elle aussi, sans doute, si jamais elle a été malade. Car, enfin, elle ne me poursuit pas.

Collons une image sur ce papier. Elle paraît sans rapport avec mon histoire, mais je ne sais pourquoi, je ne puis l'en séparer. Je me promenais à bicyclette entre Treffiagat et Lesconil, seul comme d'habitude, quand François ne m'accompagne pas. En traversant un hameau, j'entends crier : *Termagie! Termagie!* et je vois se précipiter des femmes, enfants, tout ce qui n'est pas aux champs, vers un cortège bien inattendu en pareil endroit : une roulotte grinçante tirée par des chevaux pies, un âne pelé, deux mulets, un chameau tenu par la bride et, à pied, chemise ouverte sur la poitrine, des hommes basanés avec trois femmes dont l'une, au moins, une fleur aux dents, des anneaux d'or aux oreilles, vingt ans au plus, était pire que jolie sous sa crinière noire. Le tout d'un pittoresque poudreux et crasseux. Les hommes passaient indifférents au milieu des cris; les

femmes, la jeune surtout, avec un air insolent qui défiait la paysantaille. Que faisait là ce carnaval? Et moi, qui suis un citoyen pour qui la règle existe, qui s'habille correctement et qui ne suis pas sans domicile, qu'avais-je donc à m'arrêter non seulement devant l'à peu près jolie fille — c'était trop naturel — mais devant toute cette caravane de nomades loqueteux et de tristes bêtes de somme, y compris le chameau dérisoire? — Qu'est-ce qui me retenait sur place après qu'elle fût passée, pendant que la marmaille s'époumonnait encore à crier : *Termagie!*

Aux Archives, je viens d'interviewer le patron sur ce mot bizarre qu'on applique indifféremment, par ici, à tous les forains un peu exotiques, aux parades sur la place, aux exhibitions et attractions des fêtes patronales ou autres.

— Ce mot est un comprimé, me dit-il, une contraction évidente de « lanterne magique ». Je ploie sous cette évidence qui ne m'avait pas frappé.

Il s'est mis à passer comme un peigne ses doigts effilés dans ses cheveux qu'il croit séant de porter mi-longs à l'artiste, et il a ajouté :

— Vous devriez rédiger une petite note là-dessus, pour le bulletin.

— Oui, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. Certains mots ont leur nébuleuse. Je ne veux pas ôter à *Termagie* la sienne. Je vais de *Termagie* à Marlène et de Marlène à *Termagie*. A quoi tiennent ces interférences? Cela seul tenterait mon analyse. J'entrevois bien une explication : je la laisse fuir, car j'ai le sentiment qu'elle-même laisserait fuir l'essentiel. Je note donc, sans plus, cette lueur d'éclair, aussitôt éteinte qu'apparue, et le coup au cœur. Après tout, c'est à mon usage exclusif.

XXXI

Un mois de plus. Je n'ai toujours pas revu Marlène. Elle ne m'a pas écrit. Peut-être compose-t-elle un autre roman? Moi, je me trompais en croyant donner au nôtre un épilogue indigne. Elle garde, il est vrai, son corps exquis et autant que jamais désirable, mais qu'ai-je à faire d'un corps sans âme ou dont l'âme ne m'attire plus? Je puis me répéter que je suis guéri.

Guéri... Mais qu'est-ce parfois qu'une guérison? Des lambeaux de nous-mêmes s'écroulent, nous devenons étrangers. Ou bien c'est une cave noire, étoilée de vaines phosphorescences. Que de choses on confie à sa mémoire qu'elle ne rendra jamais!

Guéri, sans doute, mais je reste étourdi. Je sens ma liberté comme un poids, mon calme comme une stagnation. J'avais un don de double vue que je n'ai plus. J'ai retrouvé à la place une clairvoyance morne, dont je n'ai que faire. Ai-je même tellement oublié? Non pas! mais les souvenirs sont figés, gelés. La vieille terre fait son maximum annuel de calories. Les blés ont leur couleur de fournée cuite. Les routes sont chauffées à blanc. Les dunes chavirent dans une ivresse de soleil. Moi, je ne suis que froideur et que lucidité.

XXXII

Hier après-midi, au sortir des Archives, je me suis aéré le long du quai, sous des vols de mouettes gracieuses, mais criardes. Pour un homme guéri de sa passion, je me sentais assez amer. Plus que d'une source tarie, je me plaignais d'une expérience avortée, sans entrain pour rien tenter d'autre. En proie à une crise de négation, j'ai blasphémé entre les dents contre Marlène, contre la fillette dure dont j'ai tant cherché le cœur sans le trouver probablement, me disais-je, parce qu'elle n'en a pas, qui m'a menti sans but, qui m'a déchiré sans joie, parce que tel était son instinct.

Et puis, après dîner, je suis sorti de la ville. J'avais un impérieux besoin de solitude. Le ciel s'était couvert de lourds nuages qui hâtèrent la nuit : bonne circonstance pour un solitaire. J'ai gravi lentement la côte de Kergroas. Je me souvenais d'un soir à peu près pareil, bien noir et bien calme où nous l'avions gravie de même, elle et moi, avec François et Annette. Il y avait à gauche un chemin creux que nous avions pris. Je l'ai pris à nouveau. J'ai marché entre les hauts talus, parmi les odeurs et les sourdes rumeurs qui me ressuscitaient tout. Toute cette tendresse que je croyais enfuie et que je m'exerçais à renier, je l'ai sentie

refluer à mon cœur. Comme dans le chemin de Lez-Guern, une autre nuit, j'imaginai à mon côté une Marlène confiante, à qui je prêtais une fois de plus la douceur désespérée d'Annette. La seule pensée qu'un jour elle mourrait, elle aussi, me ramenait à elle, passionnément. Son cher sourire moqueur, sa chère main griffeuse qu'aucune autre n'aura, aucune!... Frappe-moi, raille-moi! Est-ce une raison pour ne pas t'aimer?

Bien-aimée à qui, de bon cœur, je pardonne — mais n'est-ce pas moi qui ai besoin de pardon? — comme tu m'apparais chétive et fraternelle dans cette nuit sévère qui cache les vivants et qui pèse sur leur gaieté! O ma chérie! tout ce qui me rappelle ta faiblesse, tout ce qui peut me faire croire à ton inquiétude, comme j'y crus à de certains moments, je l'accueille et je m'y tiens. Et toi, te rappelles-tu certaines de nos nuits, celles d'hiver, surtout, si hâtives? L'hiver était doux, mais c'était l'hiver. Il n'y avait pas de parfum dans les champs, pas de chansons dans les arbres — rien d'ardent ni de voluptueux — mais parfois le cri d'alarme d'un courlis et l'odeur du varech, à marée descendante. Comme ton haleine était fraîche! Et comme je t'aimais d'être chaste!

## XXXIII

L'été touche à sa fin.

Je ne sais quel désir de termagie m'est venu hier au soir, quel souffle d'aventure je respirais, comme je quittais, après dîner seulement, Saint-Tual. J'ai eu soudain horreur de mon gîte de Castel-Coz. Je me suis arrêté à Lez-Guern. J'y ai pris une chambre à l'hôtel, et je me suis mis à rôder par les rues.

Il faisait nuit noire quand j'arrivai sur la place du Marché. Mais il y avait encore des boutiques ouvertes, et des lumignons éclairaient des étalages. Des promeneurs et des promeneuses allaient et venaient par groupes, sous les tilleuls. Comme je m'appuyais au mur de clôture, je m'entends tout à coup interpeller par une voix de jeune fille :

— Vous cherchez Marlène? Marlène n'est pas là.

Je fus charmé. La voix était fraîche, un peu tremblante, un peu mordante. Qui parlait? Je fouillai des yeux les ténèbres qu'épaississait encore le contraste des lumignons épars. Je ne pus qu'entrevoir un gracieux fantôme qu'il me semblait vaguement reconnaître.

— Je ne cherche personne, lui répondis-je.

NOTICE  
BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Le 31 mars 1851, JEAN DUPOUY, maître magasinier de la marine, né à Urt (Basses-Pyrénées), épousait à Brest EUGENIE FRANÇOIS, née dans cette ville en 1809.

De cette union naquit à Brest un garçon qui, par la suite, s'installa à Concarneau et épousa une fille de Lanriec portant l'aérienne coiffe locale.

Et c'est ainsi que vint au monde AUGUSTE DUPOUY, de sang breton et basque à la fois, le 29 novembre 1872, à Concarneau, où il passa les huit heureuses premières années de son enfance.

Appelé à diriger une usine de conserves à Penmarc'h, M. DUPOUY père y amena sa famille et bientôt, le jeune AUGUSTE prit le chemin du Lycée de Brest où, dans chaque classe, il accumula les lauriers (1882-1890), avant de poursuivre ses études à la Faculté de Rennes, puis à l'École normale supérieure (1893).

Commença, quelques années plus tard, sa vie d'universitaire qui allait le mener de Tulle, son premier poste, à Quimper (1897-1903), d'Angers à Reims et de Rouen à Paris où il acheva sa carrière bien remplie au Lycée Louis-Le-Grand.

Mais chaque été, c'était le retour à la maison « blanche et bleue » du Lestr, en Saint-Guénolé, face à la baie d'Audierne, les retrouvailles avec la mer de Penmarc'h, avec son « Scrafic » et son haveneau, traqueur de crevettes.

Les années passèrent...

En 1946, il quittait Paris pour Quimper où il devait mourir le 12 avril 1967.

Le dernier quart de sa vie avait, hélas! été endeuillé par la mort, en déportation, de ses deux fils, PIERRE et JEAN-MARIE, héros de la Résistance.

\* \*

Humaniste, poète, historien, critique d'art, journaliste, romancier, AUGUSTE DUPOUY, qui fut tout à la fois, a laissé une œuvre

aussi abondante que variée. Il touchait à tout avec une égale réussite.

Nous reprenons ici l'essai de bibliographie parue en 1968 dans les « Cahiers de l'Iroise », essai qui nous donne une vue ordonnée du riche éventail de son inlassable activité.

#### POÉSIE

*Partances* (Édit. Lemerre)

*Chants de la Traversée* (Édit. Table Ronde)

#### HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

*France et Allemagne — Littérature comparée* (Édit. Delaplane)

*Alfred de Vigny* (Édit. Larousse)

*Rome et les Lettres latines* (Édit. A. Colin)

*Horace* (Édit. B. Grasset)

*Carmen de Mérimée* (Édit. Malfère)

*Géographie des Lettres Françaises* (Édit. A. Colin)

*Elvire, inspiratrice de Lamartine* (Édit. Taillandier)

*La Poésie de la mer dans la littérature française* (Édit. Ariane)

#### MER ET BRETAGNE

*Le Port de Rouen* (Édit. Dunond, édition dirigée)

*Brest et Lorient* (Édit. Dunond, édition dirigée)

*Pêcheurs bretons* (Édit. de Boccard)

*Face au couchant* (Édit. Renaissance du Livre)

*Le Breton Yves de Kerguelen* (Édit. Renaissance du Livre)

*Charcot* (Édit. Plon)

*Histoire de la Bretagne* (Édit. Boivin)

*Michelet en Bretagne* (Édit. Horizons de France)

*Au Pays breton : la Cornouaille* (Édit. de Gigord)

*La basse Bretagne* (Édit. Arthaud)

*Costumes bretons* (Édit. Alpina)

*Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* (Édit. Arthaud)

*La pêche maritime et la pêche en mer* (Édit. A. Colin)  
*Les peintres de la Bretagne* (Édit. Aubert)  
*Penmarc'h* (Édit. Jos Le Doaré)  
*Brodeurs, brodeuses et broderies* (Édit. Le Minor)

#### ROMANS

*L'affligé* (Édit. Ferenczi)

*La paix des champs* (Édit. Ferenczi)

*Gallus* (Édit. Ferenczi)

*Le chemin de ronde* (nouvelles) (Édit. Ferenczi)

EN COLLABORATION AVEC HENRY DUPUY-MAZUEL  
18 romans d'*Histoire de France* (Édit. A. Michel)

EN COLLABORATION AVEC CHARLES LE GOFFIC  
*Littérature française contemporaine* (Édit. Larousse)  
*Littérature universelle aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* (Édit. Larousse)  
*Brocéliande* (Édit. Renaissance du Livre)

EN COLLABORATION AVEC JEAN DE LA MONNERAYE  
ET ROGER WERGERT  
*Paris* (Édit. Renaissance du Livre)

EN COLLABORATION AVEC CH. CHASSE, C. VALLAUX  
ET H. WAQUET  
*Visages de Bretagne* (Édit. Horizons de France)

#### THÉÂTRE

*Les Trachiniennes* (traduit de Sophocle), Odéon 1943 —  
Théâtre du Parc à Bruxelles, 1944 et 1949

#### COLLABORATION AUX JOURNAUX

*La Dépêche de Brest et de l'Ouest* — *Le Télégramme de Brest* — *Le Figaro* — *Paris-Midi* — *La Démocratie nouvelle*

#### COLLABORATION AUX REVUES

*Revue de Paris* - *Revue de France* - *Revue Bleue* - *Revue Universelle* - *L'Illustration* - *Le Monde Illustré* - *La Revue de Bretagne* - *La Nouvelle Revue de Bretagne* - *La Pensée bretonne* - *Les Cahiers de l'Iroise* - *Revue « Finistère » du Comité départemental du Tourisme...*



ACHEVÉ D'IMPRIMER A RENNES  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
CHAIX-DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE  
EN OCTOBRE 1972  
Dépot légal n° 1003 4<sup>e</sup> trimestre 1972

